87

Ciné Fantastique

MAD MOVIES

L'Armée des Ténèbres



Debout les morts !

Demolition Man



Stallone casse tout !

FANTASTICA

d'Avoriaz à Gérardmer un festival qui déménage !



Belgique : 146 FB - Suisse : 6,50 F
Canada : $ 5,75 - RCI : 1520 CFA
Espagne : 550 Pts



OPERATION
CAUCHEMAR
LES "MUST" DE L'EPOUVANTE
149 F TTC * + PORT
① AMITYVILLE 93
Effets spéciaux de Pete Kuran (La Famille Addams) et de KNB Effects Group (Evil Dead I et II).
② GHOST STORY
Le film le plus primé d'Avoriaz 92. Prix d'interprétation féminine. Prix de la critique.
③ DEUX YEUX MALEFIQUES
Deux histoires terrifiantes filmées par 2 maîtres du fantastique ARGENTO et ROMERO.
④ LA FIN DE FREDDY, L'ULTIME CAUCHEMAR
Le plus gros succès de la série avec un record d'entrées (Paris-Périphérie) dans les salles de cinéma.
⑤ CRIME AU CIMETIERE ETRUSQUE
Quand la terreur ressurgit du passé !
⑥ LES RATS DE MANHATTAN
Climat d'angoisse pour un final surprenant. Attention âmes sensibles !
UGC VIDEO
POUR COMMANDER LES "MUST" DE LA COLLECTION CAUCHEMAR
Envoyez ce bon rempli avec votre règlement à CAUCHEMAR / POST'UP BP 60 78314 MAUREPAS CEDEX. (offre réservée aux résidents de France Métropolitaine. Ne seront honorés que les bons de commande originaux de l'offre promotionnelle). * Port : pour la première vidéocassette : 25 F. Pour les suivantes : 10 F l'unité.
Je désire recevoir la (les) vidéocassette(s) de :
① Amityville 1993 + port .... = ... F
② Ghost Story + port .... = ... F
③ Deux Yeux maléfiques + port .... = ... F
④ La Fin de Freddy + port .... = ... F
⑤ Crime au Cimetière... + port .... = ... F
⑥ Les Rats de Manhattan + port .... = ... F
NOM :........ ADRESSE :........
CODE POSTAL : .... VILLE : ....
Je règle la somme de........ F à l'ordre de POST'UP par chèque bancaire ❑
chèque postal ❑ CB ❑ N°........ Date de validité........
SIGNATURE :

Ciné Fantastique MAD MOVIES

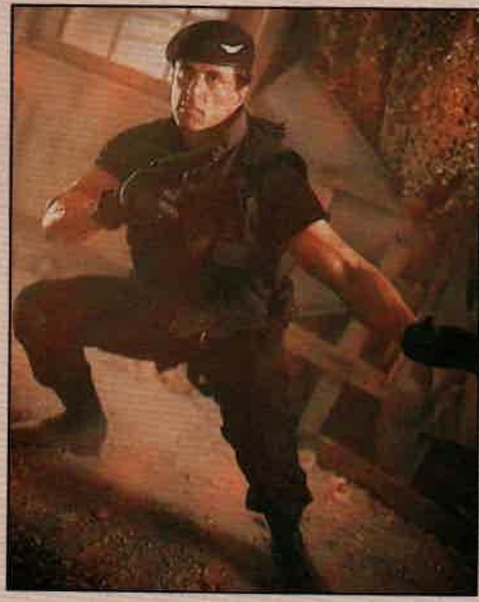
Rédaction, Administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 87. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction** : Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Betty Chappe, Bill George, Guy Giraud, Pierre Milon. **Correspondants** : Emmanuel Itier (Los Angeles), Alan Jones (Londres). **Maquette Men** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements : Daniel Benzakein, Véronique Bolo, Sophie Brassier, Isabelle Buron, Michel Burstein, Marianne Capian, Carole Chomand, Clarisse Coufourier, Joël Dangol, Firmin Dartois, Tamara Dow, Patrick Fabre, Edith Filipacchi, François Frey, Pamela Godwin-Austen, Samuel Hadida, Nina Hayn, Myrtho Joannon, Jan Kean, Laurence Laurelut, Thierry Lenouvel, Sandrine Meunissier, Christine Nicolay, Jennifer Peckham, Myriam Peyre, Promo 2000, André-Paul Ricci, Robert Schlockoff, Jeannine Seawell, Alessandra Thiele, Roberta Wong, Patrick Zylberman.

Photocomposition/ Montage : Les Happy Nouilleurs. **Photogravure** : AMG. **Impression** : Jean Didier. **Distribution** : N.M.P.P. Tirage : 80.000 exemplaires. **Dépot légal** : Janvier 1994. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire** : 59956. **ISSN** : 0338 - 6791.

sommaire



Après **Cliffhanger**, la confirmation que Sylvester Stallone a retrouvé grâce auprès du public. Course-poursuite invraisemblable à travers le temps entre un super-flic et un super-méchant, **Demolition Man** ménage ce qu'il faut d'action musclée dans une histoire qui se prend tout sauf au sérieux, comme le jeune réalisateur Marco Brambilla.



Après **Qui Veut la Peau de Roger Rabbit**, une nouvelle visite de Toonland. Mais le guide se nomme ici Ralph Bakshi, l'anti-Walt Disney par excellence, et son Cool World n'est pas vraiment habité par des lapins zozoteurs.



Ash continue sa lutte cartoonesque contre les démons en plein moyen-âge. Résolument épique dans le récit et rétro dans les effets spéciaux, **Evil Dead III** n'en est pas moins une cruelle déception de la part de Sam Raimi à qui le mélange gros délire et nostalgie n'a pas vraiment réussi.

Sur le tournage à Toronto de son nouveau film, **In the Mouth of Madness,** John Carpenter s'inquiète d'un Fantastique qui s'appauvrit. Mais il promet, avec cette histoire de romancier libérant par ses écrits les forces du Mal, de redorer le blason du genre. On peut lui faire confiance.



Première édition de Fantastica à Gerardmer. Les moins attentifs auront quand même noté qu'il s'agit du remplaçant d'Avoriaz, désormais entre les mains de Daniel Toscan du Plantier. Programme complet et alléchant page 26.

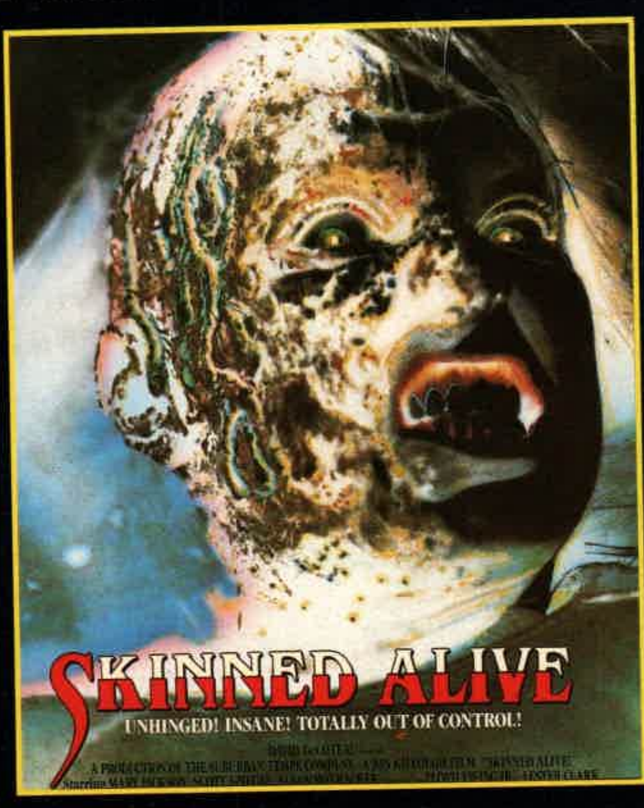
Photo de couverture : Mindy Clarke dans **Le Retour des Morts-Vivants 3**

NOTULES LUNAIRES

■ Alors que Oliver Stone prépare un remake de **La Planète des Singes** pour la *20th Century Fox* selon *"un concept radicalement neuf"*, dixit le studio. Chez *Fox* toujours, on élabore actuellement une mini-série télé, remake des ***Envahisseurs***. Roy Thinnes n'y tiendra pas le rôle de David Vincent, et il paraîtrait que Marlon Brando ne le tiendrait pas non plus (*ah bon, peut-être Madonna, alors !*).
Chris Columbus s'attèle de son côté à une ré-actualisation de **Théâtre de Sang** de Douglas Hickox. Là, il était question d'un vieux cabot shakespearien (le très regretté Vincent Price) s'en allant trucider avec imagination les critiques qui l'avaient acculé au suicide. Inquiétant de constater que le scénariste de **Gremlins**, mais depuis réalisateur de **Maman J'Ai Raté l'Avion** et de **Madame Doubtfire**, s'en aille mettre ses paluches sur ce chef-d'œuvre d'humour noir. Plus rassurant, Dan O'Bannon (scénariste de **Alien** et réalisateur du premier **Retour des Morts Vivants**) planche en ce moment sur un remake du **Monstre** de Val Guest, histoire d'un astronaute revenant sur terre sous forme d'une créature peu ragoûtante.
Il y aura aussi sous peu une nouvelle mouture du **Météore de la Nuit**, vieux classique de la science-fiction des années 50 signé Jack Arnold. Cette nouvelle invasion d'extraterrestres belliqueux sera d'abord placée sous la houlette de Jim et Ken Wheat, scénaristes de **L'Aventure des Ewoks** !

■ Saluons la parution pour la fin de ce mois du premier des six volumes consacrés à Jésus Franco de notre ami (et ancien collaborateur de *Mad*) Alain Petit. Sous le titre général de *Jess Franco ou les Prospérités du "Bis"*, chaque livraison trimestrielle comprendra plus de 100 pages abondamment illustrées.
Prix du volume : 80F + 18F de port. Souscription aux six volumes : 450F + 100F port. Règlement, chèque ou mandat, à l'ordre de Alain Petit, 32, rue des 3 Faucons, 84000 Avignon.

■ Fâcheusement renommé pour des séries Z de grand millésime (**Creepozoïd, Dr. Alien**), David DeCoteau, non content de sévir aussi sous le pseudonyme de Ellen Cabot (le nom de son ex-femme qu'il utilise par rancune), produit aussi des nanars du même cru. Dernier en date : **Skinned Alive** de Jon Killough, lequel revendique haut et fort sa directe filiation avec **Massacre à la Tronçonneuse** et **La Dernière Maison sur la Gauche**. Donc, dans le genre "communauté de tarés", **Skinned Alive** met en scène un clan d'artisans s'en allant écorcher vif les auto-stoppeurs et autres témoins de Jehovah pour, à partir de leur peau dûment tannée, fabriquer vêtements, boots et autres articles qui font leur célébrité. Manifestement, à la référence aux deux films cités plus haut, on peut ajouter sans crainte celle avec **Nuits de Cauchemar** et son couple saucissonneur et cannibale du terroir yankee !



Editorial

Attendez une minute, je viens de découvrir la sélection du prochain Festival d'Avoriaz, et j'essaie de recouvrer mes esprits (traduction : reprendre mon sérieux !). Dur, tout de même, après vingt ans de délires tous azymuts dévolus au Fantastique d'imaginer ce que seront sur l'écran des Portes du Soleil et au cinéma des Dromonts **L'histoire du Garçon qui Voulait qu'on l'Embrasse** ou le **Voleur et la Menteuse**, de Paul Boujenah.
Et la désaffection se veut si générale, qu'à la conférence de presse du Festival, les invités jouaient aux quatre coins dans la salle, et il restait même des coins de libre. Normal, ils se pressaient tous à celle de Gerardmer dont tout le monde, et surtout les média, a bien compris qu'il se substituait au Festival d'Avoriaz première manière et lui reprenait son cahier des charges. L'exception culturelle d'accord, mais uniquement si elle reste à l'état d'exception, alors !
Petite curiosité pour les linguistes, et pour se détendre : autrefois les estivants se scindaient en deux écoles de prononciation. Les fervents partisans de l'"Avoriazzze", et les tenants, souvent plus snobs, d'"Avoria". Eh bien, vous allez rire, mais le schisme perdure aujourd'hui avec "Gérardmerrre" et "Gérardmé". Incroyable, non ? Comme quoi, au niveau de la sémantique, chacun peut trouver Saussure à son pied, et c'est bien le principal... (oui, elle est amusante).
Donc, en cette période morose, Avoriaz joue, pour sa part, la carte de la morosité. Une démarche simpliste, mais logique, qui force le respect, à défaut de l'intérêt général.
La morosité, nous la vivons, nous aussi, au quotidien. En effet, jamais *Mad Movies* n'a reçu autant de curriculum, de demande de stages, de propositions diverses. De une à deux candidatures par mois en vitesse de croisière, nous passons aujourd'hui à trois ou quatre par semaine. La plupart adressées au "responsable des ressources humaines", ni plus ni moins. (quelle horreur ! A défaut de trouver de nouveaux débouchés, on trouve de nouvelles appellations). Je l'ai longtemps cherché dans les locaux, jusqu'à réaliser qu'il s'agissait sûrement de moi. De même, on écrit couramment au "directeur artistique" du magazine, ou on le réclame au téléphone. Ils ont des directeurs artistiques dans les autres revues, vous croyez vraiment ? Ah tiens, c'est pour ça, alors !
Bon, j'en profite pour régler ma correspondance en retard, et signaler qu'hélas nous ne cherchons pas de collaborateurs (sauf les nôtres, quand il ne reste plus que quelques heures avant le bouclage et que le 4 rue Mansart résonne désespérément vide) et surtout pas de directeur artistique ni de responsable des ressources humaines. Chez nous y'a Marc, Didier, Vincent et Jean-Pierre, et finalement, ça nous suffit.
Plus perfides, certains aiment à m'envoyer des scénarios (des "scénarii" pour ceux qui vont à "Avoria" !). Ah, les scénarios !!! Le gars qui vous expédie 250 pages en vous demandant d'abord de les lire, d'en tirer une conclusion, et de renvoyer le tout accompagné de quelques conseils utiles à l'auteur, et si possible sans fournir les timbres nécessaires à son affranchissement... Celui-là veut du mal à son prochain, on ne m'enlèvera pas ça de la tête.
Sans compter que je ne me sens pas les qualités requises pour juger ce travail, ni le temps pour me plonger dans d'aussi longues lectures. Alors, par honnêteté, je mets le manuscrit de côté pour le jour où j'en aurai davantage, ce qui ne se produit bien sûr jamais. Du coup, les chefs-d'œuvre s'entassent (quatre rien que pour ce mois de décembre, n'empêche), et on peut justement évaluer le millésime à la couche de poussière et d'objets divers échoués dessus au fil du temps. Bientôt, faudra les travailler au carbone 14 !
Je dis cela bien évidemment pour décourager les prochains correspondants éventuels, et aussi leur fournir l'adresse où il devront désormais expédier toute création européenne. Prenez vos stylos : Daniel Toscan Du Plantier, Festival du Film Français d'Avoriaz, Avoriaz, 74110 Morzine.
Oui, ben y'a pas de raison que ça soient toujours les mêmes qui trinquent, non plus...
Merci de votre attention.

Jean-Pierre PUTTERS

■ Faut croire que **Highlander le Retour** a mis l'usage de l'épée à la mode dans la série B fantastique puisque, après **Le Maître d'Armes** avec Lorenzo Lamas, arrive **The Dragon Gate** signé Daniel J. Coplan. Sabreur de service : Chad McQueen, fils de Steve, et accessoirement kickboxer plutôt falot (**La Loi des Arts Martiaux**). Ecologie, guerrier mystérieux servant de mentor, enseignement des secrets du combat à l'arme blanche sont les constantes de cette production sous la coupe influente de Christophe Lambert et Sean Connery. *"At the hour of the tiger, the warrior awakens"* prévient le slogan. On rigole pas !



BIOHAZARD 2

Les privilégiés qui ont pu visionner **Biohazard** (inédit alors que tant de nanars moins juteux ont frétillé de la queue dans l'hexagone) ne pourront que ronronner de contentement à l'annonce de **Biohazard 2**. Même si le "Maître" Fred Olen Ray abandonne la mise en scène à un élève doué, Stan Latshaw (**Dark Universe**, **Vampire Trailer Park**), l'événement est néanmoins de taille. Donc, dix ans après l'original, nous retrouvons le monstre à la Giger dans de nouvelles et palpitantes aventures sanglantes. Cette fois, ce reptile mutant échappé d'un laboratoire de *Triton Corporation* zigouille ceux qui, en donnant des tissus, ont contribué à sa création. Traqué par la responsable de la sécurité de *Triton* et une journaliste, le monstre bénéficie toutefois de la mansuétude de son "papa", le Dr. Lynch, infecté par un virus, et qui menace lui-même de se transformer à tout moment en créature vorace.
Coproduit par Jim Wynorski (comparse de Fred Olen Ray sur **Dinosaur Island**), et interprété par Chris Mitchum, **Biohazard 2**, à peine bouclé à ce jour, s'offre tout de même, malgré la rareté des dollars, un monstre de belle composition. Attendez, si tout se passe bien, je dois avoir la photo, quelque part.



TOUS AUX MANIFS !

- Les Rencontres du 8e Type, 3ème Festival International de Super 8 auront lieu du 6 au 10 avril, à Tours. Recherchons films, tous genres acceptés. Contact : 47-38-15-09.

- Du 18 au 27 mars, 16ème Festival International du Film de Femmes à la Maison des Arts de Créteil. Rens. : 49-80-90-50.

- Pour 90 francs, vous aurez, le 4 février prochain dès les douze coups de minuit, droit d'entrer au *Max Linder*, à Paris, pour assister aux projections de **La Randonnée**, **L'Homme qui Venait d'Ailleurs** avec David Bowie et **Track 29** (avec Gary Oldman et Theresa Russell), trois films de Nicolas Roeg. Présent, Nicolas Roeg répondra aux questions intelligentes que vous voudriez bien lui poser sur sa drôle de carrière psyché.

- Le 27 février, à Odyssud, Blagnac, une journée consacrée au ***Prisonnier***, avec conférence, projection et exposition d'objets rares. Rens.: 62-17-26-83.

- Du 1er au 4 avril, à Sens, Clap 89, Festival du Court Métrage et de Vidéo non Professionnel. Rens. et demande d'inscription : Clap 89, rue René-Binet, 89100 Sens.

- Du 12 au 21 février, 11ème Festival International de la Jeunesse d'Annonnay. Rens.: 75-33-11-77.

- Du 21 au 28 janvier, 1er Festival d'Obernai, consacré cette année au thème du vampire. Débats, maquillages, animation et exposition autour du thème, ainsi que des projections de films, dont notamment **Nosferatu** (1922), **Le Bal des Vampires** et **Le Cauchemar de Dracula**. Rens.: 88-95-68-19.

- Circuit-Court, Les Films sans Qualité (diable !) annonce ses soirées de films sans montage, S8 ou 16mm, les 28 et 29 janvier. Rens. et inscriptions : 42-88-56-88 ou 42-72-12-34.

- Parisiens et sympathisants, voici des soirées à ne pas manquer : les doubles-programmes à la salle République de la Cinémathèque. Le 21 janvier : **Dracula Prisonnier de Frankenstein** et **Les Expériences Erotiques de Frankenstein**. Le 28 janvier : **Dans les Griffes du Maniaque** et **La Comtesse Perverse**. Le 11 février : **L'Impasse aux Violences** et **l'Invasion des Morts-Vivants**. Le 25 février : **Le Météore de la Nuit** et **Les Soucoupes Volantes Attaquent**. Prix des places : 40F (abonnés : 30F).

■ Vampires et jolies donzelles font bon ménage dans la série Z californienne. Ainsi, starlettes dénudées et suceurs de sang s'adonnent à ce plaisir commun qu'est **The Vampire Conspiracy** d'un certain Geoffrey De Valois (la vieille noblesse française serait-elle en train de se reconvertir ?). Avec les capiteuses "bimbos" de service que sont Jasmine Guy, Aline Kassman et Barbara Savage, **The Vampire Conspiracy** conte une édifiante histoire. En effet, cette "horror satire" présente un groupe de copines louant une cassette maudite, infestée de vampires qui vont passer de l'autre côté de l'écran. Merci Lamberto Bava et **Démons 2** ! Une à une, les spectatrices expirent pour revivre aussitôt, assoiffées de sang. Bien dans l'air du temps, **The Vampire Conspiracy** use même d'un casque diffusant des images de réalité virtuelle, destiné à transformer l'une des bimbos en "esclave sexuelle cybernétique". Fichtre !



*Enfin de la réalité non virtuelle, mais palpable. Jasmine Guy dans **The Vampire Conspiracy**.*

■ Du grabuge dans la production de **Highlander 3**, désormais sans vedette. Ben oui, Christophe Lambert vient de rompre son contrat, furieux de s'être fait arnaquer, au niveau de son cachet, par les producteurs William Panzer et Peter Davis, et d'avoir attendu six semaines à Montréal, aux alentours du plateau, sans qu'une solution ne soit trouvée. Là il pousse, qu'est-ce que six semaines pour un Highlander ? Aujourd'hui, Lambert, qui n'est quand même pas à la rue, se tourne vers le thriller de science-fiction, **Johnny Mnemonic** de Robert Longo. Reprenant un rôle initialement prévu pour Val Kilmer, il sera entouré de Dolph Lundgren, Ice T, Jeanne Triplehorn et Bono, le chanteur du groupe U2.

■ Saviez-vous que les nazis, durant la Deuxième Guerre Mondiale, expérimentaient secrètement la téléportation ? C'est plus seulement **La Mouche**, c'est **Les Cafards II** ! **Back to the Fuehrer**, produit ultra Z d'Anton Vassil, l'affirme pourtant. Ainsi, par erreur, un groupe de soldats d'élite est envoyé dans le Los Angeles de 1993. Là, ils espèrent bien mettre la main sur des armes modernes (et sur la copie de **Terminator 2**, peut-être...), revenir au début des années 40 et, du coup, gagner la victoire dont l'Histoire les a heureusement dépossédés. On y trouve Robert Z'Dar, le Maniac Cop, qui, à visage découvert, ne manque jamais de cachetonner dans la sous-production californienne.

■ Le succès de **Jurassic Park** produit des effets secondaires parfois troublants. En voici un, un revenant, sobrement titré **Loch Ness**, lequel concerne évidemment le fameux monstre écossais qui joue les arlésiennes depuis plusieurs siècles. Aux commandes de cette immersion : le cinéaste Tom Mankiewicz, un réalisateur qui pencherait plutôt pour le buddy-movie rigolo (**Dragnet**) et l'écriture "de Bond" (**L'Homme au Pistolet d'Or** et **On ne Vit que Deux Fois**).



■ *20th Century Fox* vient de confirmer qu'il y aurait bien un **Alien IV**, dont le scénario vient d'être confié à Joss Whedon (**Buffy, Tueuse de Vampires**). Dans la mesure où Ripley devrait aussi reprendre du service, tout le monde est bien embêté. Parce qu'en principe, elle est morte !

■ le réalisateur de **Dragon**, Rob Cohen, et le scénariste de **La Mouche**, Charles Edward Pogue, s'associent pour **Kull the Conqueror**, un personnage de Robert Howard, créateur de Conan le Barbare. C'est Jason Scott Lee qui devrait porter la lourde épée de ce conquérant barbare.

L'HISTOIRE SANS FIN 3

Ce n'est pas la carrière médiocre de **L'Histoire sans Fin 2** en France qui a freiné les ardeurs du producteur allemand Dieter Geissler. Cette fois, après George "l'autre" Miller, c'est Peter MacDonald (**Rambo III**, **Mo'Money**) qui plante ses caméras au pays magique de Fantasia, là où vivent Falkor, le chien-dragon, et de gentilles créatures-rochers. Cet univers magique, qui doit beaucoup au **Magicien d'Oz**, est menacé de destruction par les Nasties, un groupe de sales gosses étudiant dans la même école que Bastian (Jason James Richter de **Libérez Willy**). Ceux-ci s'emparent du livre "L'histoire sans Fin". A la rescousse, Bastian recrute un petit groupe de fantasiens : Falkor, deux gnomes, une créature-arbre du nom de Troll (essuyez bien vos pieds, surtout...), et Rock Junior... Le commando se met en quête, dans notre monde bien matérialiste, du fameux grimoire sans lequel Fantasy se volatiliserait.
27 millions de dollars de budget, 400 figurants, une équipe effets spéciaux incluant les héritiers de Jim Henson, Derek Meddings (plein de James Bond) et *Cine-Magic Studios* (la propriété de Dieter Geissler)... **L'Histoire sans Fin 3** ne se prive de rien, pas même d'un petit ressort dramatique piqué à **The Nightmare before Christmas** de Tim Burton : Halloween et ses maléfices ennemis de la gentillesse féérique de Fantasia.



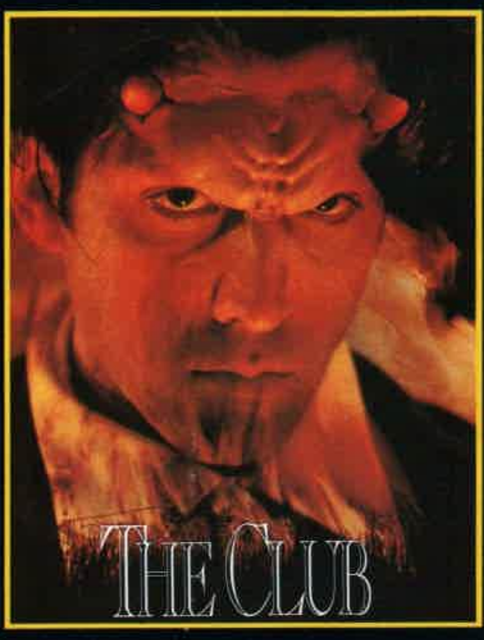
■ Tout Hollywood crie décidément au loup-garou ces derniers temps. Serait-ce donc à cause du **Wolf** de Mike Nichols, avec un Jack Nicholson couvert de poils ? Catégoriquement oui. Ainsi, la grande Geena Davis sera une lycanthrope femelle (et à poils aussi, donc !) dans **Lyla : A Love Story**. Parallèlement, elle travaille en compagnie de son mari Renny Harlin (**Cliffhanger**) à la mise en œuvre d'une **Mouche III** (toujours des poils partout...). Selon le même processus, et dans l'attente du **Frankenstein** de De Niro/Coppola/Brannagh (auxquels viennent de se joindre John Cleese), Jerry Zucker (ex-membre des ZAZ et responsable de **Ghost**) complote un parodique **Frankenstein Goes to Suburbia** pour *Columbia*. Egaler le **Frankenstein Junior** de Mel Brooks devrait être très difficile, voire impossible.

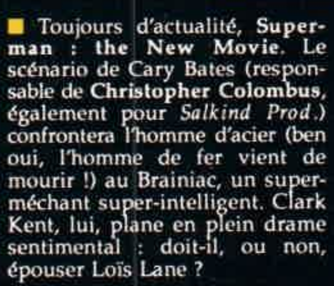
JUGULAR WINE

Les vampires de catégorie "bis" se portent plutôt bien en ces temps de dinomania aïgue. Parallèlement à **The Vampire Conspiracy**, il y a **Jugular Wine**, écrit, produit et réalisé par Blair Murphy. Bizarrement, l'aventure débute en Alaska où le professeur d'anthropologie James Grace effectue des recherches, lesquelles le mènent à Alexandra, une superbe femme vampire dans la bonne tradition, et qui va très rapidement l'initier aux plaisirs interdits de la nuit.
Vampire new-wave et traditions gothiques sont les deux mamelles de **Jugular Wine**. Au générique, entre une pléiade d'inconnus, deux illustres invités que sont Frank "Batman" Miller et Stan Lee, des piliers de la bande dessinée américaine.



■ Les clichés les plus éculés résistent bien à l'épreuve du temps. La preuve dans **The Club** de Brenton Spencer. L'affaire consiste à enfermer quelques teenagers dans une maison d'aspect sinistre, pour une mégateuf d'enfer (*ouah, branchos, San !*), puis de les éliminer un par un, et avec imagination si possible. C'est donc un jeune type possédé par Satan qui extermine méthodiquement les membres de ce **Club** datant d'une époque révolue où sévissaient encore les psychokillers les plus prévisibles.

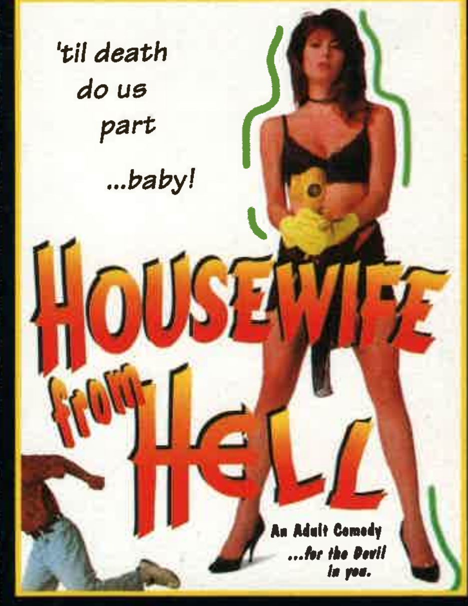




■ Toujours d'actualité, **Superman : the New Movie**. Le scénario de Cary Bates (responsable de **Christopher Colombus**, également pour *Salkind Prod.*) confrontera l'homme d'acier (ben oui, l'homme de fer vient de mourir !) au Brainiac, un super-méchant super-intelligent. Clark Kent, lui, plane en plein drame sentimental : doit-il, ou non, épouser Loïs Lane ?

■ Les héritiers de Rod Serling ont découvert dans ses archives deux scripts inédits. A peine dépoussiérés, ceux-ci tombent dans les mains du producteur télé *World Intl.* Network, grand pourvoyeur de téléfilms. Et voilà les manuscrits du défunt servant de prétexte à une relance de la série *La Quatrième Dimension*. Titre sobre pour cette entreprise d'adaptation posthume : *The Twilight Zone : Rod Serling's Last Scripts* !

■ Quand le diable prend possession d'une aimable femme d'intérieur américaine, cela donne **Housewife from Hell**, une comédie poids lourd de James Lane et Donald Jones. Sous l'influence du malin, la jolie ménagère tombe le tablier, révèle des dessous sexys et utilise les objets de son laborieux quotidien. Mise en boîte de l'american way of life ou comédie débile à usage des teen-agers bouffeurs de pop-corn ?



■ Entre **M Butterfly** et **Crash** (son prochain film), David Cronenberg aura juste eu le temps de se consacrer à l'écriture et à la mise en scène des six épisodes de la série *Crimes against Nature*, produits par la *Canadian Broadcasting Corporation*. Elle se déroule dans un monde parallèle où une brigade spéciale, "Flesh Squad", se charge de veiller à ce que la génétique ne bidouille pas trop le corps humain.

■ Monuments de la science-fiction littéraire, ***Fondation*** et ses suites d'Isaac Asimov, après plusieurs lancements annoncés puis avortés, va enfin devenir une méga-production chez *Tri-Star*. Pour mettre en images le déclin d'un empire galactique regroupant 25 millions de planètes et que tentent de circonscrire des historiens, le studio choisit le réalisateur de **La Guerre du Feu** et de **L'Amant**, Jean-Jacques Annaud, le plus sollicité à Hollywood des cinéastes français. Souhaitons à ce projet un destin autrement plus glorieux, commercialement parlant, que celui du **Dune** de David Lynch dont il est, par bien des aspects, le cousin. Pour mémoire, *Les Robots*, toujours d'après Asimov, a subi voici presque dix ans une tentative d'adaptation hollywoodienne, déplorable selon les dires de l'écrivain.

■ En dépit de l'accueil mitigé réservé à la série télé ***Seaquest*** qu'il a produite, Steven Spielberg insiste avec ***Earth 2***, une série programmée pour 1995, et relatant la colonisation d'une nouvelle planète. Ah non, va falloir se retaper les accords du GATT !



DEADLY ADVICE. Une belle brochette de malfaisants : Kate Webster (Billie Whitelaw), le Major Armstrong (Edward Woodward), le Dr. Crippen (Hywell Bennett) et leur protégée (June Horrocles).

■ Grandes retrouvailles entre William Friedkin et William Peter Blatty, respectivement réalisateur et scénariste de **L'Exorciste**. Pour *Paramount Pictures*, les deux pères d'un des films fantastiques les plus flippants qui soit mitonnent un thriller surnaturel, branche ghost-story, intitulé **Elsewhere**. Écrivain comme William Peter Blatty, Michael Crichton (**Jurassic Park**, **Soleil Levant**) termine actuellement la rédaction d'un nouveau manuscrit que tout Hollywood s'arrache. Il s'agit de **Genes**, une variation sur le thème de Frankenstein et où des laborantins téméraires fabriquent un homme pas aussi parfait qu'ils le souhaiteraient.

■ Dean Koontz (**Génération Proteus**, **Watchers**, **Whispers**...) continue d'inspirer le cinéma. L'adaptation de son roman *Mr. Murder* se prépare chez *Savoy Pictures Ent.* Une histoire de tueur fou qui persécute un écrivain de thrillers et sa petite famille. On a presque déjà vu ça quelle part, non ? Mais, je ne me rappelle plus où... Quelle Misery !

■ Mieux que personne, les Anglais savent composer un fantastique fait de classicisme et d'ironie. Dans **Deadly Advice**, le réalisateur Mandie Fletcher s'adonne à ce sport très délicat qu'est l'exhumation des criminels les plus illustres du pays. Ce sont Jack l'Eventreur, le dr. Crippen (empoisonneur), Kate Webster (servante qui tua sa maîtresse à la hache), George J. Smith (qui ne tue que des fiancées dans leur bain !)... Ces personnages apparaissent à Jodie, une jeune femme, malmenée par une mère autoritaire et dominatrice. Employée dans une librairie, Jodie s'intéresse de près à une photo du Major Armstrong, un vénérable notable qui empoisonna sa femme à l'arsenic en 1922. Quelques minutes après, elle croise le dit Major dans la rue, puis elle va rencontrer d'autres assassins lui conseillant pour sa tranquillité d'éliminer tous les gêneurs. Jodie occit donc sa mère, sa sœur, le petit ami de sa sœur (un strip-teaseur du nom de Bunny) et quelques autres. Ecrit par Glenn Chandler, le créateur de **Taggart**, **Deadly Advice** manie l'humour noir avec délice.

SKINNER

Si **Skinner** bénéficie d'une sulfureuse réputation à Hollywood, c'est parce qu'il concerne de près Heidi Fleiss, la Madame Claude dont les carnets de rendez-vous galants font trembler le gratin mâle du gotha cinématographique. Signé par **Ivan Nagy** (réalisateur de télévision chevronné), par ailleurs ancien boyfriend de cette redoutable mère maquerelle, **Skinner** narre les méfaits d'un serial-killer du nom de Dennis Skinner (Ted Raimi, frère de Sam) écorchant vives les prostituées dont il arrache la peau pour se confectionner un second épiderme.



Traci Lords

Pourquoi ce petit film d'horreur bien saignant (effets spéciaux du trio infernal de K.N.B.) a-t-il créé tant de remous ? Simplement parce qu'il était question que Heidi Fleiss y tienne le premier rôle féminin. Mais voilà qu' entretemps, Ivan Nagy et la reine du Claque aux Stars se sont séparés dans la douleur. La dame, passablement accro à la dope, aurait même envoyé un gorille tirer quatre pruneaux dans les vitres de son ancien conjoint. Maintenant, celui-ci, inspiré, entend bien réaliser un film sur sa chaude et explosive liaison.

LES TROIS CAVALIERES DE L'APOCALYPSE

Qui oserait prétendre que Maggie Cheung, Michelle Khan et Anita Mui ne sont pas les plus belles comédiennes du cinéma de Hong Kong ? Personne. Pour les amateurs, les voici réunies dans **Heroic Trio** et sa séquelle **Executioners**, tout deux de Ching Siu Tung (les **Histoires de Fantômes Chinois**) et Johnny To. Le premier montre les trois super-héroïnes Ching, Tung et Chat, d'abord antagonistes, s'allier pour démasquer un voleur de bébés terré dans les profondeurs de la cité. De talents divers (l'une porte une tunique qui la rend invisible), mais toutes surdouées en matière d'arts martiaux et de voltiges aériennes, les trois walkyries démasquent l'eunuque plusieurs fois centenaires Chan, désireux de réinstaurer la monarchie en Chine. Un spectacle délirant qui se conclue par un combat tétanisant contre le vilain, plus coriace que le Terminator puisque même son squelette taquine les héroïnes. Les morceaux d'anthologie ne manquent pas : trempoline sur des fils à haute tension, arrêt d'un train fou à la seule force des mains... Le pied ! Dans **Executioners**, le trio se reforme dans un monde dévasté à la **Mad Max 2**. Donc, après une catastrophe nucléaire, la terre souffre notamment d'une vilaine pénurie d'eau potable. Le seul, du côté de Hong Kong, à posséder un purificateur est le Chevalier Noir, un mystificateur de première qui, ainsi, peut asseoir son pouvoir. Par l'intermédiaire d'un de ses sbires repentis, Ching, Tung et Chat, sabres au clair, mènent la rebellion contre le tyran et ses hordes de flingueurs ! Rigolo, mais très inférieur à l'original malgré des combats bien troussés et une métaphore sur le devenir de Hong Kong.





Un méchant qui fait de vieux os dans HEROIC TRIO.

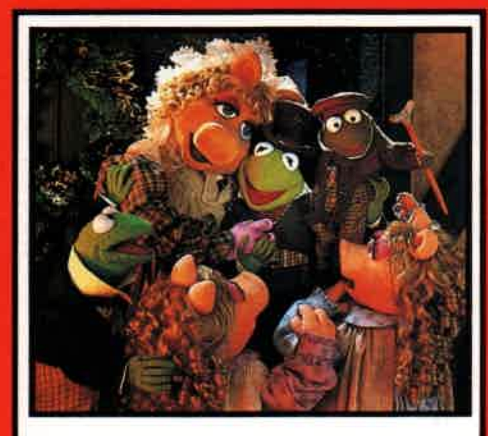
■ Annoncé depuis plusieurs années, **The Langoliers** d'après Stephen King prend enfin forme chez *Laurel Entertainment*. Adaptée et réalisée par Tom Holland (**Vampire, Vous avez dit Vampire ?**), **The Langoliers** conte la disparition d'un avion et ses passagers. Une douzaine d'entre eux, les survivants, se réveillent, perdus dans l'espace-temps, victimes de monstres inédits, des espèces d'éboueurs du temps. Ironiquement, Tom Holland abandonne une autre adaptation de Stephen King (**Thinner** avec cet obèse qui maigrit de façon dramatique) pour se consacrer aux **Langoliers**.

■ *Universal Télévision* vient de produire un téléfilm inspiré de la série de livres écrits par William Shatner. Le titre surprend quelque peu : **Tekwar : Teklords**. C'est ce qui s'appelle manquer d'r, car les moins perspicaces d'entre nous auront noté la similitude de titre avec un certain *Star Trek*. Shatner rumine-t-il le fait qu'il n'a pu utiliser **Star Trek** pour la promotion de son auto-biographie ? **Trekwar**, donc, conte les mésaventures d'un héros, Jake, dont l'épouse est agressée par un virus d'ordinateur s'attaquant au système nerveux humain.

■ *MGM*, la filiale cinéma longtemps déficitaire de notre bon *Crédit Lyonnais*, s'active sur **Spacies**, un méga-budget que doit mettre en images Roger Donaldson (**Le Bounty**, **Sens Unique**). **Spacies** se définit en une sorte de version féministe de **Terminator**, car son héroïne destructrice sera une androïde femelle qui n'a rien à envier à Arnold. Le lion de la *MGM* sait-il que ce sujet a déjà inspiré feu Duncan Gibbins (mort dans l'incendie de sa villa sur les collines de Los Angeles) dans **Eve of Destruction/Eve 8**, un flop assez magistral. Soyez pas vaches, allez voir le film et pensez fort au *Crédit Lyonnais*.

■ **No Dessert, Dad, Till You Mow the Lawn.** Autrement dit : Pas de dessert, Papa, avant que tu n'aies tondu la pelouse. Telle est le titre-fleuve d'une comédie fantastique produite par *Concorde* et réalisée par Howard McCain. Des gamins hypnotisent leur père avant de leur faire tout ce qu'ils souhaitent. Ne le répétez pas, mais il paraît que J.P.P. agit de même avec Toullec, qui écrirait sous hypnose, mais j'ai rien dit, hein ? (*c'est vrai, et je le rétribue aussi sous hypnose, il n'y voit que du feu...*)

San HELVING



NOEL CHEZ LES MUPPETS

Les Muppets, avec ce quatrième long métrage, font un brillant retour dans les salles obscures. Librement adapté du "Chant de Noël" de Charles Dickens, **Noël chez les Muppets** est le parfait divertissement tout public.
Le Grand Gonzo conte donc l'histoire connue de Scrooge (Michael Caine), l'homme le plus cupide de tous les temps. Scrooge n'a qu'un seul but dans sa triste vie, celui de s'enrichir le plus possible (c'est déjà ça!). Pour satisfaire ce désir ultime, il n'hésite pas à sacrifier sa famille, ses amis et même ses amours, et terrorise ses employés qu'il exploite comme du bétail. Toute la ville le hait et le craint, aussi vit-il en solitaire. Mais, en une nuit, celle de Noël, il va soudainement prendre conscience de toutes les joies et satisfactions auxquelles il avait auparavant échappé. Les fantômes des anciens associés de Scrooge (les délirants grands-pères du *Muppet Show*) font irruption dans sa maison et lui annoncent la venue de trois Esprits qui vont bouleverser à tout jamais son existence : l'Esprit des Noëls passés lui fera revivre son enfance oubliée ainsi que ses nombreuses occasions manquées ; l'Esprit du Noël présent lui montrera le bonheur des villageois, un bonheur insoupçonnable pour lui ; enfin, l'Esprit des Noëls futurs lui prouvera à quel point un monde ne peut fonctionner avec cette mentalité omniprésente de profit à tout prix.
Evidemment, on ne peut que prendre parti pour cette histoire morale qui évite les débordements larmoyants de **Fantômes en Fête**, la précédente adaptation de Dickens par Richard Donner, d'autant plus que les marionnettes immortalisées par feu Jim Henson apportent à ce conte une dimension enchanteresse admirable. Tous ceux qui appréciaient le *Muppet Show* dans ses élucubrations télévisuelles ont donc une solide raison pour courir voir le film. C'est Kermitifiant !

Alex DUPONT-LARVET

The Muppet Christmas Carol. *USA. 1993. Réal.: Brian Henson. Scén.: Jerry Juhl. Dir. Phot.: John Fenner. Mus.: Miles Goodman. Chansons : Paul Williams. Dir. Muppet : Mark Zeszotek. Prod.: Brian Henson, Martin G. Baker et Frank Oz pour Jim Henson Productions. Int.: Michael Caine, Steve Mackintosh, Meredith Braun, Robin Weaver... Dur.: 1 h 25. Dist.: Gaumont Buena Vista International. Sorti le 15 décembre 1993.*



HOCUS POCUS
LES TROIS SORCIERES

Comme demandait un confrère à la fin du film : "On tire la chasse en sortant ?". Il est vrai qu'on s'amuse très peu à la vision de **Hocus Pocus**, et qu'en plus on s'ennuie beacoup. Production *Walt Disney* "live", sans délires sur celluloïde donc, **Hocus Pocus** est loin d'avoir trouvé le réalisateur capable d'insuffler un rien de fantaisie dans un scénario qui ne risque pas l'implosion. Chorégraphe professionnel (**The Rose, Dirty Dancing**), réalisateur de 2ème équipe (**Salsa !**), Kenny Ortega n'a pas vraiment le même curriculum-vitae que Tim Burton. Mais cela ne l'empêche pas de piller l'auteur d'**Edward aux Mains d'Argent** dès que l'occasion se présente. Le résultat est incroyablement énervant et d'un intérêt misérable. Voyez plutôt. Au 17ème siècle, à Salem, trois sorcières sont bannies pour avoir transformé un enfant en chat. Bette Midler, Sarah Jessica Parker et Kathy Najimy, dans le rôle des folles du grimoire, ne font rien qu'à éructer, libouler des yeux, découvrir les gencives et bouger n'importe comment : c'est intenable, mais court. Plus tard dans le film, Halloween 93 : le jeune Max veut draguer Allison. Il l'entraîne dans la demeure condamnée des sorcières et les ressuscite malencontreusement. Retour du trio comique et sueurs froides dans l'assistance : c'est toujours intenable, mais cette fois, ce sera long... La chasse aux sorcières peut donc commencer, sachant que leur présence sur terre ne peut excéder 24 heures si elles n'ont pas en leur possession le Livre des Incantations que Max a pris soin de leur substituer (heureusement) et blablabla...
Difficile de dire si **Hocus Pocus** plaira aux enfants (à la réflexion : non !), mais en tout cas, pour les adultes, c'est mission impossible. Même les incontournables séquences de vol sur balais ne dégagent pas la saveur du cliché amoureusement resservi. A sauver, le chat qui parle, accompagnant les jeunes héros dans leurs "aventures", joli travail d'animation couplée avec de l'image de synthèse, façon **Jurassic Park**. Bref, de l'histoire ancienne, tout ça...

Cyrille GIRAUD

Hocus Pocus. *USA. 1993. Réal.: Kenny Ortega. Scén.: Mick Garris et Neil Cuthbert d'après un sujet original de David Kirschner et Mick Garris. Dir. Phot.: Hiro Narita. Mus.: John Debney. Prod.: David Kirschner et Steven Haft. Int.: Bette Midler, Sarah Jessica Parker, Kathy Najimy, Omri Katz, Thora Birch, Vinessa Shaw... Dur.: 1 h 36. Dist.: Gaumont Buena Vista International. Sortie prévue le 26 janvier 1994.*

LES VALEURS DE LA FAMILLE ADDAMS

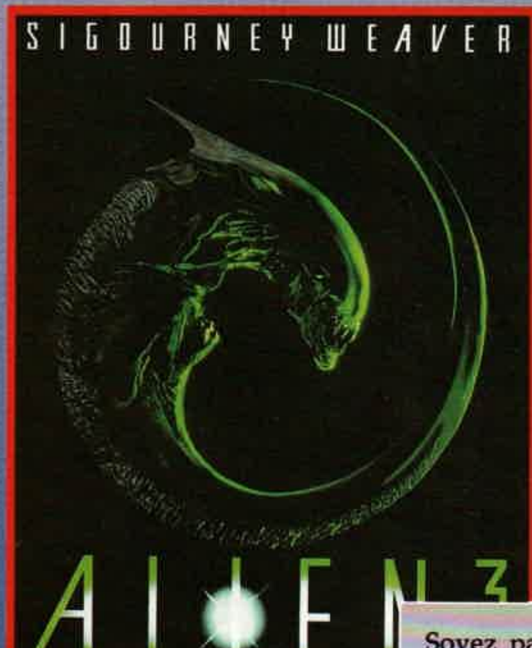
Un nouveau venu chez les Addams. Pubert, beau bébé à la fine moustache et aux cheveux gominés, suscite la jalousie compréhensible de Wednesday et Pugsley. Pour protéger leur troisième rejeton des assauts vengeurs des deux premiers, Morticia et Gomez engagent une nurse, Debbie, aux troubles intentions. Elle use de son charme imparable pour séduire Oncle Fester dans l'espoir de se marier pour mettre la main sur la fortune familiale. Pour agir en toute tranquilité, Debbie suggère à ses employeurs d'envoyer les soupçonneux Wednesday et Pugsley dans un camp de vacances pour gosses de riches...
Dans la série "on a raté le premier, remettons ça dans le deuxième", **Les Valeurs de la Famille Addams** s'impose. Il paraissait pourtant évident que Barry Sonnenfeld rectifirait un tir, qui avait manqué de peu la cible il y a deux ans en confinant les Addams dans de multiples saynettes plus ou moins rattachées à un scénario bancal. En fait, si les vingt premières minutes de cet opus 2 sont particulièrement brillantes et rythmées, la suite est encore en deça de l'original. Le démantèlement de la famille Addams prévu par le scénario (les gamins partent en colonie, Fester emménage chez Debbie, Morticia et Gomez se morfondent dans leur home sweet home) divise le film en trois parties sur lesquelles Barry Sonnenfeld zappe tel un télespectateur désireux de ne rater aucun des trois programmes proposés. Un principe d'écriture et de mise en scène en parallèle saoûlant à la longue. On peut quand même se demander si, malgré son énorme potentiel charismatique sur le papier, la Famille Addams ne serait pas habitée au cinéma par des personnages figés dans l'anti-convention, c'est-à-dire assez conventionnels en fin de compte. Entre les dessins de Charles Addams et le cinéma hollywoodien, les barjos se sont achetés une conduite...

Jack TEWKSBURY

Addams Family Values. *USA. 1993. Réal.: Barry Sonnenfeld. Scén.: Paul Rudnick d'après les personnages créés par Charles Addams. Dir. Phot.: Donald Peterman. Mus.: Marc Shaiman. Effets Visuels : Alan Munro. Prod.: Scott Rudin pour Paramount Pictures. Int.: Anjelica Huston, Raul Julia, Christopher Lloyd, Joan Cusak, Christina Ricci, Carol Kane... Dur.: 1 h 35. Dist.: United International Pictures. Sorti le 22 décembre 1993.*



ABONNEMENT

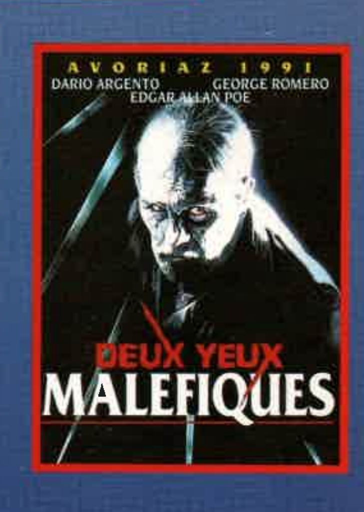


SOYEZ *MAD*, ABONNEZ-VOUS !



Soyez parmi les 250 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **ALIEN 3**, la tragédie galactique de David Fincher, la K7 de **DEUX YEUX MALEFIQUES**, ou Edgar Allan Poe adapté par le duo Romero/Argento, la K7 de **LA GUERRE DES MONDES**, un classique de la SF signé Byron Haskins, ou encore le t-shirt **JURASSIC PARK**.





Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort sur le bon de commande, nous vous enverrons, au choix, les affichettes 40 x 60 de **Action Mutante, Darkside, les Contes de la Nuit Noire, Phantasm 2, Le Blob, Highlander le Retour** ou **Elmer, le Remue-Méninges**, ou encore un numéro de *MAD MOVIES* ou d'*IMPACT* qui manque à votre collection (ce qui, avouez-le, n'est pas normal).

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart,
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ____________________

PRENOM ____________________

ADRESSE ____________________

____

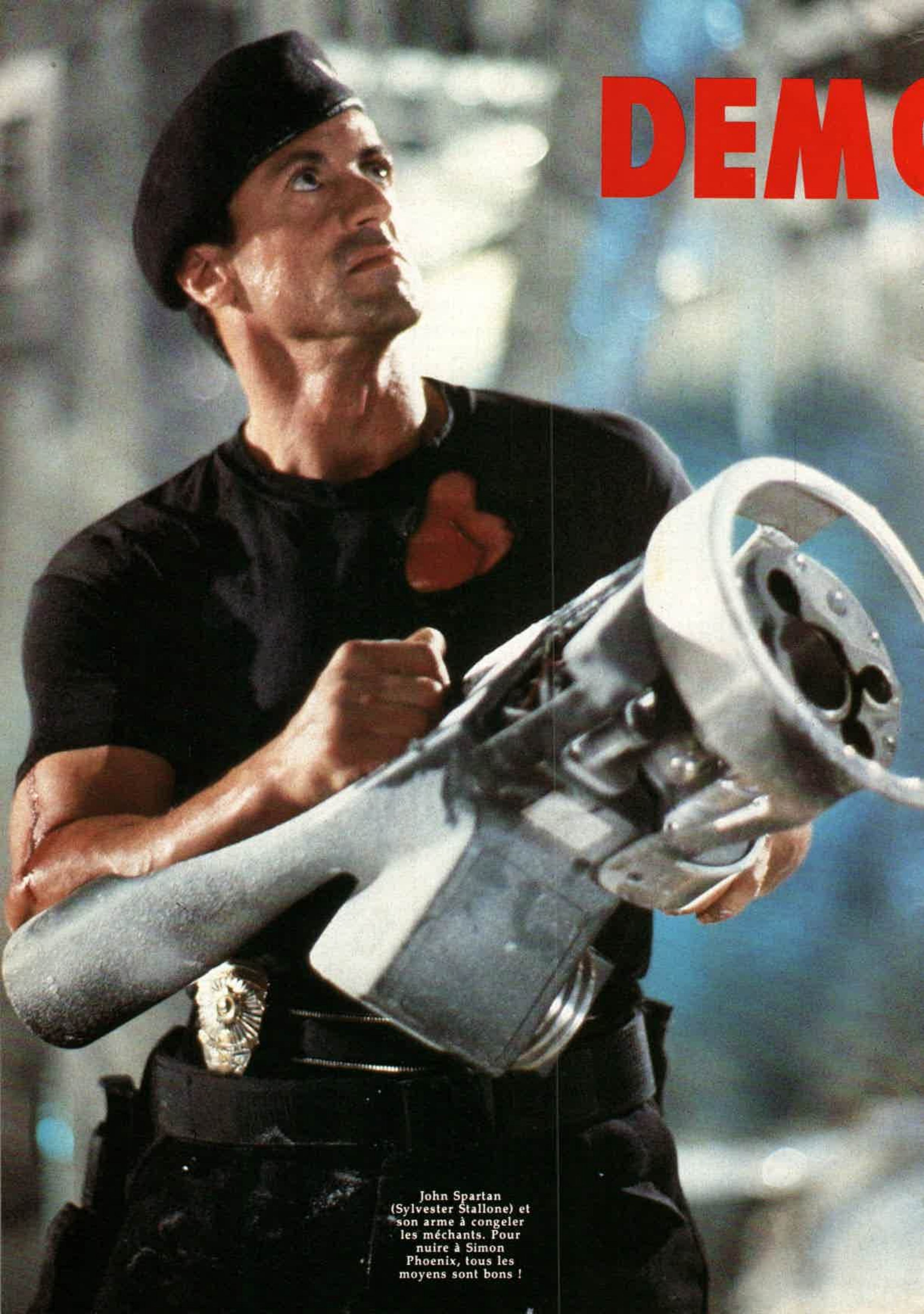
____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies.
Règlement joint par chèque ou mandat-lettre.

BOX-OFFICE

Calme blanc sur le front du box-office fantastique ces temps-ci. Aux Etats-Unis, **Robocop 3** se plante en beauté dans le décor. Ce n'est pas sa douzaine de millions de dollars qui vont payer la ferraille investie. Déculottée aussi pour le dessin-animé **Batman** qui dépasse à peine ce chiffre. Fâcheux pour la *Warner* qui a misé gros dans la pub. Bide pour **We're Back** (un dino-animé de chez Spielberg), pour **Ghost in the Machine** (un ersatz du **Cobaye** de la *Fox*)...Par contre, pour Tim Burton, le Père Noël passe avec un traîneau plein de dollars destinés à **The Nightmare Before Christmas**, 60 plaques US. Et personne n'aurait parié un copek sur son succès. **Demolition Man** arrête la casse à 60 millions.

Plutôt moyen pour Stallone après la remontée mécanique de **Cliffhanger**. Le public familial accueille favorablement **Les Valeurs de la Famille Addams** en posant quelques liasses (45 millions à ce jour) dans le landeau du petit nouveau. Côté frenchie, Gomez, Morticia et les autres ramassent 150.000 entrées en deux semaines autour des fêtes. Dans le créneau, **Aladdin** réalise le voeu de sa lampe magique : 5, 5 millions de petits génies. Par contre, **Accion Mutante**, desservi par une affiche abominable, ne déplace que 5600 curieux pour la globalité de carrière Paris/périphérie. Pour son premier jour d'exploitation, dans la grande couronne, **L'Armée des Ténèbres** mobilisent 3.400 squelettes encore garnis. Correct.



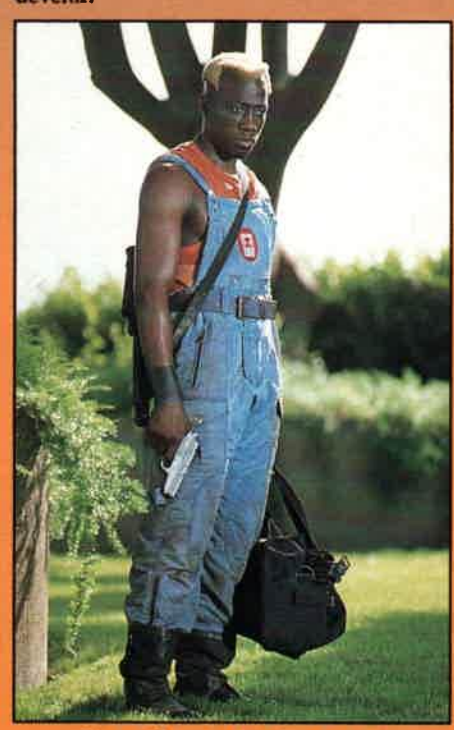
John Spartan (Sylvester Stallone) et son arme à congeler les méchants. Pour nuire à Simon Phoenix, tous les moyens sont bons !

OLITION MAN

Ce flic est une bête, un engin blindé à lui tout seul, un représentant musclé de l'ordre taillé sur mesure pour cette fin de siècle. En 2032, il devient un dinosaure, une relique aux méthodes vulgaires. John Spartan/Sylvester Stallone, ou le "future cop" dans tous ses états, efficace mais onéreux pour le contribuable lorsqu'il passe à l'action...

Sylvester Stallone est-il crédible **dans ce rôle de** super-flic **originaire de la fin** des années 90 **et transplanté** dans le monde ouaté de 2032 ? Très à son aise même. Un vrai poisson dans l'eau. Pourquoi cette aisance dans un genre qui aurait pu exclure Stallone alors qu'il a accepté Arnold Schwarzenegger ? Tout simplement parce qu'il joue son propre rôle, celui d'un homme de néandertal arpentant une société sophistiquée. Collectionneur de tableaux, peintre lui-même (mais ses œuvres ne sont pas les "croûtes" dont on rigole tant), lecteur vorace, Stallone connaît ce sentiment, la culpabilité de la prétendue brute préhistorique cotoyant le gratin des arts et lettres. D'ailleurs, à une époque, ne cessait-il pas d'ironiser à certaines questions par *"vous vous attendiez à ce que je réponde par des grognements !"* ? John Spartan, le destructeur de **Demolition Man**, lui permet ainsi de régler, en filigrane, de vieux comptes, de sourire sur son image de Greystoke roulant entre les tentures, sur le tapis des Lords.

John Spartan, officiant en cette année 1996, est du genre flic coûteux, le genre à démolir le décor à la moindre de ses sorties. En comparaison, l'inspecteur Harry passe pour un aimable égratigneur de carrosseries, et Martin Riggs de **L'Arme Fatale** pour un allumeur de pétards. Bref, John Spartan donne dans la destruction à grande échelle. Du pain béni pour le producteur Joel Silver qui, par nature, aime à dynamiter les plateaux qui furent si onéreux à bâtir. Spartan et Silver s'accordent intimement, le premier étant l'alibi idéal à ce que le second apprécie tant faire : acheter quelques milliers de dollars à la municipalité de Los Angeles un bâtiment destiné à être abattu, puis le larder d'explosifs pour un effet "live" si impressionnant à l'écran. Après **L'Arme Fatale 3**, c'est encore le cas dans **Demolition Man**, dès la première séquence, paradoxalement plus spectaculaire que le "climax", néanmoins pas mal dans le genre. Avant que les artificiers ne passent à l'offensive, John Spartan aura eu le temps de se friter avec son vieil ennemi, Simon Phoenix, un surdoué du crime, psychopathe désireux d'épaissir un casier judiciaire plus qu'éloquent. Avec une trentaine d'otages dans sa ligne de mire, Phoenix pense tenir la flicaille grouillant autour de son repaire. Si les autorités tergiversent, John Spartan, adepte de la stratégie du bulldozer, fonce, descend d'un hélicoptère, décalque quelques complices... Et bloque devant le dingue, par ailleurs décontracté. La confrontation tourne mal, les otages partent en fumée avec le reste de la baraque. Le flic, pour homicide par imprudence, le malfrat, pour nuisance envers la société, connaissent dès lors le même sort : un séjour prolongé dans un CryoPénitencier. Autrement dit une hibernation forcée. L'un étant réveillé pour contrecarrer les plans belliqueux de l'autre en 2032, la bataille reprend de plus belle, prenant pour cadre San Angeles, mégalopole paisible tétanisée par la violence des deux belligérants, deux molosses dont les moyens d'expression sont robustes empoignades et volées de plombs. Intégré à une brigade de flics, John Spartan traque son vieil adversaire, quant à lui associé à Raymond Cocteau, Maire-Gouverneur de la cité, grand timonier de la paix royale qui règne. Pacifiste opportuniste, celui-ci donne un rôle à jouer à Simon Phoenix dans sa quête d'une emprise de plus en plus tenace sur le monde nouveau, ce "brave new world" en devenir.



Simon Phoenix (Wesley Snipes) dans une salopette à la Coluche. Sa vocation : faire le mal...

Ce ne sont pas l'action et la science-fiction (les effets spéciaux sont rares ou peu voyants) qui font l'intérêt de **Demolition Man**, mais principalement l'humour, la comédie, la présence de ces deux dinosaures que sont John Spartan et Simon Phoenix assurant la dose d'anachronismes indispensable aux gags. **Demolition Man**, c'est un peu la version nitro/T.N.T. des **Visiteurs**. Même principe à la base des deux films : des hommes de telle époque déboulant dans telle autre. Du moyen-âge crasseux, vulgos, à 1991 dans le frenchie, et, écart moins grand, d'un 1996 méchant et violent à un 2032 aseptisé, gentillet dans le ricain. Avec Sylvester Stallone dans le double rôle de Godefroy de Papincourt et de Jacquouille la Fripouille ? En quelque sorte, à la différence qu'il ne renverse pas un flacon de N° 5 de *Chanel* dans son bain. Mais les comportements sont les mêmes. John Spartan abreuve un auditoire aux très chastes oreilles d'un nombre incalculable de jurons que réprimande aussitôt un détecteur de gros mots doté d'un klaxon. Et ça verbalise un maximum ! De même, quand la femme-flic Lenina Huxley prend l'audacieuse initiative de faire l'amour, il sautille de joie avant la déception que constitue le recours à la réalité virtuelle via un casque. Pensez donc, ce ne sont pas ces flics qui évitent tout contact charnel, qui entonnent à l'unisson des chansons de camps de vacances pour boy-scouts, qui réfrènent tous les vices (cigarettes-whisky et petites pépées) qui vont s'adapter à ces manières crues d'un vingtième siècle décadent. Seuls ceux qui cotoyent Spartan longuement parviennent à s'adapter, heureux de libérer leurs instincts, comme de cogner un malfrat, geste que Lenina Huxley a appris en regardant des films de Jackie Chan ! En fait, John Spartan façonne le monde qu'il entoure à son image. Sa place serait dans un musée, sous une cloche de verre blindée, mais il fascine, il flatte certaines pulsions larvées, convainc donc les hommes du futur de revenir à des comportements plus... authentiques, plus natures. Message bien reçu : revenons aux valeurs fondamentales de l'homme, ou plutôt du mâle !

Pour ses débuts de metteur en scène de cinéma, douillettement installé dans le moule Joel Silver, Marco Brambilla tient solidement la rampe. Certes, il sert la soupe à un Stallone qui jubile d'avoir trouvé le point d'équilibre entre comédie et baston, il agit de même pour Wesley Snipes, vilain de bande dessinée, satisfait de se livrer au cabotinage, aux bons mots cinglants. Opération réussie également dans l'action pyrotechnique menée à bien avec les moyens considérables, coutumiers des productions Joel Silver. C'est surtout dans la description de San Angeles qu'excelle Marco Brambilla, dans la visite de décors high-tech, dépouillés. Ce musée au sol de verre, cette salle de conférences dont les intervenants apparaissent sur des petits écrans mobiles, l'architecture écrasante, stalinienne du séjour du potentat Raymond Cocteau... Et, à l'inverse, les bas-fonds crades, puants, souterrains de la ville, véritable Cours des Miracles, ghetto des exclus. Là, comme un Ridley Scott à qui il a emprunté le directeur artistique de **Blade Runner**, David Snyder, Marco Brambilla affirme des disponibilités plastiques certaines, un joli sens du décor. Et le fait d'avoir décongestionner Stallone lui augure de beaux lendemains hollywoodiens.

Marc TOULLEC

USA. 1993. Réal.: Marco Brambilla. Scén.: Daniel Waters, Peter Lenkov et Robert Reneau. Dir. Phot.: Alex Thompson. Mus.: Elliot Goldenthal. Prod.: Joel Silver, Michael Levy & Howard Kazanjian pour Warner Bros. Int.: Sylvester Stallone, Wesley Snipes, Sandra Bullock, Nigel Hawthorne, Benjamin Bratt, Bob Gunton, Glenn Shadix... Dur.: 1 h 55. Dist.: Warner Bros. Sortie nationale prévue le 2 février 1994.

Interview

STUART BAIRD

Monteur de **Demolition Man**

Autant vous l'avouer tout de suite, si on vous passe l'interview du monteur de Demolition Man, c'est parce que le réalisateur Marco Brambilla est en vacances aux Caraïbes ! Pas grave, on se rattrapera dans *Impact*. Mais Stuart Baird est un type passionnant, une sorte de Mr. SOS Montage, celui que les producteurs appellent quand ils ont un pseudo-ratage de plusieurs millions de dollars sur les bras qu'il faut absolument transformer en bon film. Ainsi, Stuart Baird aurait plus ou moins sauvé **Predator** et **Robin des Bois**. Sur **Demolition Man**, il estime se placer en seconde position, derrière Joel Silver, mais devant Marco Brambilla ! Un drôle de personnage, qui porte un coup douloureux à ce qui nous restait d'illusions sur la confection des grosses machines hollywoodiennes...

***Demolition Man* est votre cinquième film avec Joel Silver ?**

Cinquième ou sixième, je ne sais plus. Mes relations de travail avec Joel sont assez étranges. On n'arrête pas de s'engueuler mais c'est toujours totalement constructif. Il sait aborder le cinéma d'action comme personne. Il l'appréhende en termes de formule mais en même temps, il comprend bien ce qu'essaient de faire les gens qui travaillent sur ses films. Quand quelque chose ne marche pas dans une séquence, il analyse le problème et trouve une solution que lui seul pouvait envisager. Quand je monte un film, j'en donne ma propre version. Si ça ne convient pas au réalisateur ou au producteur, on discute, on argumente, on se dispute. Et croyez-moi, avec Joel, c'est fréquent : je cède, ou il cède, c'est selon. Un film est le fruit d'une totale collaboration. Joel est très fort pour produire les films. Je me défends pas mal niveau montage. Chacun respecte le domaine de l'autre et on se donne des conseils. On a une sorte de relation combative. Et cela en toute amitié.

***Demolition Man* est à la fois un film de science-fiction, un film d'action et une comédie. Comment concilier tout cela au montage ?**

Avec difficulté. Dans **Demolition Man**, il y a trois films en un. On commence par un film d'action à "climax" classique, on continue par une œuvre de science-fiction très sérieuse, on enchaîne par de la comédie et, ensuite, on mélange le tout. Cela pose d'inévitables problèmes. Quand nous avons réalisé que nous avions un produit hybride, nous étions très inquiets de savoir si l'un des aspects du film n'allait pas annihiler les autres. Au début, nous pensions que la force de **Demolition Man** résiderait dans ses séquences d'action. Sans être sûrs de rien. Comme je montais les rushes tous les jours à cause d'un calendrier ultra-serré, j'ai décidé d'organiser une projection-test dès la fin du tournage avec un premier montage. A notre grande surprise, les gens ont beaucoup plus apprécié la comédie que l'action. On a donc tout repris pour renforcer la rigolade et laisser un peu de côté la baston.

Selon vous, les projections-test sont un moyen infaillible pour assurer le succès d'un film commecial. La Columbia n'a pourtant pas rechigné sur les projections-test de *Last Action Hero* et cela n'a pas empêché le film de faire un flop ?

Peut-être le monteur n'avait-il pas ce qu'il lui fallait. Le réalisateur fournit la matière brute. Ensuite, le monteur fait ce qu'il peut. S'il m'arrive de considérer que je n'ai pas assez de matière, je demande que certaines scènes soient retournées. Le montage quotidien des rushes permet de retourner des plans avant de changer de décor. Si on s'aperçoit qu'il manque des choses la semaine suivante, c'est déjà trop tard. Sur ce genre de film, il faut couvrir ses arrières au maximum pour assurer en salle de montage.



John Spartan dérouille Simon Phoenix, mais le public préfère les rires épais...

Il est pourtant possible de transformer un film au montage sans retourner un seul plan. Vous l'avez déjà fait, notamment sur *Predator*...

Joel m'a demandé un nouveau montage sur **Predator** parce que le premier ne satisfaisait personne. Avec l'accord de John McTiernan, j'ai attaqué un re-montage. En fait, j'ai fait une copie du montage existant et je l'ai retravaillé avec les chutes du film. J'ai ensuite présenté les deux versions à Joel, en lui laissant le choix. Ce n'est pas comme si j'avais jeté à la poubelle tout ce qui avait déjà été fait. J'ai agis de même sur plusieurs films ces dernières années : **Robin des Bois**, **New Jack City**, **Le Dernier Samaritain**... Toujours avec l'accord des réalisateurs. On voit souvent mieux les choses quand on n'y est pas sentimentalement attaché. Pour le réalisateur, chaque plan a son histoire, sa dose de sueur. Pour le monteur, ce n'est que de la pelloche. Garder cette froideur est le meilleur moyen d'avoir une idée claire de ce que vaut le film et de ce qu'on peut en tirer.

Sur *Demolition Man*, Marco Brambilla a-t-il réellement participé au montage ?

Pas vraiment. Pendant que j'étais devant ma table de montage, il était sur le plateau. On a travaillé ensemble après la première projection-test. J'ai refait le montage en tenant compte de son avis, de celui de Joel, et surtout des observations du public. C'est quand même pour lui qu'on fait ce genre de film. Ne nous voilons pas la face, ces grosses machines cinématographiques n'ont qu'un but : plaire pour ramasser un maximum d'argent. Le pauvre Marco n'a sans doute pas eu le temps qu'il désirait dans la salle de montage.

Vous êtes en train de nous dire que le monteur à un rôle aussi important que celui du réalisateur ?

Ces grosses machines n'ont rien de films d'auteur. Elle naissent d'une collaboration de plusieurs techniciens chapeautés par un producteur. Sur **Demolition Man**, nous avions trois équipes techniques. Marco dirigeait les acteurs, mais beaucoup de scènes d'action étaient assurées par les réalisateurs de deuxième et troisième équipe. Mon rôle est de rassembler toute cette matière brute et de la relier du mieux possible. Dans ce genre de films, le réalisateur est le principal technicien, mais nous travaillons tous ensemble. Stallone est même venu faire un tour dans la salle de montage. Marco a une chance incroyable. Pour son premier film, on lui offre un truc énorme. En plus, il a pu profiter de mon expérience sur plus de 40 titres. Mon nom n'est pas aussi cité que le sien, c'est frustrant, mais c'est ainsi que le business marche. Tous les techniciens, du chef-opérateur au décorateur, apportent énormément au film et les gens croient toujours que le réalisateur fait tout tout seul. Je peux vous assurer qu'à part peut-être des gens comme Kubrick, personne ne fait un film tout seul.

Dans *Demolition Man*, l'influence des thrillers de John Woo semble évidente...

Pour vous dire la vérité, je n'en ai pas vu un seul. En matière de film d'action, je crois que je n'ai rien à apprendre de personne. Avec Joel, on a créé nos propres références avec des films comme **L'Arme Fatale 1** et **2** ou **58 Minutes pour Vivre**. La seule référence que nous ayons eue sur **Demolition Man**, c'est celle que la censure américaine nous a imposée. Il n'est pas très bien vu par les censeurs de montrer une violence trop réaliste à l'écran aujourd'hui. L'action dans **Demolition Man** est donc très cartoon, très BD. Tout en respectant la règle d'or des productions Silver : un "climax" par bobine. Le secret d'une bonne scène d'action réside dans le rythme et la clarté. Il faut créer un crescendo qui aboutira au "climax" final, en étant toujours un peu plus long que ce qu'attend le public averti, mais sans l'être trop pour ne pas le lasser. Un sacré exercice d'équilibre ! Il faut également que les séquences soient trépidantes mais parfaitement lisibles. Je déteste la confusion. Pour cela, la meilleure solution est de disposer du plus grand nombre possible d'angles par plan. Cela permet de situer parfaitement la séquence dans l'espace. Sur **Demolition Man**, ma plus grande déception réside dans la scène finale, même si je ne pouvais pas faire grand chose. C'est la dernière séquence que nous avons tournée. Elle a coûté très cher. Avec plus de temps, nous l'aurions retournée. Elle ne marche pas, il ne s'y passe pas assez de choses. Juste une bagarre dans un lieu clos, avec ce bras articulé comme accessoire. J'ai essayé de compenser ce manque d'action par un découpage plus rythmé. Dommage parce qu'il y a de très bons moments dans le film. Mais on finit par cette séquence et le public risque de rester avec un petit goût d'inachevé. Cela dit, le public a l'air de considérer **Demolition Man** plus comme une comédie que tout autre chose. C'est Joel, avec le scénariste, qui a imposé cet humour un peu lourdaud que je jugeais parfois stupide. Cette fois, il avait raison !

Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH**

Spartan le démolisseur Vs Phoenix le psychopathe



COOL WORLD

Le retour de l'enfant terrible du cartoon, Ralph Bakshi, père de Fritz the Cat et adaptateur du "Seigneur des Anneaux". Entre prises de vues réelles et dessins animés, cet iconoclaste contestataire, anti-guimauve et volontiers provocateur, dépeint un monde de folie, le Cool World, pas aussi cool qu'il le prétend pourtant, car barbare, frappadingue et dont l'équilibre tient uniquement à un tout petit péché de chair.



Jack Deeds (Gabriel Byrne) et Holli Would (sous le dessin, Kim Basinger) : la chair est faible, même en deux dimensions.

A n'en pas douter, Ralph Bakshi est le sale gosse, l'affreux jojo du dessin animé américain, un anti-Walt Disney. Pensez donc, son Fritz the Cat est un matou grossier, porté sur la bouteille et grand amateur de partouzes. *"J'en ai bavé à mes débuts : une partie du public me prenait pour un pornographe, tandis que les gens de la profession me voyaient arriver avec hantise. On a même brûlé des cinémas qui programmaient **Fritz the Cat**"*. **Flipper City, Coonskin,** souvenirs caustiques de l'époque beatnik et pilonnage des clichés racistes, assoient sa réputation de franc-tireur, de bête noire des dessinateurs de petits lapins roses. En abordant l'héroïc-fantasy, avec plus ou moins de bonheur, Ralph Bakshi n'ajoute guère de glaçons dans son whisky. **Les Sorciers de la Guerre, Le Seigneur des Anneaux**, et à un degré moindre **Tygra**, sont des fresques barbares, violentes, des allégories sur la dictature et la folie du pouvoir. On est loin, très loin, de **Taram et le Chaudron Magique** !

"On m'a souvent dit que j'étais grillé à Hollywood. Qu'ils aillent se faire foutre ! J'ai fait dix films qui ont rapporté beaucoup de fric, j'en ai eu marre et je suis parti peindre à la campagne", une retraite dont Ralph Bakshi sort en 1986 à la demande de Mick Jagger pour réaliser le clip de "Harlem Shuffle", mélange de prises de vues réelles et de dessin animé. Après **Heavy Traffic**, un premier pas vers **Cool World**. Lorsque le producteur de télévision Paul Terry lui offre de lifter Super-Souris, progéniture embarrassante de Minny et de Clark Kent, Bakshi, fidèle à son esprit anarchiste pop, tend à son souriceau body-buildé un curieux pollen qu'il sniffe pour redoubler de vigueur justicière. Les censeurs aboient méchamment contre cette initiative d'autant plus que son instigateur connaît alors quelques déboires avec le Code Pénal pour "détention et usage de stupéfiants". Sous contrat avec *Walt Disney*, il aurait été immédiatement radié du studio. Mais *Disney*, Bakshi lui fait la nique depuis des lustres. Ainsi, il recrute ses collaborateurs justement parmi les interdits de séjour à Mickeyland. Inclus, un ancien de **Rox et Rouky**, trop audacieux pour perdurer dans ce carcan rigide, Tim Burton à qui Bakshi confie un poste de peintre sur celluloïdes dans **Le Seigneur des Anneaux**. *"Aujourd'hui, chez Disney, ils peignent leurs images sur ordinateur. Quand le procédé sera accessible à tous, ce sera adieu les bonnes vieilles celluloïdes. Moi, je ne fais pas confiance aux machines. De plus, elles appellent des méthodes de travail corporatives. Je suis pour un travail personnalisé. Lorsqu'un animateur ajoute une ligne à un dessin, il apporte quelque chose de très spécifique, une touche unique qui n'appartient qu'à lui. L'ordinateur abolit tout ça. J'ai essayé deux ou trois bricoles informatiques et j'ai aussitôt tourné les talons. Je suis un individualiste. J'aime Jackson Pollock, Van Gogh et Walt Disney"*, le Walt Disney artisanal des débuts bien sûr.



Frank Harris (Brad Pitt) et Holli Would : le flic et la femme fatale.

Plutôt enclin à bouder dans son coin qu'à se compromettre, Ralph Bakshi remonte au créneau avec ce **Cool World**, un ovni au moment où les recettes du cartoon cinéma filent pour l'essentiel sur le compte en banque de *Walt Disney*. *"**Cool World** est le plus personnel de mes projets. Deux personnages se perdent dans le monde du cartoon ; c'est l'histoire du conflit entre la réalité et la fiction. Mon éternel conflit"*. Par l'intermédiaire de son avocat, Ralph Bakshi rencontre Frank Mancuso Jr., producteur de quelques **Vendredi 13** qui lui ont valu une solide implantation à *Paramount*. Les deux hommes peaufinent le concept, le vendent à *Paramount* dont le souhait est bien sûr d'égaler les profits astronomiques de **Qui Veut la Peau de Roger Rabbit**. *"Dans Roger Rabbit, on vous fait croire que les personnages animés évoluent en 3 D. C'est faux ; ils sont plats. Et c'est pour ça qu'Holli veut sortir du Cool World"* s'insurge Ralph Bakshi contre le "mensonge" du civet de Spielberg. Holli Would, sa très pulpeuse héroïne, désespère ainsi de son statut de Dessinée. Pourtant toute en formes, en cambrures, cette danseuse adulée par la population du Cool World ne rêve que de faire l'amour, de se transformer en être humain. Mais la loi, que fait sévèrement respecter Frank Harris (un "noïde", c'est-à-dire un humain) interdit ce type de rapports sexuels. Au cas où ce tabou viendrait à être violé, la frontière entre le Cool World et le monde réel volerait en éclats, des hordes de créatures surgissant du premier déferle-



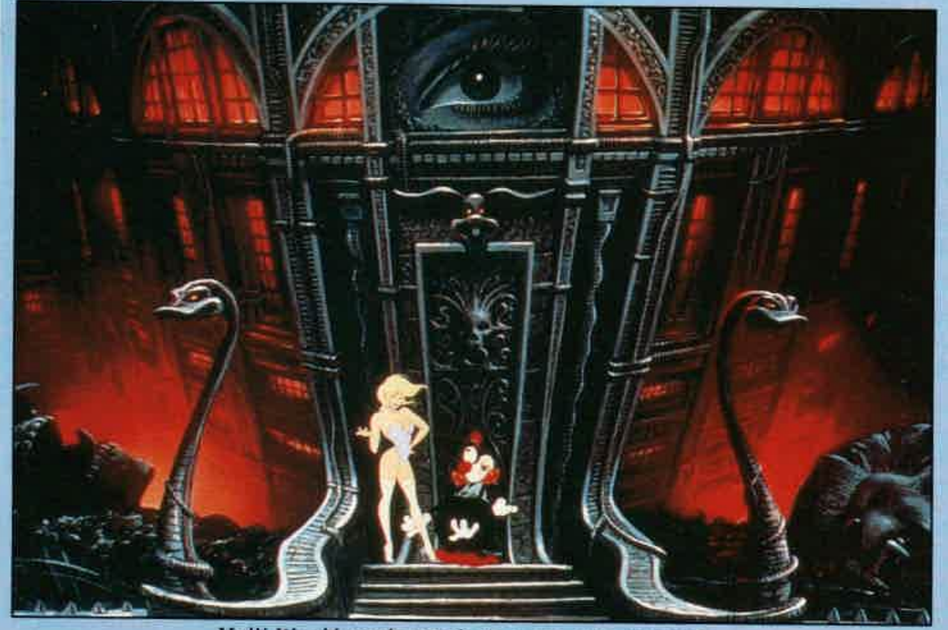
Le Cool World dans toute sa splendeur : psychédélique, flashy, aussi illuminé que Las Vegas.

raient sur le second. *"Holli fait tout ce qu'elle peut pour devenir réelle. Elle désire plus que tout aller ailleurs. Elle ressemble beaucoup à ces filles de Brooklyn ne rêvant que de Los Angeles"* plaide en sa faveur Ralph Bakshi. *"Elle a trop regardé la télévision et elle se prend donc pour Ann Margret dans* ***Viva Las Vegas****. C'est pour cela qu'elle veut devenir de chair et de sang"* ajoute Kim Basinger, présente derrière tous les dessins d'Holli et en trois dimensions après qu'elle ait fauté avec Jack Deeds.

Holli Would, combinaison de Marylin et de Betty Boop, jette son dévolu sur son propre créateur, Jack Deeds, dessinateur tout juste sorti de prison où il vient de purger une peine pour avoir flingué l'amant de sa femme. A croire que ce long séjour derrière les barreaux ont accru sa schyzophrénie puisque le Cool World, déclinaison à la fois loufoque et cauchemardesque de notre monde, le happe progressivement, tout entier. *"Imaginez Dali se promenant dans son propre univers cubiste"* visualise Frank Mancuso Jr. *"A vrai dire, le Cool World marque, pour Jack Deeds, le passage d'un état mental à l'autre comme si toute l'histoire qu'il vivait se déroulait en fait dans sa seule tête, découlait de son seul imaginaire perturbé. D'où cet endroit incroyablement bizarre, d'une beauté stupéfiante, parfois même effrayante"* corrobore le propre interprète de Jack Deeds, Gabriel Byrne (**Miller's Crossing**). *"C'est un peu un trip au LSD"* conclut-il. Gabriel Byrne ne croit pas si bien dire car, dans **Cool World**, nous sommes bien dans un cauchemar psychédélique, hanté par une kyrielle de personnages branques, inquiétants derrière le masque rigolard du cartoon. Un bébé-gangster (le penchant hard du Baby Herman de **Roger Rabbit**) noie les flics qui le traquent sous des hectolitres d'urine, Holli Would (une Jessica Rabbit en moins farouche) ne dépasse pas les **14** ans d'âge mental, les gentils lapins se font hâcher menu, une araignée-détective tire en permanence sur un gros cigare puant, les buildings crasseux se mettent à parler en gesticulant... Bref, la population du Cool World se divise en deux parties, les obsédés et les timbrés dangereux. Nous ne sommes pas à Disneyland. *"Pendant trop longtemps, le dessin animé ne s'adressait qu'aux enfants. C'est vraiment le limiter dans ses possibilités. Je ne dis pas que les dessins animés pour gosses ne sont pas tous de bonne facture, je dis que son champ d'action est bien plus étendu.* ***Cool World*** *va dans ce sens, celui d'une animation différente, un pas supplémentaire vers la folie".*

*"****Cool World*** *n'est pas un film d'animation solidement ancré dans un seul genre. Il se place à l'intersection du film d'horreur, du film noir et du cartoon traditionnel.* ***Cool World*** *joue avec tous les clichés imaginables, mélange tous les styles. Je me suis même amusé à glisser des erreurs dans l'animation de certains personnages pour renforcer l'impression de décalage".* Belles et bonnes intentions. Mais les intentions de Ralph Bakshi ne rejaillissent pas vraiment à l'écran. Malgré une cohorte de bestioles infâmes, des dessins dantesques, un final apocalyptique à Las Vegas, la démarche chaloupée de Holli Would, son désir de passer à l'acte, **Cool World** ne raconte pas l'histoire escomptée : le voyage de Jack Deeds au sein de sa propre folie, dans l'épicentre de son traumatisme. Mieux que lui, Frank Harris, flic à l'irréprochable orthodoxie dans un Cool World corrompu, traduit l'ambiguïté de cet univers déjanté, trop tordu pour s'imposer en lieu de villégiature. *"Frank Harris s'y complait parce qu'il craint le monde réel, extérieur. Après la mort accidentelle de sa mère, disparition dont il se sent responsable, il s'est totalement identifié au Cool World".* Frank Harris, dans cette échappatoire de fantaisie, oublie la tragédie de jadis : le Cool World le protège des prédateurs, de ceux qui pourraient l'anéantir par un péché de chair. Mais la parabole possible sur l'impossibilité de grandir après un grave choc psychologique, sur la fuite dans un monde schyzo, stationne dans les limbes. Comme si, paradoxalement, Ralph Bakshi avait craint de désorienter, de choquer le public de **Roger Rabbit**.

Marc TOULLEC



Holli Would sur le pas de sa porte, en compagnie d'une araignée-détective, amoureux transi.

USA. 1992. Réal.: Ralph Bakshi. Scén.: Michael Grais & Mark Victor. Dir. Phot.: John A. Alonzo. Mus.: Mark Isham. Animation : Bruce Woodside. Prod.: Frank Mancuso Jr. pour Paramount. Int.: Gabriel Byrne, Kim Basinger, Brad Pitt, Michel Abrams, Deidre O'Connell... Dur.: 1 h 39. Dist.: Galion Films. Sorti le 5 janvier 1994.



Evil Ash
(Bruce Campbell),
seigneur de la guerre et
Général en chef de l'armée
des Ténèbres.

L'ARMÉE DES TÉNÈBRES

EVIL DEAD III

Après deux années d'attente fébrile et de projections molassonnes dans divers festivals, Evil Dead III, qui se traîne une réputation peu flatteuse, parvient enfin à effectuer une petite percée sur les grands écrans. Château médiéval assiégé par une horde de squelettes bouffons, monstre karatéka tapi au fond d'un puits, et un Bruce Campbell plus maso que jamais livré à l'imagination débordante de Sam Raimi. Les fanas apprécieront avec réserve, les autres sortiront leur joker !

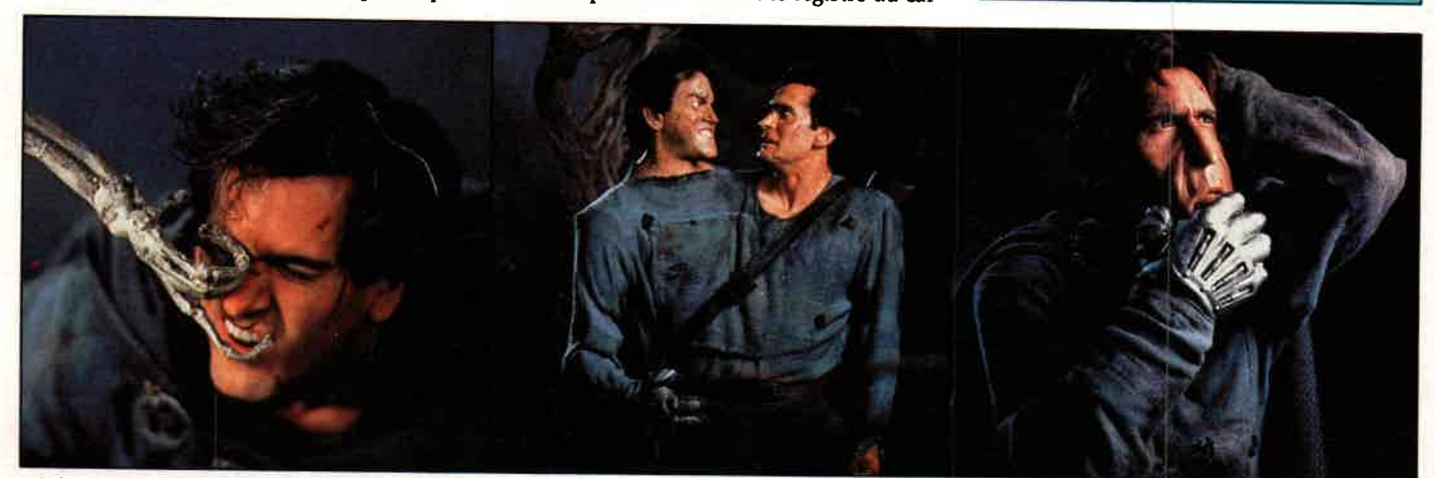
Lorsqu'on me demanda quelques lignes sur **Evil Dead III**, j'eus aussitôt le réflexe qui sauve : *"Eh bien, mettez qu'Evil Dead III représente à Evil Dead II ce que ce même Evil Dead II était à Evil Dead premier du nom"*. Et voilà, ciao les gars ! Et je profitai de l'effet de surprise pour empoigner mes valises car, ce n'est pas pour me vanter, mais je pensais justement me prendre une petite semaine en solo à visionner des vidéos. Hélas, on me rattrapa vite, arguant du fait que, non décidément, ça ferait beaucoup trop short, surtout en ces temps frisquets. Bon, alors voyons. **Evil Dead III** me semble symboliser l'aboutissement logique du cinéma de genre livré aux mains voraces des majors companies. De l'esbroufe façon **Last Action Hero**, de la violence qui fait mal mais sans jamais salir la moquette, des personnages ne réfléchissant pas plus que le public censé voir le spectacle, des effets spéciaux rapportés (et conçus, si possible, par ordinateur. Le SPFXAO, quoi !) et enfin une trame ultra-manichéenne renvoyant aux films d'aventures traditionnels. Avec **Evil Dead III**, on sent même les prémices d'une nouvelle discipline cinématographique, déjà sensiblement amorcée par les **Tortues Ninja** et même **Jurassic Park**. Une dramaturgie simpliste, davantage axée sur le visuel et le mouvement, où les protagonistes accomplissent les gestes attendus en fonction de leur caractère défini, et imposé au départ, suivant divers scénarios possibles et interchangeables. Cette discipline possède d'ailleurs son propre univers déjà opérationnel : celui du jeu vidéo, bien sûr ! Un univers où l'émotion ne trouve plus guère sa place. Dès lors, Ash joue et gagne en dégommant successivement les diverses embûches imaginées par le concepteur du jeu, dont l'ultime difficulté réside dans l'incarnation de son double maléfique, l'infernal Evil Ash. Puis il revient dans son monde en attendant de nouvelles aventures. Game over !

Difficile de faire semblant d'être surpris par ce cinéma pré-mâché à la mesure de ce que vaut actuellement le McDo à l'échelle de la gastronomie universelle (voudra-t-on inventer un jour l'exception alimentaire ?). Et pourtant le charme opère encore sporadiquement. Le dépaysement des premières images force l'intérêt, la conception des effets spéciaux maintient un temps la magie du spectacle. Le visuel halluciné de certaines séquences l'emporte sur l'apathie gagnante, telle cette armée des ténèbres marchant bravement sur la forteresse, dernier bastion du monde des vivants. Et puis, les mouvements de caméra intrépides sont toujours là. Ceux qu'on n'apprend pas dans les écoles de cinéma et qui libèrent d'un coup le Septième Art de ses basses contraintes académiques, dans un souffle iconoclaste comparable à celui qui poursuit le pauvre Ash de film en film. Un héros particulier sur lequel son géniteur s'acharne avec une préciosité sadique. Ash blessé, cerné, amputé, manipulé, martyrisé de toutes les façons possibles, mais jamais vraiment vaincu dans sa quête quasi-masochiste imposée par la rigueur naïve et entière de son personnage inébranlable.

Outre cette faille temporelle montrée dans le second volet, et qui emporte Ash en plein moyen-âge, l'approche humoristique diffère encore des premiers épisodes. Passés les anachronismes et références burlesques fonctionnant sur le décalage entre l'époque contemporaine et le monde médiéval, Sam Raimi exploite visiblement le registre du cartoon pour renouveler ses effets comiques. Les coups font mal, le corps souffre, les risques mortels existent bel et bien, mais cela n'entrave ni le déroulement logique du récit, ni la détermination des personnages. Comme dans les *Tom et Jerry*, le héros ne saigne pas, il traverse les explosions, échappe aux chutes vertigineuses, et son corps déformé retrouve toujours sa facture originale à la scène suivante, telle la tête de Bruce Campbell, étirée du double de sa longueur en sortant précipitamment du livre maléfique. Un parti-pris assumé qui trouve ses excès les plus fameux dans la séquence de résurrection des squelettes, où chaque membre décharné sortant de terre inflige un nouveau sévice burlesque au pauvre Ash, subissant là un chemin de croix aussi douloureux qu'irrésistiblement comique. Sans parler de cette scène impensable où il avale une pleine bouilloire d'eau brûlante pour combattre son propre double passé dans l'estomac ! C'est sous cet angle cartoonesque qu'il faut voir dans **Evil Dead III** l'absence de sang (sauf à la mort du premier prisonnier, dans le puits, mais là l'excès volontaire dédramatise la scène et provoque au contraire le rire), la faible implication des coups portés (jusqu'au corps d'Evil Ash, proprement dépecé à la tronçonneuse sans conséquence apparente pour la suite de l'histoire), et aussi la force tranquille de notre héros, confiant dans sa victoire finale. C'est qu'on l'attend déjà dans le volet suivant. Une possible séquelle se déroulant dans le futur où, encore une fois, Bruce Campbell représenterait les valeurs du 20ème siècle triomphant. Cours, camarade, le vieux Monde est derrière toi...

Jean-Pierre PUTTERS

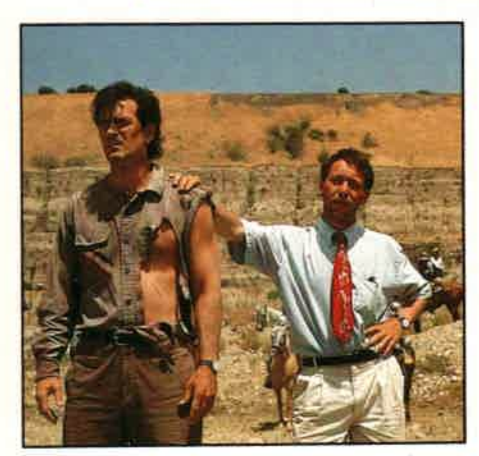
Evil Dead III, Army of Darkness. USA. 1991. Réal.: Sam Raimi. Scén.: Sam et Ivan Raimi. Dir. Phot.: Bill Pope. Mus.: Joe Loduca. Eff. Spéc. Visuels : William Mesa et Tony Gardner. Eff. Spéc. Maquillage : Robert Kurtzman, Howard Berger et Greg Nicotero. Prod.: Dino de Laurentiis et Robert Tapert pour Renaissance Pictures. Int.: Bruce Campbell, Embeth Davidtz, Marcus Gilbert, Patricia Tallman, Bridget Fonda, Bill Moseley... Dist.: Metropolitan Filmexport. Dur.: 1 h 34. Sortie nationale le 5 janvier 1994.



Ash (Bruce Campbell) en trois sévices : le nez curé par un squelette ; attaqué par un double très collant ; en conflit avec un faciès élastique !

Interview

SAM RAIMI



Sam Raimi, très chic, un cinéaste qui se repose sur son principal interprète.

Producteur de Chasse à l'Homme de John Woo, du prochain Van Damme, (Time Cop de Peter Hyams), du John Woo suivant (Shadow War), scénariste de The Hudsucker Proxy des frères Coen, Sam Raimi est un homme très demandé. Il est loin le temps de Evil Dead, tourné avec quelques copains et des queues de cerises. Après Darkman et avant le western The Quick and the Dead, L'Armée des Ténèbres marque l'entrée d'un surdoué survolté, le genre à malmener ses caméras et ses comédiens pour la noble cause, dans un système castrateur...



Le monstre du puits : le premier que Ash aura à combattre en ces temps reculés.

A quand remonte le concept de *L'Armée des Ténèbres* ?

Après le tournage du premier **Evil Dead**, Bruce Campbell, Rob Tappert et moi-même souhaitions tourner une séquelle située en plein moyen-âge. Même si nous avions déjà des idées très précises quant au scénario, le budget de cette suite ne nous donnait guère les moyens de nos ambitions. Nous sommes donc retournés dans la cabane au fond des bois pour **Evil Dead 2** en nous promettant de réaliser notre rêve, de transplanter Ash en pleine époque médiévale. Dans ce but et en attendant d'avoir vraiment la somme adéquate à notre disposition, nous avons amorcé le changement radical d'époque dans le final d'**Evil Dead 2**.

Sur *Evil Dead*, vous étiez seul maître à bord, le seul à prendre des décisions. Aujourd'hui, vous devez composer avec un producteur influent, Dino de Laurentiis, et un distributeur qui l'est encore plus, Universal. Comment vous en êtes-vous tiré ?

L'Armée des Ténèbres est parti d'un malentendu. Au début, je pensais que cette expérience allait être aussi bénéfique que **Evil Dead 2** sur lequel l'entente entre Dino De Laurentiis et moi fut parfaite. Il m'a permis de sortir ma propre version du film, sans la moindre coupe. Sur **L'Armée des Ténèbres**, le contrat ne me donnait pas le privilège du "final cut". Cependant, je faisais confiance à Dino. Malheureusement, lorsqu'il a vendu les droits de distribution à *Universal*, c'était surtout pour lui une opération commerciale inespérée, sa situation financière étant alors catastrophique. C'est lors de cette transaction que j'ai perdu le contrôle du film, du montage final notamment. J'ai eu la naïveté de penser que *Universal*, en achetant **L'Armée des Ténèbres**, achetait également la manière dont le film était fait, conçu. Je me suis mis le doigt dans l'œil ; ses patrons l'ont transformé en spectacle tout public, sans la moindre interdiction. Ils l'ont sérieusement édulcoré.

Et lorsque Universal vous a demandé de tourner un autre final, n'avez-vous pas eu envie de dire à vos interlocuteurs d'aller se faire voir ?

De toute façon, *Universal* aurait modelé la fin à sa convenance. Si je n'avais pas accepté de la revoir, le studio aurait engagé un autre réalisateur pour la tourner. Autant que ce soit moi, ça limite les dégâts. Les gens d'*Universal* ont trouvé mon final trop sombre. Selon eux, balancer Ash dans un futur apocalyptique, en faire l'ultime survivant de l'espèce humaine à la surface du globe, était pessimiste, dur. Ils ont pris au sérieux ce qui était l'ultime blague réservée à cet imbécile de Ash. De même, si **L'Armée des Ténèbres** ne se titre pas **Evil Dead 3**, c'est entièrement la faute du studio qui voulait le différencier des deux précédents films. Une attitude idiote car il s'agit d'une suite directe !

Comment réagissez-vous lorsqu'on vous dit que *L'Armée des Ténèbres* est un peu la rencontre des Trois Stooges et de *Conan le Barbare* ?

Je suis d'accord avec cette définition du film. Même avant que *Universal* n'intervienne sur le montage et la fin, **L'Armée des Ténèbres** n'était pas un film d'horreur dans le sens étriqué du terme. Il s'adressait aux enfants. En l'écrivant, en le tournant, je me souvenais sans cesse des programmes télés du samedi matin, des films fantastiques que les chaînes diffusaient alors, toutes ces séries B de science-fiction, d'aventures. Je crois que **L'Armée des Ténèbres** en fait partie. De ce fait, je n'avais pas l'intention d'en faire un film effrayant, plutôt un grand spectacle. D'ailleurs, les influences majeures du film ne proviennent pas du cinéma d'horreur, mais plutôt de Ray Harryhausen, surtout de **Jason et les Argonautes** en ce qui concerne les squelettes que combat le héros. Ainsi, à travers **L'Armée des Ténèbres**, je transmets un certain héritage à un jeune public. **Les Vikings** de Richard Fleischer et les tableaux de Frazetta ont par exemple orienté le film. Et il y a encore de nombreuses bandes dessinées que j'ai lues étant gosse qui m'ont ici amené à un certain style.



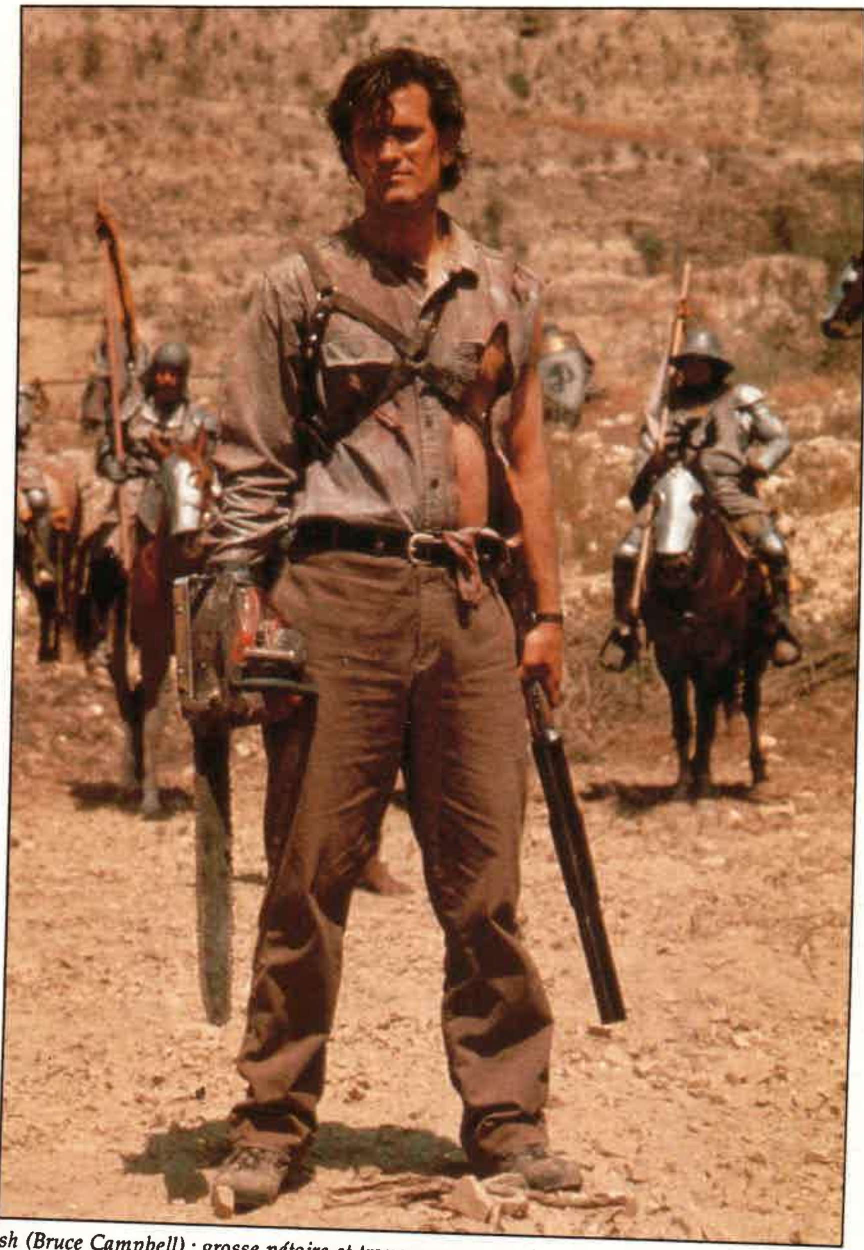
*L'un des effets spéciaux les plus spectaculaires de **L'Armée des Ténèbres** : la gargouille volante. Un suppôt du Mal of course !*

Depuis *Evil Dead*, en 1982, vous n'avez pas quitté vos compères, Bruce Campbell et Rob Tappert, respectivement comédien et producteur. Comment expliquez-vous cette fidélité exemplaire ?

Leur contribution à la trilogie **Evil Dead** est capitale. Si Bruce Campbell injecte dans son personnage des inventions personnelles, s'il m'inspire, Rob Tappert, par contre, prend en charge toute la logistique. Il veille à ce que les effets spéciaux soient opérationnels lorsque j'arrive sur le plateau, il s'occupe du casting, de la sélection des membres de l'équipe technique, parfois même des repérages. Tout ce qui se situe en amont de mon travail de metteur en scène le concerne directement. Notre amitié s'explique par le simple fait que nous poursuivons un but commun ; nous ne sommes pas là pour en profiter, nous en mettre plein les poches, mais pour donner au public le meilleur spectacle possible. Ce désir renforce notre amitié. Nous n'avons pas changé depuis **Evil Dead**. L'argent n'a jamais été le plus important pour chacun de nous. Ainsi, lorsque nous considérons qu'il est nécessaire de retourner certains plans pour améliorer le film, que cela demande une semaine de tournage supplémentaire, nous mettons la moitié de nos salaires dans la corbeille. En fait, nous nous sentons très proches du petit groupe de fans qui nous suit depuis le début de l'aventure. Sachant que les **Evil Dead** n'ont jamais obtenu un succès important, qu'ils n'ont jamais rapporté des sommes colossales, nous ne nous pressons pas pour profiter d'un box-office favorable.

Bruce Campbell est un comédien très expressionniste. Comment parvenez-vous à juguler ses excès ?

Avec un gros bâton ! En le frappant, en lui donnant des coups. Ainsi, il fait ce que je lui demande. Il aime ça, le bougre ! Au fil des années, je me suis aperçu que plus Bruce en prenait plein la gueule, plus le public appréciait son personnage. Dommage pour lui ! Je dis souvent à Bruce que cela me fait plus mal qu'à lui lorsque je le corrige avec ce bâton, mais, vu que c'est pour le bien du film, il doit supporter ça !



Ash (Bruce Campbell) : grosse pétoire et tronçonneuse, paré pour une folle équipée médiévale.

On raconte que le tournage de *L'Armée des Ténèbres* ne fut pas franchement rigolo, en plein milieu du désert, avec des squelettes, des armures, des combats titanesques à régler...

Le plus dur, ce sont les chevaux. Les diriger constitue un véritable cauchemar ; ils n'obéissent jamais. Nos canassons n'étaient bons qu'à bouffer du Canigou ou à sniffer de la colle censée leur donner un peu plus d'énergie. Les chevaux sont réellement de très mauvais comédiens et ce ne sont pas les animaux intelligents qu'on se plaît tant à vanter. Par ailleurs, travailler en plein milieu du désert, dans cette forteresse factice, fut très éprouvant à cause de la chaleur, du sable, du tournage de nuit où, malgré le froid soudain, les comédiens devaient travailler sous des maquillages très pesants. Cependant, tout ça n'est rien pour moi comparé à l'épreuve qu'est la vision du film dans une salle remplie de spectateurs. Revoir **L'Armée des Ténèbres** est une véritable torture. Dans chaque plan, je décèle un énorme défaut, un câble, un détail auquel j'aurais dû penser. C'est horrible. Mais dès que le public réagit favorablement, par des rires, des cris, je grimpe sur un nuage de bonheur. Immédiatement après, je retombe dans un univers de misère, continuant à me remémorer tout ce qui aurait pu être affiné.

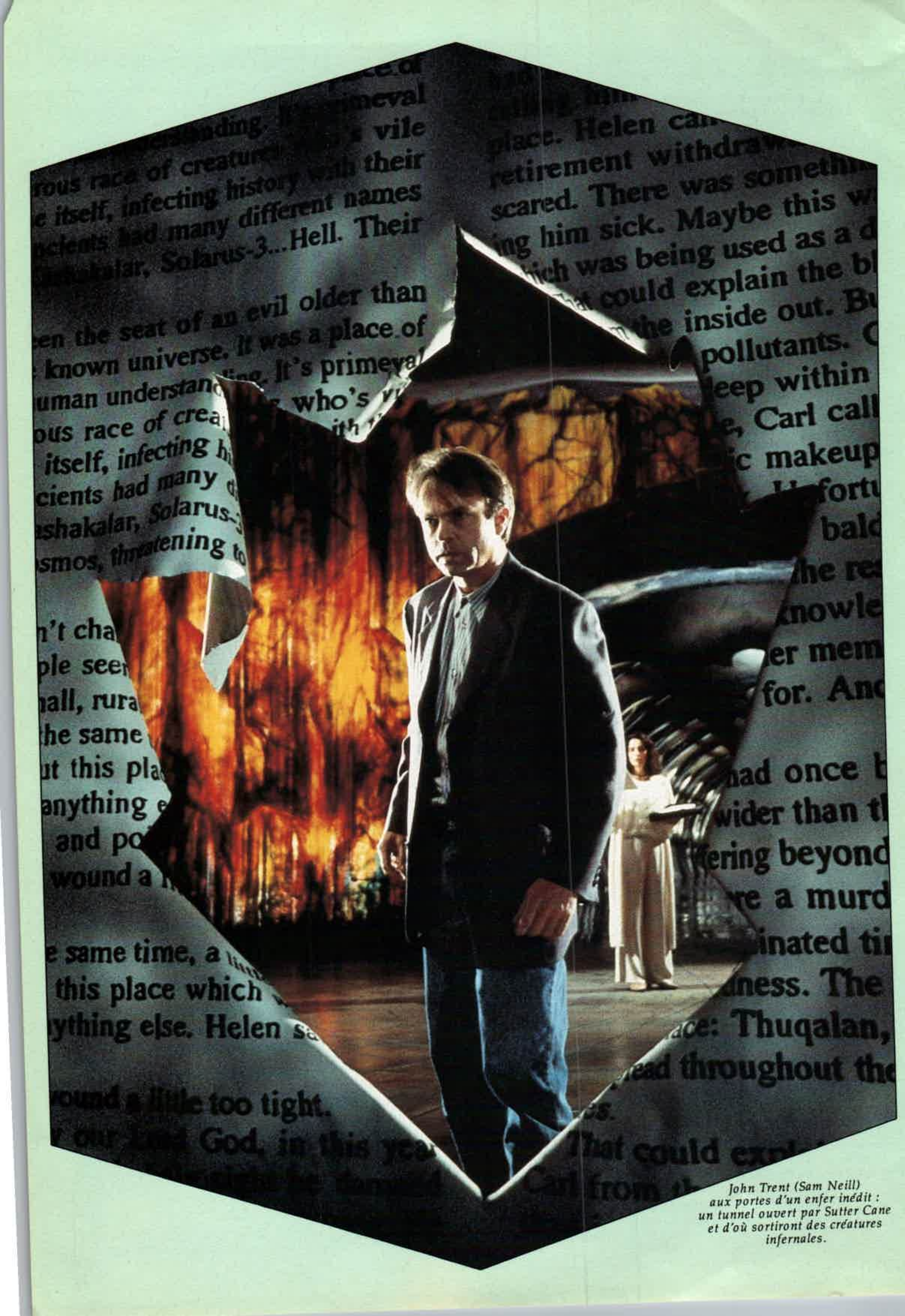
Aujourd'hui, après le fantastique, vous passez au western. Surprenant non ?



Evil Ash (Bruce Campbell) et la princesse en péril Sheila (Embeth Davidtz) : une image classique de l'héroïc-fantasy.

C'est très difficile d'adapter mon style à un nouveau genre, mais c'est également très excitant. Je suis très motivé, plus soucieux qu'autrefois de la psychologie des personnages et du jeu des acteurs, de Sharon Stone, de Gene Hackman. **The Quick and the Dead** me permet d'aborder un autre univers, de me plonger dans la grande mythologie de l'Ouest américain. Bien sûr, je dois une fois encore diriger des chevaux. Mais ceux-ci sont bien plus dociles que ceux de **L'Armée des Ténèbres** ; le budget dont je dispose me donne les meilleurs dresseurs d'Hollywood et une bien meilleure avoine !

Propos recueillis par Marc TOULLEC
(traduction : Didier ALLOUCH)



John Trent (Sam Neill) aux portes d'un enfer inédit : un tunnel ouvert par Sutter Cane et d'où sortiront des créatures infernales.

JOHN CARPENTER tourne

In the Mouth of MADNESS

Quand on demande à l'attaché de presse du nouveau film de John Carpenter comment se déroule le tournage, il répond, l'air soulagé : "Dans les temps et dans le budget" ! Il est vrai que John Carpenter fait un peu peur à ses producteurs. Il ne sera jamais dans le système. Il le sait et il s'en fout. Sur le plateau de In the Mouth of Madness à Toronto, il exprime une nouvelle fois à fond sa passion pour son genre de prédilection : le fantastique.

*"Le fantastique est en train de crever. Les thrillers importants comme **Basic Instinct** et **Liaison Fatale** ont volé tout nos petits trucs, toutes nos techniques, nous laissant sans idées nouvelles, presque sans ressources. Les spécialistes du genre s'enfuient vers autre chose. Même Clive Barker a décidé de ne plus écrire d'histoires fantastiques. Je pensais que le **Dracula** de Coppola allait revigorer le genre. Mais ce n'est qu'une nouvelle version de la même histoire de vampires cent fois contée, même s'il y a de très belles choses. Non, il était temps de donner un bon coup de pied au cul au fantastique. **In the Mouth of Madness** est là pour ça"*. John Carpenter place la barre très haut avec son nouveau film dont le tournage s'est terminé début novembre, à Toronto. Il semble qu'après le bide de ses pourtant très sympa **Mémoires d'un Homme Invisible**, Carpenter ait eu envie d'un retour aux sources. Ainsi, avant de s'atteler à la mise en scène de **In the Mouth of Madness**, il a produit **BodyBags** et réalisé deux des trois sketches de cet excellent téléfilm très "E.C. Comics". Ensuite, il enchaînera avec un remake du **Village des Damnés**, un des fleurons du fantastique britannique des années 60. Pas de doute. Carpenter est bel et bien ancré dans le genre. *"Je suis fier que mon nom soit associé au fantastique, mais si j'ai choisi de devenir réalisateur, c'était pour faire des westerns. Des vrais westerns, pas ces trucs pour yuppies faussement de gauche et complètement réacs qui fleurissent sur nos écrans aujourd'hui. Plutôt un truc dans le genre du génial **Impitoyable**. Quel type Eastwood, quand même ! Je donnerais ma chemise pour bosser avec lui"*. En attendant, Carpenter met la dernière touche à **In the Mouth of Madness**. Tout le monde n'a pas le même avis sur l'appartenance au genre de **In the Mouth of Madness**. *"**In the Mouth of Madness** est un thriller psychédélique tordu"* affirme son héroïne Julie Carmen. *"C'est un film sur la perception de la réalité et la notion de responsabilité de ses propres actes"* déclare Jurgen Prochnow, le "méchant" du film. Pour Sam Neill, tout droit revenu du Parc Jurassique, *"**In the Mouth of Madness** va vous foutre une sacrée frousse, mais il n'y aura pas que cela dans le film"*. Carpenter, lui, met tout le monde d'accord. *"Ce sera un sacré de putain de film d'horreur. Un vrai de vrai"*. Comme ça, au moins, les choses sont claires !



Un nouveau visage pour le Maniac Cop ? Non, le chef de la police de Hobb's End !



Linda Styles (Julie Carmen), agent littéraire et compagne de John Trent dans sa quête de Sutter Cane.

Le personnage central de **In the Mouth of Madness** se nomme Sutter Cane. Il est l'écrivain fantastique le plus connu et le plus lu de sa génération. Une sorte de mélange entre King et Lovecraft. Avec le nouveau roman qu'il est en train d'écrire, "In the Mouth of Madness", son éditeur espère battre tous les records de vente. Le problème, c'est que Sutter Cane a disparu. Le directeur de la maison d'édition, interprété par l'immense Charlton Heston, envoie l'agent de Cane, Linda Styles (Julie Carmen), et un enquêteur d'assurance (Sam Neill) à sa recherche. A noter que le nom de l'agent d'assurance est John Trent, comme un célèbre détective de polar des années 50. Ce qu'ils vont découvrir les terrifie. Sutter Cane s'est réfugié dans une ville-fantôme de la Nouvelle-Angleterre, Hobb's End (comme la station de métro londonienne où apparaissent les créatures de **Quatermass and the Pit**. Références, références...), et a acquis le pouvoir de transformer tout ce qu'il écrit en réalité. Son prochain livre sera l'ouvrage-ultime qui permettra de libérer le Mal absolu dans l'esprit humain. Le couple parti à sa recherche va tout faire pour le stopper...

On nage en plein Lovecraft. Carpenter l'avoue lui-même : *"**In the Mouth of Madness** est une histoire de Lovecraft sans Lovecraft"*. Les allusions à l'auteur sont nombreuses. Le roman le plus vendu de Cane s'intitule "The Thing in the Basement". On n'est vraiment pas loin du "Thing on the Doorstep" de Lovecraft. Similitude encore plus évidente, le nom de la maison d'édition de Cane : Arcane Edition. Arcane étant un des mots récurrents dans l'œuvre de l'écrivain américain. Le scénario de **In the Mouth of Madness** n'est pourtant pas né dans l'esprit de Carpenter mais dans celui de Michael De Luca, auteur du script pourtant peu mémorable de **Freddy 6**. *"Soit, le scénario de **Freddy 6** n'avait rien de transcendant"*, se

■■■

■■■

souvient Carpenter. *"Mais quand on m'a envoyé celui de* **In the Mouth of Madness** *en 1988, je l'ai trouvé passionnant et inventif. Et je l'ai refusé. Deux fois. Le fait d'accepter ou non un film est un procédé très instinctif, sans véritable raison pouvant justifier tel ou tel choix. Sur* **In the Mouth of Madness**, *la première fois que j'ai lu le script, ma réaction a été : "C'est bien mais je ne sais pas ce que je peux en faire". La seconde, c'était : "C'est très bien, ça commence à ressembler à quelque chose que je pourrais réaliser". La troisième fois, je n'ai pas réfléchi une seconde, j'ai dit oui tout de suite. Michael De Luca est un gamin surdoué de 28 ans. Son scénario aborde un tas de nouveaux sujets et présente de nouvelles facettes des thèmes classiques. Rien à voir avec les scénarii-ordinateurs qui circulent en ce moment. Ici on traite aussi de la vraisemblance et du réel. Essayez d'expliquer ça à un cadre de majors. Avec Michael, pas de problème pour le feu vert puisqu'il est chef de production chez* New Line. *Et je reste persuadé que cette histoire va marquer le genre fantastique".* En fait, après les premiers refus de Carpenter, le projet a continué à circuler à Hollywood. Plusieurs noms ont été annoncés à la réalisation. *New Line* avait même annoncé que Mary Lambert, à l'époque tout auréolée de son triomphe avec **Simetière**, allait réaliser le film. Mais, c'était avant que Carpenter ne donne son accord. Et même si les échecs au box-office de **Starman, Jack Burton** et tout récemment de ses **Mémoires d'un Homme Invisible** ont entamé sa crédibilité commerciale, son talent a balayé toute concurrence. *"Que voulez-vous, je ne peux tout simplement pas faire quelque chose de déjà-vu"*, explique Carpenter. *"Aujourd'hui, ça s'améliore légèrement, mais jusqu'à il y a peu, les films étaient fabriqués par le service marketing des studios. On faisait des projections tests et le public décidait du sort de tel ou tel personnage ou de la fin du film. La production était d'une platitude désespérante. Je ne peux pas et je ne pourrai jamais m'insérer dans ce système. Ce qui m'intéresse c'est la différence, rien à foutre de refaire quinze fois la même chose, même si ça me rapporte des milliards. Mon but, c'est de faire du jamais vu. Le problème, c'est qu'en agissant ainsi, je m'aliène une large partie du public. Les spectateurs ne sont pas audacieux pour deux sous. Ils veulent une variante de ce qu'ils ont déjà eu et avec une vraie fin, joyeuse si possible. Rien ne les embête plus qu'un final indécis. Essayer la différence, c'est toujours un énorme risque. Mais que voulez-vous ? Je ne peux pas m'en empêcher".*



Sutter Cane, le "prophète du Mal" dixit son interprète Jurgen Prochnow).

Sur le tournage, Carpenter n'a rien de ces réalisateurs surexcités qui courent dans tous les sens. Il est calme, pondéré, a un œil sur tout, dirige tout sans en avoir vraiment l'air. Aujourd'hui, il tourne une scène où Linda Styles, à moitié possédée par les démons libérés par le livre de Cane, vient dans la chambre de John pour le prévenir du danger. Le décor est tout simple, une petite chambre d'hôtel très provinciale dans laquelle s'affairent une vingtaine de techniciens. Les marques sont bien dessinées à terre. Chacun est à sa place. Derrière la caméra, rendue impressionnante par l'objectif anamorphique (le film sera bien évidemment en scope), Gary Kibbe (directeur photo de tous les films de Carpenter depuis **Jack Burton**, exception faite des **Mémoires d'un Homme Invisible**) effectue les derniers réglages. Carpenter surveille tous les préparatifs dans un coin du décor. Sans avoir à répéter quinze fois la même chose. Carpenter sait s'entourer. Son équipe est composée de gens qui travaillent avec lui pour la quatrième ou cinquième fois : trouver des réalisateurs aussi ouverts que lui n'est pas chose facile. Tenez, lors des répétitions de la séquence du jour, John demande à Julie Carmen de tomber d'une certaine façon sur le lit de Sam Neill. L'actrice s'exécute mais propose finalement à Carpenter une autre façon d'atterrir sur le matelas. Carpenter se fend d'un *"Ouais, c'est bien mieux. On va le faire à ta façon". "Croyez-moi"*, raconte Julie Carmen, que l'on avait vu auparavant en suceuse de sang sexy dans **Vampire, vous avez dit Vampire ? 2**, *"j'ai travaillé avec des réalisateurs qui n'avaient absolument rien à faire de ce qui passait dans la tête d'un acteur du moment qu'il faisait ce pour quoi il était payé. John, lui, est formidable. Il n'arrête pas de nous demander ce qu'on pense, de s'inquiéter de la façon dont on envisage la séquence. Avec lui, la communication est parfaite".* Sam Neill surenchérit : *"Avec John, pas besoin de prendre des gants. La communication est simple. D'ailleurs, à la fin du tournage des* **Mémoires d'un Homme Invisible**, *on s'était promis de retravailler ensemble. Dès qu'il a signé* **In the Mouth of Madness**, *il m'a appelé et je me suis empressé d'accepter. J'ai même eu une promotion. Dans* **Mémoires d'un Homme Invisible**, *j'étais le "bad guy". Ici, je suis le héros".* Un héros à qui il ne sera rien épargné. *"Mon personnage est un sceptique extrêmement cynique et prétentieux. Il est tellement pétri dans ses convictions qu'il en arrive à ne pas croire ce qu'il voit. Il est persuadé que tout ce à quoi il assiste est un gigantesque coup de pub pour promouvoir le livre de Cane, que la ville où il retrouve Cane est réelle alors qu'elle est le produit des écrits maléfiques de l'auteur. Le choix pour lui est simple : ou il se rend compte qu'il a tort, admet le surnaturel et combat Cane, ou il tombe dans une irréversible folie".*



Un vieillard motorisé ? Non, un gamin de 13 ans façonné par une imagination dangereusement fertile.



Dernier stade de la métamorphose d'une petite fille d'Hobb's End, la ville où la monstruoisté est la norme.

Toute l'intrigue tourne donc autour du personnage de Sutter Cane, mais celui-ci n'apparaît en fait qu'à la fin. A tel point que Jurgen Prochnow, son interprète, n'avait encore rien tourné dix jours avant la fin des



John Trent (Sam Neill) au bord de la folie. Et ce ne sont pas les centaines de crucifix qui vont l'en préserver...

prises de vues. *"On a quand même fait pas mal de répétitions : trois semaines à Los Angeles au mois d'août plus une semaine d'essais face à la caméra ici, à Toronto, avant le début du tournage. Mon personnage est comme celui d'Orson Welles dans* **Le Troisième Homme**. *C'est le méchant dont on parle du début à la fin du film mais qu'on ne voit que dans les dix dernières minutes. Cela a quand même laissé à Welles le temps de faire une performance inoubliable. J'oublie aussi qu'à Los Angeles, j'ai dû subir les séances de maquillage. Les gars de KNB ont fait un moule de mon visage. Quelle drôle d'impression d'avoir un masque de plâtre sur la figure et seulement deux pailles dans le nez pour respirer. On dirait qu'on est dans une tombe"* !

KNB n'est pas la seule société d'effets spéciaux à avoir travaillé sur **In the Mouth of Madness**. ILM a conçu quelques effets dont Carpenter veut nous laisser la surprise. *"Ne comptez pas sur moi pour dévoiler ce que nous a pondu ILM. Je vous dirai juste que les gens d'ILM ont altéré digitalement certains plans. Pas beaucoup, on n'avait pas les 60 millions de dollars de* **Jurassic Park**, *mais ces plans-là risquent de vous laisser sur le cul ! A part ça, il y aura dans le film tous les effets possibles et imaginables : des maquillages, du slow-motion, du fast-action, du reverse-motion, des matte-paintings, des effets optiques, et quelques monstres"*. Parmi eux, une énorme créature de près de 5 mètres de large. Même dans l'entrepôt glacial où il sommeille, le monstre est impressionnant. Il ressemble à une sorte de char de carnaval cauchemardesque. Montée sur des roues, cette abomination est composée de plusieurs têtes dont trois sont entièrement articulées, au-dessus d'un magma de latex dans lequel se dessinent une multitude d'âmes déformées par la douleur et prolongé par des bras squelettiques. Le tout est particulièrement effrayant. *"On l'appelle "le mur aux monstres" à cause de sa taille et de tous les visages monstrueux qui le composent"*, explique Greg Nicotero, le N de KNB. *"Il est entièrement articulé. Il faut plus de quinze techniciens pour l'animer. Il apparaît dans un tunnel entre le monde imaginaire et la réalité. Un tunnel ouvert par les écrits de Cane"*. Entreposé avec les autres "accessoires", ce tunnel qui paraîtra immense à l'écran n'est en fait qu'une perspective forcée. Seuls les premiers mètres sont construits à l'échelle réelle. Ensuite, la taille se réduit petit à petit jusqu'à un décor peint. L'effet est tellement saisissant que même face au décor, on a un court moment de doute. Nicotero a d'autres monstres à son actif dans le film, des costumes en latex pour la plupart mais aussi une tête articulée, la version maléfique de Cane. Côté pile, le visage de Jurgen Prochnow tout à fait normal, côté face, une disgression terrifique de son faciès. Dans la roulotte de Nicotero, ça sent le latex à plein nez. *"Désolé pour l'odeur, je suis en train de faire sécher du latex pour ensuite le rouler et en faire des tentacules"*. Pas grave, Greg, pas grave... Nicotero travaille pour la seconde fois d'affilée avec Carpenter après **BodyBags**. *"Notre collaboration s'est si bien déroulée sur* **BodyBags** *que John nous a appelés tout de suite pour bosser sur son nouveau film. On a eu à peine deux mois de préparation. Un peu juste mais suffisant. John nous a fait confiance. Il sait que nous sommes comme lui des fanas de films d'horreur. Il sait aussi que nous ne ferons jamais quelque chose de déjà vu. Par exemple, le plus grand piège avec le "mur aux monstres" aurait été d'imaginer une créature dans le style de celle de* **The Thing**. *On s'en est donc consciencieusement écarté. La première chose que John a dite en voyant notre création, c'était : "Merde, j'ai jamais vu un truc pareil !" On était aux anges, c'était exactement ce qu'on voulait entendre"*.

En bon fan, Nicotero connaît l'œuvre de Carpenter par cœur. *"John sait ce qui doit être montré et ce qui ne doit pas l'être.* **Fog** *en est le parfait exemple. On ne voit pratiquement jamais les fantômes dans le brouillard et pourtant, ils terrifient le public. Ici, il nous a demandé des maquillages subtils jusqu'au moment où la subtilité n'a plus sa place. On a donc des images très bizarres, très "à la limite". Comme quand les villageois commencent à peine à être possédés : ils portent juste des lentilles de contacts qui les font paraître normaux de loin et complètement terrifiants de près. Par contre, quand il est temps de lacher toute ambiguïté sur les effets, les maquillages deviennent particulièrement horribles. On a par exemple fait un maquillage vraiment crade sur une gamine de huit ans. A tel point qu'en le voyant terminé, on se regardait tous avec un air un peu écoeuré. La gosse était heureuse comme tout. Elle paradait avec sa tronche monstrueuse et tout le monde la repoussait tellement elle était affreuse"* !

De son coté, John Carpenter est persuadé que ce ne seront pas les effets spéciaux qui impressionneront le plus. *"Bien sûr, on va faire de notre mieux pour qu'ils soient réussis, mais pour moi les effets spéciaux resteront toujours des outils qui servent uniquement à raconter une histoire. C'est avec celle de* **In the Mouth of Madness** *que je veux faire réagir le public, pas avec des effets de peur faciles, même si j'adore ça. Si vous vous sentez concerné par les personnages et si vous marchez à l'intrigue, je vous promets de vous filer la trouille de votre vie"*. Un technicien vient nous interrompre. *"Excusez-moi, là, il faut que j'y retourne"*, s'excuse Carpenter. Il retourne dans son petit coin de décor, discute avec Kibbe et avec ses acteurs, s'appuie contre le contreplaqué, jette un œil sur son écran de contrôle vidéo, regarde si tout est en place, et crie *"Action"*.

Didier ALLOUCH

Fanta


Phantasm 3


Freaked

Programme



Bye bye Avoriaz... Bye bye deux décennies de fantastique et de raclettes arrosées de vin blanc ! Si le cadre change, les films attendus répondent toujours présents à l'appel, sauf évidemment ceux qui ne sont tout à fait bouclés. C'est le cas de **Wolf**, de **In the Mouth of Madness**, de **Stargate** et de **Ed Wood**. Si ceux-là possèdent de solides mots d'absence, un autre, par contre, se la joue franchement snobinard et attend Cannes pour dévoiler ses fastes magiques à l'hexagone. **The Nightmare before Christmas** qu'il se titre ; son distributeur préfère la Croisette à Gérardmer, le smoking à la doudoune, les petites chaussures vernies aux moonboots. Pathétique de renier le fantastique, auquel cette production Tim Burton est destinée, pour les mondanités et les tapis rouges. Enfin bon, même si aucune tendance majeure ne se dégage dans cette première de Fantastica, la programmation joue la diversité, la multiplicité d'inspiration, de conception du fantastique... Fantastica mange à tous les râteliers, qu'ils soient chinois ou américains, qu'ils soient opéra baroque néo-zélandais ou gore yankee, qu'ils soient film d'auteur autrichien ou pastiche déjanté encore yankee. Et la géante Darryl Hannah valse avec un Satan converti dans le petit commerce, un vampire mexicain cohabite avec un psychopathe des antipodes, un croque-mort taciturne cligne de l'œil à une merveilleuse femme-écureuil espagnole, une walkyrie chinoise survole des hordes de morts-vivants menés par une beauté fatale, un toutou bionique plante ses crocs dans le mou de caricatures monstrueuses d'une fête foraine, l'étripeur de Crystal Lake subit des démangeaisons de tiques voraces... Voilà un festival qui applique une cohabitation véritable, qui s'ouvre à la vidéo (que nous ne pouvons traiter pour des questions de délais), à tous les horizons du fantastique, français quant il s'agit de courts métrages (le démentissime **Viboboy**), chinois pour le lyrisme, espagnol pour le trompe l'œil, américain pour l'efficacité et les effets, mexicain pour l'hommage... Cela s'appelle Fantastica et se déroule à Gérardmer (ce n'est pas sur la côte bretonne, mais dans les Vosges) du 1 au 6 février prochain. Amusez-vous bien.

Jury : Président : Walter Hill

Membres actifs : Ursula Andress, Liam Neeson, Mariel Hemingway, Ornella Mutti, Natasha Richardson, Robert Enrico, Velickovic.

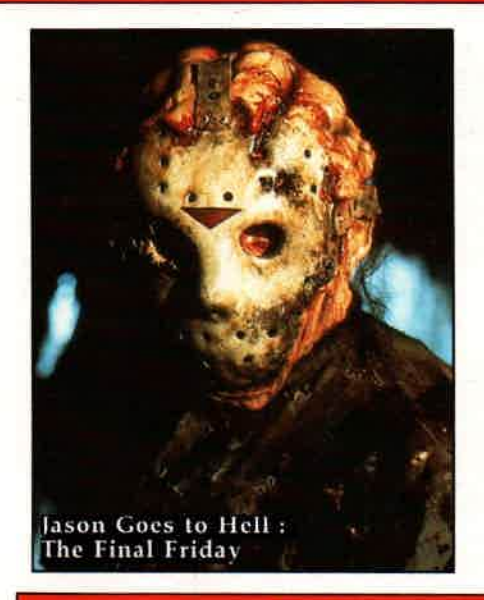
compétition

hors-compétition

section peur bleue

(liste arrêtée au 8 janvier, sour réserve de changements, d'ajouts. Les films peuvent dériver d'une section à l'autre)

stica


Jason Goes to Hell : The Final Friday


Attack of the 50-Foot Woman


Necronomicon

Interview *Lionel Chouchan*



Big boss de Promo 2000, *la société de communication à l'origine des festivals de Deauville pour le cinéma américain, Cognac pour le polar, Lionel Chouchan quitte Avoriaz, laissant la station en pâture aux pingouins de la jet-set du cinéma français en quête d'une banquise accueillante. Ce professionnel avisé explique le pourquoi et le comment de la chose...*

Pourquoi donc, en juin dernier, Avoriaz a-t-il trahi le cinéma fantastique pour se jeter dans les bras du cinéma français ?

Nous avons créé le festival d'Avoriaz pour répondre à un problème de marketing station. Il fallait, il y a maintenant 21 ans, faire d'un lieu totalement inconnu un endroit à la mode, dans l'air du temps. Le Fantastique a permis à Avoriaz d'accéder à cette notoriété. C'est demeuré valable pendant une quinzaine d'années ; pendant cette période, le Festival correspondait étroitement à cette stratégie. Depuis environ cinq ans, les activités de Gérard Brémond et de sa société *Pierre & Vacances* se sont diversifiées. Il s'est lancé dans la production cinématographique, dans la production télévisuelle à travers *Marathon*... Dès lors, il était impératif que le Festival d'Avoriaz serve de nouvelles ambitions, lesquelles passent par l'"establishment". Ce sont les gens du Ministère de la Culture, du Centre National du Cinéma ; ceux-ci n'apprécient guère le Fantastique, d'abord parce qu'il vient prioritairement des Etats-Unis, ensuite parce qu'il ne correspond pas à la définition qu'ils se font de l'Art. Maintenant qu'il se dévoue à la cause du cinéma français, le Festival d'Avoriaz bénéficiera de solides subventions du Ministère de la Culture. Avoriaz version Fantastique n'y a pratiquement jamais eu droit...

Vous ne devez pas voir ce nouveau Festival d'Avoriaz d'un très bon oeil...

Stratégiquement, c'est très astucieux en fait parce qu'ils s'approprient le travail abattu pendant vingt ans par mon équipe, parce qu'ils détournent un label, un capital, au profit du cinéma français. Astucieux mais démagogue à mort, surtout lorsqu'on le place dans le contexte du GATT, de la défense de la langue française. Voilà pourquoi Avoriaz n'est plus le Festival du Film Fantastique. Ce n'est absolument pas la responsabilité d'une démobilisation de la couverture médiatique car, l'année dernière, toutes les télévisions, toutes les radios, tous les journaux couvraient l'événement. Au box-office des festivals, Avoriaz venait directement après Cannes. Pas mal du tout. La disparition d'Avoriaz comme vous le connaissiez n'est absolument pas une mise en cause de la popularité du cinéma fantastique. *Pierre & Vacances* a utilisé cette manifestation pour promouvoir son groupe puisqu'il y avait ces dernières temps dans les salles plus de banquiers, d'institutionnels que de public, de journalistes. Cela va de nouveau être le cas à Avoriaz nouvelle formule.

Sur quels critères avez-vous choisi Gérardmer dans les Vosges pour implanter Fantastica ?

Quelques municipalités nous ont spontanément contactés, dont Gérardmer qui désirait réellement voir le Festival du Film Fantastique s'installer dans ses murs. Pour cela, la ville de Gérardmer s'est montrée très persuasive en faisant intervenir des personnalités, les députés du coin. Changer pour changer, autant le faire complètement. Nous avons donc opté pour Gérardmer qui n'est pas une station d'Avoriaz bis. La ville ne se situe pas en haute altitude, l'architecture est différente de celle d'Avoriaz. D'ici trois ou quatre ans, on saura si l'alchimie fonctionne réellement entre le lieu et le genre. De toute manière, Fantastica ne plagie pas la formule d'Avoriaz. Nous nous ouvrons à la vidéo, à la bande dessinée, nous diversifions la programmation... Nous avons un pari à relever.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**

Jason Goes to Hell : The Final Friday

On l'avait mis en veilleuse ces derniers temps, le grand Jason, ce tueur masqué et indestructible, marqué par une enfance malheureuse. Rouillé par le train-train quotidien du psychopathe basique, il est aujourd'hui réactivé pour une ultime (vraiment ?) escapade sanglante du côté de Crystal Lake.

Jason (derrière le masque, le cascadeur Kane Hoddler), toujours prompt à élaguer ce qui dépasse.

FANTASTICA

Jason change de mains. De *Paramount*, déçu par la contre-performance de **Vendredi 13 : l'Ultime Retour**, le tome 8, le croquemitaine de Crystal Lake passe à *New Line*, une firme qui s'est fait


Jason en mauvaise posture, aspiré vers l'au-delà par des spectres...

beaucoup de ronds sur le dos d'un autre tueur, plus rentable encore, Freddy Krueger. Mais les données du jeu de massacre se sont-elles modifiées dans la transaction ? Pas autant, en tout cas, que le souhaitait Adam Marcus, réalisateur de cette séquelle attendue avec patience, qui a débuté sa carrière cinématographique à 11 ans, en servant des cafés sur le plateau du premier **Vendredi 13**.

"LE PRODUCTEUR SEAN CUNNINGHAM M'A IMMEDIATEMENT MIS EN GARDE LORS DE MON ARRIVEE SUR LE PROJET. IL M'A AVERTI : "MAINTENANT, IL NE S'AGIT PAS SIMPLEMENT DE SURPASSER LES PRECEDENTS *VENDREDI 13*, TU RENTRES EN COMPETITION CONTRE *TERMINATOR 2*, *LE SILENCE DES AGNEAUX* ET *LA MAIN SUR LE BERCEAU*. C'EST CE PUBLIC-LA QUE TU DOIS CONVAINCRE !". *Pour atteindre cet objectif, nous avons sensiblement modifié Jason Voohres. Il se place aujourd'hui dans le sillage du T-1000 de* ***Terminator 2***". En d'autres termes, Jason change régulièrement de visage grâce à un parasite visqueux qui passe d'un corps à l'autre comme l'alien de **Hidden**. Evidemment, il ne laisse pas les corps empruntés dans leur état initial. D'ailleurs, Jason commence l'aventure dans un piteux état, après être tombé dans un piège tendu par la Garde Nationale. Rien que ça ! En petits morceaux, le croquemitaine s'accroche encore à sa pseudo vie ; son cœur palpitant hypnotise un médecin qui l'avale. Dès lors, sous un nouvel aspect, le monstre de Crystal Lake peut pratiquer son sport favori, l'assassinat en série industrielle. "*Mais cette fois, Jason revient avec un agenda très précis à respecter. Il doit retrouver un membre de la famille Voorhes, la seule personne au monde à pouvoir l'anéantir définitivement. De la réussite de sa mission dépend directement sa survie. Là dessus survient Creighton Duke, un chasseur de primes spécialisé dans les tueurs psychopathes. Lui seul sait que Jason n'est pas vraiment mort et connaît celui qui peut le tuer pour de bon*" résume le scénariste Dean Lorey. "*Dans le premier* ***Vendredi 13****, la mère de Jason avait un alibi pour tuer les campeurs de Crystal Lake ; elle se vengeait. Puis, dans les séquelles qui ont suivi, Jason, son fils, s'est mis à agir comme le requin des* ***Dents de la Mer*** *; il étripait systématiquement qui lui tombait sous la main*" renchérit Adam Marcus, satisfait d'étoffer la psychologie plus que rudimentaire de son monstre chéri, au Q.I. moins élevé que le plus idiot des dinosaures de **Jurassic Park**.

Adam Marcus restaurateur d'un mythe prisonnier de la routine ? A son modeste niveau, c'est le cas. "*J'ai également tenu à limiter la présence des armes blanches, des machettes, des couteaux. Les gorges tranchées ne font plus frémir personne actuellement. J'aime à penser que Jason vaut un petit peu mieux que l'image de catcheur fou qu'il traîne comme une casserole. Si, dans* ***The Final Friday****, il tue de ses propres mains, c'est parce qu'il apprécie le son de la nuque qui se brise. Dans ce film, Jason est réellement un travailleur manuel*". Un artisan en quelque sorte, un artiste qui soigne le boulot, qui aime le contact avec la matière première. Jason empoigne donc un maximum, par l'intermédiaire du lombric baveux dépositaire de ses instincts bestiaux. Mais les irréductibles du meurtre gratuit à l'arme blanche, de téméraires campeurs, sont sollicités à diverses reprises. La plus spectaculaire : une jolie demoiselle toute nue, chevauchant son compagnon, taillée de bas en haut, à partir du nombril, par un instrument très tranchant. Une coupe magistrale qui fait date dans la saga des **Vendredi 13** et un cadeau pour les responsables des effets


Kari Keegan (Jessica Kimble), la seule à pouvoir nuire au croquemitaine de Crystal Lake.

spéciaux. D'ailleurs, Howard Berger de l'atelier KNB ne dissimule pas sa joie d'opérer, à vif, dans cette séquelle. *"Au début, nous n'étions guère enthousiastes à l'idée de travailler sur un énième* ***Vendredi 13****. Généralement, vous avez à la lecture du scénario des descriptions du genre "il lui enfile un truc dans le ventre, et un autre dans l'oeil...". Lassant. C'est donc en soupirant que nous avons ouvert le manuscrit du film. Rapidement, on s'est aperçu que ce* ***Final Friday*** *sortait de la routine, qu'il offrait la possibilité d'effets spéciaux variés, des maquillages horrifiques bien sûr, mais aussi des costumes de monstres, de marionnettes, des miniatures... Nous avons pu nous éclater, accomplir des trucs que nous avions en projet depuis longtemps"*. Des gens heureux en somme, heureux de liquéfier un flic sous forme de steak tartare coulant, de calciner un cuisinier sur une plaque chauffante, d'ouvrir une gorge pour qu'elle serve de porte de sortie à l'immonde "body snatcher", de cribler des corps de balles et autres broutilles du même tonneau d'hémoglobine. Pour varier les plaisirs, Adam Marcus se paye l'assaut d'un commissariat par un Jason décidément "terminatesque" et son irruption très énergique dans un restaurant dont il décime tout le personnel, y compris une jolie serveuse accro du shotgun. *"La séquence s'inspire des gunfights de Sam Peckinpah, avec énormément de ralentis, d'effets de montage, de prises de vues montrées sous différents angles, des impacts de balles partout et, impassible, Jason traversant la pièce"*. Pour élever le niveau du psycho-killer de base, Adam Marcus n'aurait-il pas, aussi, zieuter du côté des thrillers vitaminés de John Woo ?

Marc TOULLEC

Jason Goes to Hell : The Final Friday*. USA. 1992. Réal.: Adam Marcus. Scén.: Jay Huguely, Adam Marcus & Dean Lorey. Dir. Phot.: William Dill. Mus.: Harry Manfredini. Effets spéciaux : K.N.B. Prod.: Sean Cunningham pour New Line Cinema. Int.: John LeMay, Kari Keegan, Allison Smith, Steven Culp, Kane Hodder, Richard Gant, Billy Green Bush, Steven Williams... Dur.: 1 h 31. Dist.: Métropolitan Filmexport.*

L'Ecureuil Rouge

Un étonnant jeu de manipulation, de faux-semblants, de mensonges-vérités et de vérités-mensonges. Une énigme, une love-story bâtie sur un mensonge, une amnésie... Un film surprenant, plein d'imprévus, de parenthèses loufoques et dramatiques, jouissif, audacieux et doté d'une forme rare d'humour.

Presque entièrement dévolu à Pedro Almodovar et ses fistons (Alex de la Iglesia d'**Action Mutante**), le cinéma espagnol vient de mettre au monde un auteur, un cinéaste étonnant, original autant sur la forme que sur le fond. Un cinéate qui manie humour, mystère, suspense, psychologie et fantastique onirique avec brio. Ce metteur en scène : Julio Medem, licencié en médecine et en chirurgie générale (comme George Miller !), auteur de **Vacas** en 1981, un drame entièrement vu par les yeux d'une vache. EGALEMENT CRITIQUE ET REALISATEUR DE FILMS EDUCATIFS COUVERT DE PRIX, JULIAN MEDEM SORT DE L'OMBRE AVEC *L'ECUREUIL ROUGE*, UN FILM QUI POUSSE L'IMAGINATION TRES LOIN, QUI EMPRUNTE TEL SENTIER POUR, DIX MINUTES APRES, S'ENGAGER DANS TEL AUTRE. UN FILM QUI VIREVOLTE DE LA FACETIE AU DRAME. *"L'Ecureuil Rouge est une parabole contre le machisme sous forme de comédie de mystère. Une fiction élaborée à partir de la psychologie masculine, dont on tire une leçon morale contre le rapport de propriété qui soumet la femme à l'homme. L'histoire est construite autour d'un personnage central en entraînant beaucoup d'autres qui dépendront toujours de la fiction à l'origine de la première mystification.* ***L'Ecureuil Rouge*** *est un artifice, un jeu intrigant, plein de compartiments secrets. Par le ton, c'est une farce, une satire ironique de la phallocratie et des conduites qui en découlent. Et par ses sentiments, il s'agit d'une histoire d'amour qui naît du mensonge et se développe sous l'effet du mystère et du désir sexuel"*. Explication très didactique par Julio Medem, explication qui donne une idée de la richesse de ce deuxième long métrage d'un cinéaste de 36 ans.

C'est un soir à Saint-Sébastien que Jota, l'ex-leader, aujourd'hui au bord du suicide, du groupe "Les Mouches", vole au secours d'un motard accidenté sur la plage. Le pilote, une femme, s'en tire miraculeusement, sans une égratignure. Reste que sa mémoire s'est évaporée sous le choc. Immédiatement séduit par l'inconnue, Jota la fait passer pour sa petite amie, lui improvise un semblant de passé, un prénom, un nom. La jeune femme, Lisa, accepte tout en bloc, et même de partir en vacances avec son prétendu fiancé. Leur lieu de villégiature : le camping "l'écureuil rouge" doté, dixit l'enseigne à l'entrée, d'une "ambiance méditérannéenne". *"Il s'agit d'un cadre absurde et, en même temps, se prêtant parfaitement au jeu du mensonge car il représente en condensé la structure familiale et sociale"*. Là, Lisa et Jota, croisent une galerie de personnages aussi ordinaires qu'insolites. Il y a les deux gérantes du camping, des jumelles lesbiennes, une veuve hispanique en quête d'un mari allemand, un chauffeur de taxi très vantard concernant ses pointes de vitesse au volant, son fils prétendument hypnotiseur et sportif d'élite, un peu trop enclin à embrasser sa petite soeur sur la bouche. Il y a aussi cet écureuil invisible, le prolongement de Lisa, un rongeur leste, capable d'assommer Jota d'une pomme de pin en plein sommet du crâne... Pendant ce temps, la radio diffuse le compte-rendu des dernières bévues d'un conducteur psychopathe, prenant son pied à écraser les passants. Qui est-il ? Peut-être Félix, le véritable compagnon de Lisa ? Lisa qui rêve d'une silhouette dont le visage s'efface dès qu'elle se retourne. Jota qui plonge tout éveillé dans le clip kitsch, préhistorique de son tube "Elisa"... La frontière entre rêve et réalité s'étiole de plus en plus, comme les mensonges acrobatiques de Jota deviennent, parce qu'il finit par y croire, des vérités. Une belle imposture destinée à séduire la plus que désirable Lisa, *"une femme jeune et belle, décomplexée, pleine d'esprit, extravertie et même un peu puérile. Nous dévinerons chez elle une autre Lisa, obscure, indirecte, troublante, menteuse, voire calculatrice et cruelle. On ne saura jamais comment elle est vraiment, ou comment elle serait dans des conditions normales"*. Une chose paraît néanmoins évidente : Emma Suarez, son interprète, est aussi merveilleusement belle qu'excellente comédienne.

M.T.

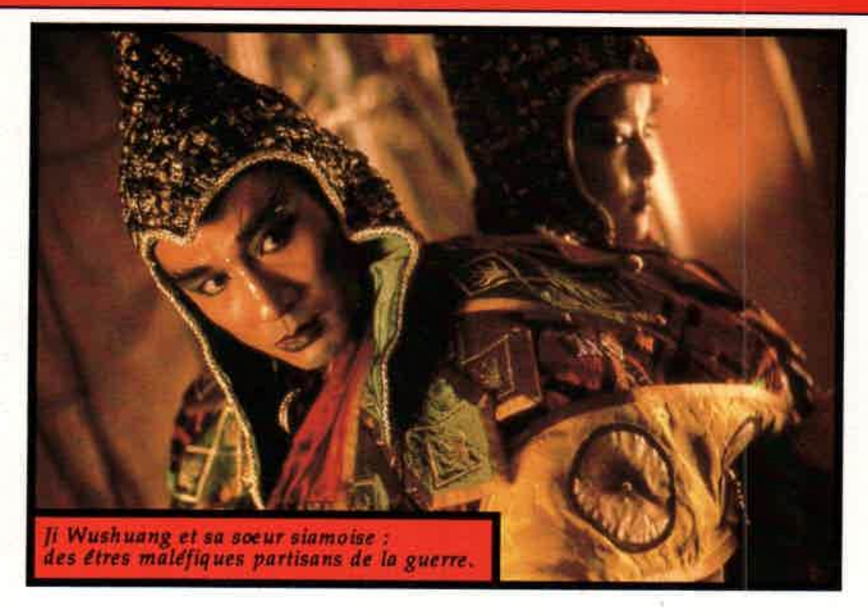
La Ardilla Roja*. Espagne. 1993. Réal. et Scén.: Julio Medem. Dir. Phot.: Gonzalo Berridi. Mus.: Alberto Iglesias. Prod.: Fernando de Garcillan. Int.: Emma Suarez, Nancho Novo, Maria Barranco, Carmelo Gomez, Karra Elejalde, Susana Garcia... Dur.: 1 h 50. Dist.: Colifilms. Sortie nationale prévue le 16 février 1994.*


Lisa (Emma Suarez), une amnésique qui garde malgré tout la tête sur les épaules...

The Bride with White Hair

Cinq ans après ***Histoires de Fantômes Chinois****, Fantastica honore Hong Kong avec éclat. Fantastique, romantique, plastique,* ***The Bride with White Hair*** *est le dernier chef-d'oeuvre du genre en date, une love-story tourmentée, belle à mourir, habitée par de farouches guerriers, de grands sentiments, d'autres moins nobles et une "louve" dont la tignasse brune blanchit de dépit dans un ultime sursaut de l'intrigue.*

FANTASTICA


Ji Wushuang et sa soeur siamoise : des êtres maléfiques partisans de la guerre.

A Hong Kong, Ronny Yu ne passait pas jusqu'à présent pour un esthète, un cinéaste porté sur les classiques de la littérature. Il était, comme quelques autres, un réalisateur efficace de thrillers sanglants tels que **L'Héritier de la Violence** avec feu Brandon Lee, et **China White**, un polar anti-drogue prenant pour cadre Amsterdam. Egalement à son actif quelques comédies fantastiques comme **SOS Maison Hantée** et **The Occupant**, des **Poltergeist** ultra vitaminés ployant sous les plans tarabiscotés. Au jour où il décide d'abandonner ectoplasmes en folie et chaudes pétoires, Ronny Yu suscite des commentaires narquois. *"Lorsque j'ai décidé de me lancer dans la production de* ***The Bride with White Hair****, les gens ont douté de mes capacités de m'échapper du registre dans lequel j'opérais habituellement. C'est simple, pour eux, je n'étais pas capable de changer mon fusil d'épaule, de m'adapter à un genre radicalement différent des films contemporains. En fait, je n'ai rencontré aucune difficulté à transiter d'un domaine à l'autre car, depuis toujours, je rêve de mettre en images une histoire pareille, remontant les siècles".* Exactement le parcours de Tsui Hark, principal vecteur de la trilogie **Histoires de Fantômes Chinois**. Avant de connaître le succès international que l'on sait, son désir de s'immerger dans les lagunes de la ghost-story romantique tenait, aux yeux de tous, pour un caprice de producteur-cinéaste un tantinet mégalo, kamikaze. Idem pour Ronny Yu, son alter-ego dans ce désir de décoller des étiquettes trop adhésives.


Zhua Yi-hang (Leslie Cheung) : un brave partagé entre l'amour et le devoir.

En compagnie de David Wu, son complice, monteur surdoué des productions Tsui Hark (**Histoires de Fantômes Chinois, GunMen, The Killer**), et également comédien-réalisateur-musicien-scénariste, Ronny Yu finit, à force de chercher, par accéder à ce rêve fait film : **The Bride with White Hair**, c'est la très belle histoire d'amour de Zhuo Yi-hang, orphelin recueilli par le clan Wu Dang, et de Lian, "la louve", walkyrie au service du Clan Mo dirigé par des siamois monstrueux, un frère et sa sœur, doués de pouvoirs surnaturels. A l'aube de l'avènement de la Dynastie Ming, déchirés entre leurs familles guidées par un antagonisme séculaire, un honneur sot et la vengeance, Zhuo et Lian endurent la folie des hommes. Magie noire, alliance trahie et soif de pouvoir aboutissent à la tragédie, à l'irruption sur la Montagne des Neiges Eternelles, le purgatoire des héros, de la rose rouge de l'Immortalité...

"Je me suis heurté à de gros problèmes de financement. Les producteurs ne me faisaient guère confiance. Ils étaient prêts à m'accorder du crédit mais uniquement dans des genres où j'avais déjà fait mes preuves. Finalement, Mandarin Films, une nouvelle compagnie de production, m'a permis de réaliser mon rêve. Dès que son patron, Raymond Wong, m'a donné le feu vert, les choses sont allées très vite. Le tournage, par exemple, n'a pris que deux mois, deux mois pendant lesquels nous avons travaillé jour et nuit sans discontinuer. Si je suis parvenu à un accord avec Raymond Wong, c'est aussi parce que j'ai accepté de doubler ***The Bride*** *d'une séquelle. Cette suite est plastiquement plus sombre car Lian, héroïne du premier, y devient le monstre".*

Sûr de l'appui d'un producteur digne de ce nom, Ronny Yu peut désormais mener à bien **The Bride with White Hair**, se replonger dans les délices des contes de la Chine Ancienne. *"Je suis parti d'un roman écrit par Liang Yusheng dans les années 50, un très beau et volumineux roman en deux tomes, notamment adapté au milieu des années 70 avec* ***The White Hair Devil Lady****, un film qui m'a fortement impressionné bien qu'il soit très différent du mien, surtout dans le style. Je suis, bien sûr, allé rendre visite à Liang Yusheng pour bénéficier de ses conseils. Nous avons commencé à parler en détails de l'adaptation du livre. Au bout d'un certain temps, Liang Yusheng m'a simplement dit : "Adaptez-le à votre guise, de manière à ce que le matériel originel plaise à la nouvelle génération".* Une sage décision de la part d'un honorable vieillard désireux de passer à la postérité sans harceler celui qui fait office d'héritier. Respectueux du livre, Ronny Yu concentre ses efforts sur le personnage principal, Zhuo Yi-hang. *"Les principales différences entre le livre et le film concernent le héros. A l'origine, il hésitait sans cesse entre le devoir, son clan, et l'amour. Il virevoltait de l'un à l'autre, indécis, sans vraiment s'engager. Cette attitude aurait du mal à être admise par le public des années 90.* ***J'AI DONC OPTE POUR UN PERSONNAGE PLUS HEROIQUE, QUI SE DETOURNE DELIBEREMENT DES SIENS POUR ASSOUVIR SA PASSION.*** *Je dois avouer que Zhuo me ressemble ; il révèle un peu de mon comportement dans la vie, de ma difficulté à choisir entre le cinéma et*

Lian (Lin Ching-hsia), une beauté guerrière, captive d'un clan belliqueux commerçant avec les Ténèbres.

une union durable. J'ai, plusieurs fois, failli me marier et, chaque fois, j'ai bifurqué pour me vouer à ma passion, le cinéma".

L'incapacité originelle de Zhuo Yi-hang à s'engager s'oriente donc, sous la pression de Ronny Yu, vers un comportement plus noble. Cependant, l'adaptation préserve cet inestimable ressort dramatique qu'est le dilemme, le cas de conscience. "*Pour tracer l'itinéraire de Zhuo Yi-hang, j'ai égalemet puisé dans mes souvenirs. Etudiant en Angleterre, j'ai lu Shakespeare avec passion. "Roméo et Juliette" m'a plus particulièrement marqué. Dans* **The Bride with White Hair**, *vous retrouvez une intrigue voisine*", axée sur la cruauté d'une société qui étouffe l'amour pour s'épancher dans les conflits. Une trame universelle. "*Malgré cette influence,* **The Bride with White Hair** *est un vrai film chinois qui prend aussi bien racines dans le roman de Liang Yusheng que dans mon intérêt pour les films de sabre de la* Shaw Brothers, *de Chu Yuan* (1). *Je n'ai pas essayer de les copier, mais d'en restituer la texture*", l'atmosphère, cette touche indéfinissable qui s'épanouit dans des décors artificiels de cerisiers en fleurs, de petits ponts surplombant des rivières constellées de nénuphars...

"*Comme dans les productions* Shaw Brothers, *j'ai entièrement tourné* **The Bride with White Hair** *en studio. Réalisé en extérieurs, le film aurait été très différent. L'enfermement d'un plateau, la magie qui s'en dégage, une lumière artificielle que nous modelons à notre guise aident à créer une ambiance onirique, fantastique*". Et tout concourt à créer cette ambiance si douce, si sensuelle, suspendue dans le temps. Ces décors merveilleux "*sont la conséquence de longues recherches historiques, de l'étude de toiles de maîtres européens autant que d'estampes japonaises*". Les robes d'une irradiante beauté que porte Lin Ching-hsia "*ont été dessinées par Emi Wada qui a obtenu l'Oscar pour* **Ran** *d'Akira Kurosawa. Je l'ai rencontrée à Tokyo et c'est elle qui m'a suggéré d'orienter visuellement le film vers l'opéra*". Opéra pour le tableau vivant, fascinant de luxe et d'émotion visuelle que constitue le moindre plan de **The Bride with white Hair.** **DES IMAGES CISELEES AVEC LE SOIN METICULEUX D'UN ARTISAN EN ETAT DE GRACE, DIVINEMENT INSPIRE.**


Lian : les cheveux blancs d'une trahison.

Le pic enneigé où Zhuo Yi-hang pleure sa bien-aimée, le quartier général du clan Wu Dang dominé par l'immense statue d'un Bouddha guerrier, le temple dantesque des siamois Mo taillé sur mesures dans le roc pour des sabbats délirants... Quelques uns des plus beaux décors de tout le cinéma chinois. Mais le plus somptueux, le plus sophistiqué demeure encore le "sweet home" de Lian, autour d'une cascade où les amants vont s'aimer. "*Là, j'ai un peu poussé l'érotisme, sans nudité néanmoins. Les romans chinois étant d'essence très prude, très évasifs sur le sexe, j'ai pris sur moi l'initiative de traduire la passion par des faits. Généralement à Hong Kong, les comédiens se refusent à des séquences aussi torrides, mais Lin Ching-hsia et Leslie Cheung ont d'emblée très bien compris que cette scène était capitale*". Belle séquence en effet, d'étreinte amphibie, pudique et troublante d'érotisme à la fois. Un joli moment à ranger auprès du baiser aquatique de **Histoires de Fantômes Chinois** dont Ronny Yu reprend magistralement le flambeau. **The Bride with White Hair** en est une autre, une nouvelle histoire de fantômes chinois. Sans fantôme.

Marc TOULLEC

1 - L'un des plus grands cinéastes de Hong Kong, sans doute le plus méconnu aussi. Esthète du film de sabre, il a, au sein de la *Shaw Brothers*, mis en scène de flamboyantes tragédies guerrières, souvent vénéneuses, avec notamment Ti Lung. Ce sont **Intime Confessions of a Chinese Courtesan, The Sentimental Swordsman, Jade Tiger, The Magic Blade, Killer Clans**... Avis à certains programmateurs de la Cinémathèque qui se complaisent en rétro facile tenant presque essentiellement à l'accessibilité des copies.

The Bride with White Hair/ Jiang-Hu, Between Love and Glory. *Hong-Kong. 1993. Réal.: Ronny Yu. Scén.: Ronny Yu & David Wu d'après un roman de Liang Yusheng. Dir. Phot.: Peter Pau. Mus.: Richard Yuen. Prod.: Raymond Wong pour Yes Pictures/ Mandarin Films. Int.: Leslie Cheung, Lin Ching-hsia, Chun-Yu Ng, Elaine Lui, Kit-Ying Nam... Dur.: 1 h 30.*

Trauma

*"Le fantastique est malade de ses excès et d'une industrie qui le renvoie au rang de faire-valoir pour vidéo-club. C'est pour cela que la plupart des réalisateurs s'en éloignent. Mais moi, je resterai fier de mes cauchemars. Je continuerai à souffrir pour vous". Ainsi donc Dario Argento se place en Christ d'un genre qu'il juge moribond. Après le médiocre **Phenomena** et le gros échec de **Terreur à l'Opéra**, **Trauma** n'est hélas pas la résurrection escomptée...*

Difficile de dire où en est Dario Argento aujourd'hui. Il continue de faire le cinéma qu'il aime ? Il radote ? Choisissez votre camp. **Trauma** n'éclaire pas beaucoup plus sur la question. Forcé, après le semi-échec commercial de **Terreur à l'Opéra**, de se remettre en selle, Argento choisit de ne rien changer et livre, avec **Trauma**, un nouveau giallo, son huitième. *"Ah, bon, huit, déjà, vous êtes sûr ?"*. Oui, on a vérifié. *"J'ai pourtant l'impression de n'avoir encore rien dit dans ce genre. C'est un domaine tellement vaste, on peut y aborder tellement de thèmes comme la peur de vivre, le rêve, l'illusion, le cauchemar... J'ai le sentiment de ne pas être encore rentré dans le vif du sujet"*. Peut-être, mais cela fait quand même huit films qui tournent autour du même schéma. Et au vu des similitudes entre **Trauma** et le meilleur giallo d'Argento, **Les Frissons de l'Angoisse**, on ne nous fera pas croire que Dario n'essaie pas de rééditer un bon coup pour son premier long métrage entièrement produit et réalisé en Amérique.

Le générique du film est très étrange. Il se déroule sur une scène de la Révolution Française reconstituée à l'aide de figurines de plomb et sur fond de Marseillaise. Cocorico, d'accord, mais qu'est-ce que ce prologue révolutionnaire vient faire dans le film ? Mystère. Argento s'explique : *"**Trauma** est aussi un hommage à la Révolution Française. Oh, un hommage très lointain puisque, à part ce générique, il n'y a qu'une seule autre référence, l'arme du tueur, une sorte de guillotine de poche. J'ai appelé cette arme le "noose-o-matic". C'est une sorte de noeud très tranchant qui peut couper une tête en quelques minutes. J'ai trouvé l'idée en tombant sur une pub pour un outil de ferrailleur servant à couper les métaux très épais. Avec Tom Savini, qui s'occupe des effets spéciaux du films, on a quelque peu adapté cet engin"*.

Le personnage central de **Trauma** est une adolescente de 16 ans, Aura Petrescu, jeune fille à l'état mental perturbé. Elle est anorexique, s'enfuit régulièrement des "maisons de repos" où ses parents la placent et adopte un comportement ouvertement suicidaire. Elle serait d'ailleurs passée à l'acte si David, un jeune ex-junkie, ne l'avait empêchée de se jeter d'un pont. Mais avec la mère qu'elle a, normal qu'Aura ait

Le Dr. Judd (Frederic Forrest), un psychologue sur la liste des suspects.



Adriana Petrescu (Piper Laurie), une tête parlante signée Tom Savini, maquilleur du gore.

des problèmes. Adriana Petrescu, émigrée roumaine, est une médium complètement allumée qui rentre dans des transes pas croyables à chaque séance (Piper Laurie s'en donne à cœur joie dans le rôle). C'est à la suite d'une de ces séances particulièrement agitées qu'Adriana et son mari sont victimes du serial-killer trancheur de têtes sévissant dans la région, et ce sous les yeux d'Aura. Avec l'aide de David, Aura va tenter de mettre fin aux agissements du guillotineur de poche.

En gros, une histoire de giallo classique agrémentée d'une atmosphère très "argentesque". "COMME TOUS MES FILMS, *TRAUMA* FAIT APPEL A L'IMAGINATION, AU DELIRE. ET, EN MEME TEMPS, C'EST UN FILM TOUT NOUVEAU POUR MOI. ON Y TROUVE DU SUSPENSE, DE L'HORREUR, MAIS AUSSI UNE BELLE HISTOIRE D'AMOUR, UNE GROSSE QUANTITE DE CRUAUTE ET DE L'HUMOUR. CE FILM EST UN MORCEAU DE VIE". On n'a pas dû voir la même chose... Dans **Trauma**, il n'y a ni plus ni moins que dans les précédents giallos d'Argento. Peut-être même moins puisque l'élégance de la mise en scène de **Ténèbres** ou des **Frissons de l'Angoisse** s'est évaporée. Seule grosse nouveauté, l'importance qu'accorde Argento à son héroïne, Aura, et à sa maladie, l'anorexie. *"Si l'anorexie me fascine, c'est parce que le fait de ne pas manger peut conduire à un état de transe totale et absolue. J'ai lu l'histoire de Sainte Catherine de Sienne. Au bout de trois ou quatre jours de carême, elle avait des visions religieuses magnifiques. C'est à partir de là que j'ai considéré l'anorexie comme quelque chose de sacré, comme un grand sacrifice. Les anorexiques, aussi psychologiquement perturbés soient-ils, vivent dans un monde de rêve que j'aimerais bien partager"*.

Cette envie d'entrer dans leur monde pousse Dario Argento à offrir le rôle d'Aura à sa propre fille Asia. Elle est d'ailleurs excellente dans le film, une vraie révélation. *"Asia est une actrice formidable. Elle a maigri de 10 kilos pour le rôle, sans que je le lui demande. Elle était vraiment possédée par Aura. Comme c'est ma fille et que je l'adore, je trouvais trop injuste de me faire des gueuletons pendant qu'elle dînait de quelques légumes bouillis. Alors j'ai mangé comme elle. Ne lui dites pas, mais parfois je trichais et dans la nuit, j'allais me faire un petit sandwich à la cuisine"*. On ne lui dira pas, promis.

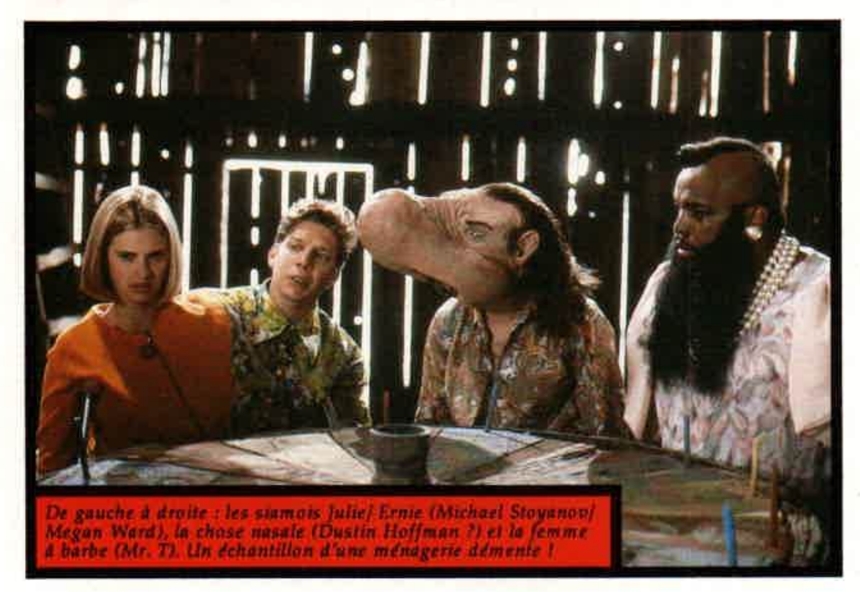
Finalement, **Trauma** de Dario Argento est très proche de **L'Esprit de Caïn** de Brian De Palma. Ce sont deux réalisateurs que nous admirons depuis toujours et qui ont donné au fantastique des années 70/80 ses lettres de noblesse. Mais avec le temps, tout deux ont l'air d'avoir perdu quelque chose en route. Et en voulant retrouver l'esprit du passé, ils sombrent dans une auto-parodie sans doute involontaire qui rend leurs films soit ridicules, soit attachants, suivant les points de vue. Là, encore, c'est à vous de choisir.

Didier ALLOUCH

USA. 1993. Réal.: Dario Argento. Scén.: Dario Argento & Ted Klein. Dir. Phot.: Rafaelle Mertes. Mus.: Pino Donaggio. SPFX.: Tom Savini. Prod.: Dario Argento & Andrea Tinnirello Int.: Asia Argento, Piper Laurie, Christopher Rydell, Brad Dourif, James Russo, Frederic Forrest... Dur.: 2 h. Dist.: Metropolitan Filmexport.

Freaked

*Tout le monde il est moche, tout le monde il est méchant dans **Freaked**, cette monstrueuse parade au pays des timbrés, cette farce hargneuse qui montre les dents, détourne malicieusement la bonne histoire de **L'Ile du Dr. Moreau**, ce savant grassouillet qui transformait les hommes en animaux... Mais le monstre, ici, n'est pas celui qu'on croit !*



De gauche à droite : les siamois Julie/Ernie (Michael Stoyanov/Megan Ward), la chose nasale (Dustin Hoffman ?) et la femme à barbe (Mr. T). Un échantillon d'une ménagerie démente !

Inconnu en France, Alex Winter est une vedette aux Etats-Unis, un jeune comédien dont toute la popularité gravite autour de deux comédies fantastiques idiotes, revendiquant un humour fier de sa connerie profonde, **Bill & Ted's Excellent Adventure** et **La Folle Journée de Bill & Ted**. Pas honteux du tout de jouer les zazous californiens dans ces pochades l'amenant à cotoyer Napoléon et la Mort en personne, Alex Winter rêve cependant à son film à lui, dont il serait le maître d'œuvre absolu, derrière et devant la caméra. Formé à l'école MTV pour qui il a d'ailleurs tourné le show "The Idiot Box", il recherche avec son pote de toujours, Tom Stern, une idée géniale, de celles à décoller les papiers peints, à traumatiser les mémés à chien-chien. "*Nous avons abouti à ce truc, avec Gibby Haynes, le leader du groupe rock, The Butthole Surfers. Nous nous sommes pris la tête pour parvenir au film le plus délirant, le plus provo, le plus horrible qui soit. Mais il ne fallait surtout pas que ce soit une comédie. Nous voulions y inclure des choses vraiment dégueulasses, des éléments horrifiques même*" envoie Tom Stern. Ce projet comico-frappé, les compères essaient de le monter pour la compagnie *Empire* de Charles Band, le nouveau Roger Corman du budget riquiqui. Le jour où ils bouclent le scénario, *Empire* dépose son bilan. Dégoûtés des producteurs pingres qui les poussent à l'économie, Alex Winter et Tom Stern revoient leur rejeton à la hausse sous l'impulsion de l'indépendant *Pandora* et son distributeur américain, *20th Century Fox*. "*Nous avons réécrit le scénario, développé la comédie et limité les excès de vitriol*". Et voilà comment les duettistes accouchent de **Freaked**, ce film tellement étrange que son producteur a blêmi à la projection du premier montage. Sa réaction : pour mieux contrôler les dérapages de la folie furieuse ambiante, il demande au monteur de **Wayne's World** de mettre un peu d'ordre dans tout ça. Mais même après son intervention télécommandée, **Freaked** demeure un ovni de celluloïde, démarrant en fanfare par un générique tonitruant sur fond de gueules monstrueuses en pleines mutations ! Une étourdissante entrée en matière. La suite ne déçoit pas.

Dans **Freaked**, Alex Winter incarne Ricky Coogan, l'arrogante vedette de la série TV débiloïde ***Ghost Dude***. Ce cabot sûr de lui, accompagné d'une cour polymorphe, accepte, moyennant 5 millions de dollars, de tourner un spot publicitaire pour le fertilisant Zygrot-24. Mais ce cachet princier n'est qu'une carotte destinée à l'attirer dans une énigmatique république d'Amérique Latine, Santa Flan, du nom de son père fondateur, le roi du dessert. Dans cette contrée, secondé par l'insupportable Julie, une jolie activiste écologique, il tombe entre les mains de Elijah C. Skuggs, propriétaire d'une inquiétante fête foraine. Immédiatement, ce Bouglione de l'horreur soumet ses invités à un traitement spécial, concocté à partir de l'engrais Zygrot-24. Ernie le phallocrate et Julie la féministe se réunissent pour former des jumeaux siamois, la partie gauche du corps de Ricky prend une forme monstrueuse... Tout trois sont fin prêts à intégrer la ménagerie de Skuggs, une ménagerie bien garnie de créatures atroces. Il y a l'homme-chien (Keanu Reeves !), un pétomane dont les vapeurs nauséabondes s'enflamment, un homme-lombric, une vache humanoïde, un type à l'appendice nasal démesuré, un homme-grenouille en tenue de plongée... Objectif du nouveau pensionnaire de cette monstrueuse parade : mener la rebellion et retrouver sa forme première.

Qui sont les monstres de **Freaked** ? Dick Brian, le patron de Noxon, la multinationale qui appâte Ricky Coogan ? Le grimaçant Elijah Skuggs, prototype du savant fou ? Le mystérieux Homme qui Rit au téléphone ? Rick Coogan, ce petit comédien baignant dans son jus de navet ? Non, le grand vilain monstre, c'est Brooke Shields, la journaliste télé qui interroge Rick sur son calvaire sous le chapiteau de Skuggs ! Un trait d'humour féroce qui témoigne des intentions du duo Alex Winter/Tom Stern. "*Autrefois, nous donnions dans l'humour campy (1), une forme douce de rire. Je lui préfère davantage de punch, plus d'impact. L'humour noir est bien plus mordant. Il permet de balancer un coup de pied au cul de l'Amérique qui en a bien besoin. En termes de divertissement, tout ce qui en sort est stagnant. Rien ne se passe. Les gens ont besoin d'être secoués. Je ne veux pas dire que **Freaked** ait un grand message politique à faire passer. Non, il s'agit d'une espèce de rebuffade, comme faire un pied-de-nez, donner à rire de choses dont le public ne rigole généralement pas*". **ALEX WINTER, ICONOCLASTE AGRESSIF, DONNE DONC A RIRE DES SPEAKERINES TELE AU SOURIRE DENTIFRICE, DES CONSEILS D'ADMINISTRATION, DES ENSEIGNANTS D'HARVARD, DES FANS BOUTONNEUX TROP COLLANTS, DES HOTESSES DE L'AIR, DES STARS CLINQUANTES DONT LA LAIDEUR INTERIEURE REJAILLIT PARFOIS A L'EXTERIEUR. COMME UNE GROSSE VERRUE AU SOMMET DU NEZ.**

Marc TOULLEC

(1) Aux USA, l'humour campy désigne une forme d'humour très prisée des étudiants et teen-agers, mélange de private-jokes, de blagues foireuses, pesantes, de vulgarités et de bons mots délibérément bêtes. C'est l'apologie du crétinisme dont les deux **Bill & Ted** se sont fait les porte-drapeaux.

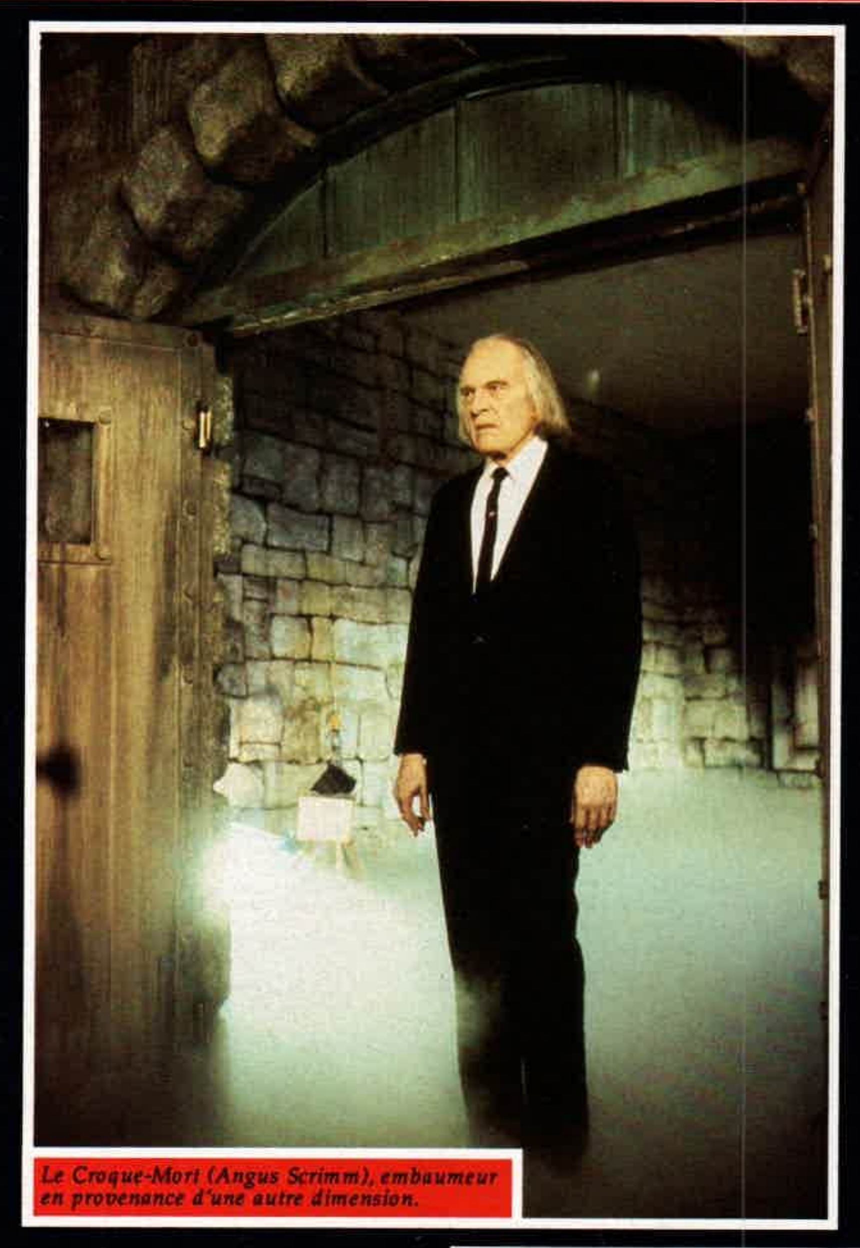


Ricky Coogan (Alex Winter), une star de la télé qui révèle son vrai visage !

Freaked, ex-Hideous Mutant Freekz, ex-Freekz. USA. 1992. Réal.: Alex Winter & Tom Stern. Scén.: Alex Winter, Tom Stern & Tim Burns. Dir. Phot.: Jamie Thomson. Mus.: Kevin Kiner & Karyn Rachtman Effets spéciaux : Tony Gardner, Steve Johnson & Screaming Mad George. Prod.: Harry et Mary Jane Ufland pour Pandora. Int.: Alex Winter, Randy Quaid, Megan Ward, Mr. T, William Sadler, Brooke Shields, Morgan Fairchild, Keanu Reeves, Michael Stoyanov... Dur.: 1 h 19.

Phantasm III

Troisième tome de cette saga d'outre-tombe. D'un au-delà où un Croque-mort haut de deux mètres trimballe les cadavres pour une destination inconnue, vers une hypothétique quatrième dimension. A la barre du navire depuis 1979, Don Coscarelli prolonge sa croisade des mausolées en brodant allègrement sur ce qui a fait le succès de la série, des sphères volantes et un croquemitaine taciturne, en s'imprégnant ainsi de la folle ambiance des caveaux...



Le Croque-Mort (Angus Scrimm), embaumeur en provenance d'une autre dimension.

Les années passent et **Phantasm**, comme tant d'autres succès du fantastique nés il y a 10-15 ans, demeure. Comme lui reste fidèle son réalisateur-concepteur Don Coscarelli. De ses trois **Phantasm**, il en est même accro au point de s'y consacrer à temps plein. Exception faite de **Dar l'Invincible** et de **Survival Quest**, Don Coscarelli ne jure que par son Croque-Mort immense, que par ses sinistres cimetières sous lesquels passent des galeries. Et dans les galeries ouvertes sur les tombes, le Croque-Mort vole les cadavres. Roi du catafalque, empereur du suaire et prince du linceul, Don Coscarelli patiente volontiers quelques années entre chaque **Phantasm** ; il attend que les idées lui viennent. Si **Phantasm**, premier du nom, en regorgeait, **Phantasm II**, quant à lui, les comptait chichement malgré un savoir-faire évident, des effets spéciaux performants et la présence toujours fructueuse des deux stars de la saga, à savoir les sphères perceuses de crâne et le très patibulaire Croque-Mort.

"C'est seulement deux ans après ***Phantasm II****, en 1988, que j'ai commencé à penser sérieusement à une nouvelle séquelle. Bien sûr, j'avais quelques idées, notamment celles que j'avais abandonnées et mises de côté sur le* ***2****. Mais écrire une suite, à partir du moment où vous êtes décidé à ne pas vous répéter, est une tâche complexe. Néanmoins, revoir le premier* ***Phantasm*** *m'a inspiré. Il m'a permis de repartir à zéro, de trouver des prolongements aux personnages, de répondre à quelques questions. Ainsi, en trois mois d'écriture, j'ai ressuscité le frère de Mike, Jodie, j'ai donné une personnalité aux sphères, j'ai révélé les origines du Croque-Mort. Nous somms revenus également à l'univers parallèle du premier, la source même des événements. J'accorde davantage d'importance à cet élément de science-fiction. Dans le final de* ***Phantasm II****, Mike est gravement blessé après que Reggie soit venu à son secours. Dans* ***Phantasm III****, il commence l'aventure plongé dans un profond coma. Deux ans après, lorsqu'il en sort, le Croque-Mort se lance de nouveau à sa poursuite".* Une histoire vraiment sans fin, d'autant que Don Coscarelli n'exclut pas la possibilité d'un opus 4. Pour l'heure, **Phantasm III**



Mike (Michael Baldwin), sur son lit d'hôpital, épié par un espion sphérique du Croque-Mort.

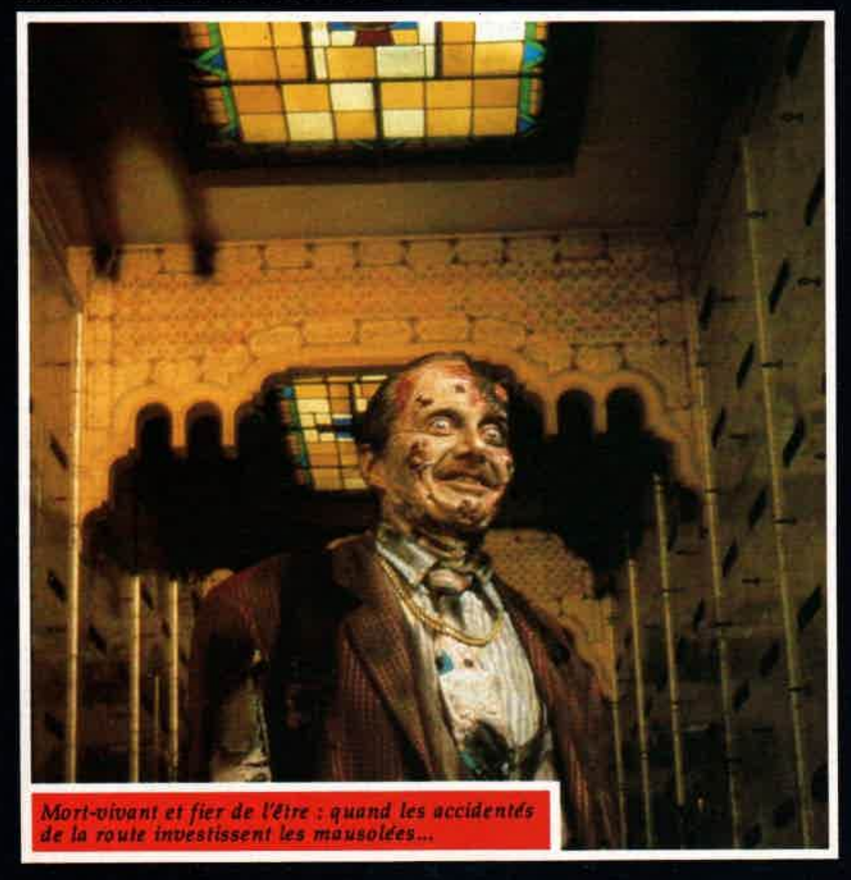
s'organise autour d'une véritable chasse au Croque-Mort. Mike et Reggie reprennent du service, secondés par des nouveaux, Tim (un adolescent flingueur) et Rocky (une tigresse noire très douée pour les arts martiaux). Ce mini-commando descend dans le repaire du profanateur de sépultures. Là, ils ne sont pas au bout de leurs surprises ; ils découvrent une armée de sphères, quelques zombies, des accidentés de la route plutôt vindicatifs. *"Ils se font descendre des dizaines de fois, mais cela ne les empêche pas de revenir encore à la charge, en plus mauvais état toutefois"*.

"DES SPHERES, ON EN A CONSTRUIT UNE SOIXANTAINE POUR LES DIFFERENTS EFFETS SPECIAUX DE *PHANTASM III*. HIER, JE LES NEGLIGEAIS UN PEU, JE LES CONSIDERAIS COMME DES GADGETS. AUJOURD'HUI, CE SONT DES PERSONNAGES À PART ENTIERE. *D'ailleurs, un des défis dans l'écriture du film consistait à leur conférer une personnalité réelle. Au début, je ne savais pas comment m'y prendre et j'ai même songé à une séquence de dialogue entre une des sphères et un comédien. J'ai eu, à juste titre, peur que cela paraisse complètement idiot"*. Ses boules, Don Coscarelli les soigne donc. Non seulement, elles servent d'yeux au Croque-Mort, mais chacune renferme de surcroît un cerveau, celui d'un défunt. L'une d'elles, poussée par un lien de parenté avec Mike, se rebiffe même contre son maître ! Mais, la majorité des boules-vrilles remplissent avec zèle leur belliqueux contrat.

Pour ne pas déroger aux traditions, **Phantasm III** s'installe en quasi-permance dans son milieu naturel, c'est-à-dire le théâtre idéal à son action. Ce sont des cimetières, des caveaux, des mausolées, des pièces où s'effectue l'embaumement des cadavres, des endroits rieurs, charmants, particulièrement appréciés de Don Coscarelli. Ils donnent à **Phantasm III** une troublante authenticité. *"Nous avons tourné dans le cadre même de l'histoire, sans construire le moindre décor. Cela nous aurait coûté des millions que nous n'avions pas. Au terme de longues recherches, j'ai repéré une propriété privée composée de cinq gigantesques mausolées. Il est habituellement très dur, voire impossible, d'obtenir l'autorisation d'y travailler. Heureusement, son propriétaire avait un besoin pressant d'argent ! Deux semaines durant, la nuit surtout, nous nous y sommes installés, en toute liberté. Dans l'un des mausolées, nous avons dû subir des émanations nauséabondes deux jours durant, car l'un des embaumeurs avait commis une erreur de dosage ! A deux pas de là, un crématorium brûlait des dizaines de cadavres tous les jours. Nous avions vraiment le sentiment de bosser dans un institut mortuaire. Lorsqu'il nous arrivait d'y venir le jour, nous croisions parfois des cortèges funéraires. C'était un rien délicat, avec nos zombies maquillés qui se baladaient dans les couloirs. On risquait de nuire à la réputation des lieux !"*. Tourner dans un mausolée ? Pas surprenant de la part de Don Coscarelli, un cinéaste qui cherche l'inspiration, les idées neuves et macabres dans les cimetières. *"Je m'y sens parfois très à mon aise. Dommage que les cimetières californiens ressemblent plus à des parcs, à des terrains de golf qu'aux endroits effrayants que je convoite tant"*. Cet homme-là devrait installer ses bureaux en plein centre du Cimetière du Père Lachaise ; il serait comblé.

Marc TOULLEC

USA. 1993. Réal. et Scén.: Don Coscarelli. Dir. Phot.: Chris Chomyn. Mus.: Fredric Myrow & Christopher L. Stone. Effets spéciaux : Mark Shostrom, Dean Gates et Kerry Pryor. Prod.: Don & Dac Coscarelli pour Starway International. Int.: Michael Baldwin, Reggie Bannister, Bill Thornbury, Gloria Lynne Henry, Kevin Connors, Angus Scrimm, Cindy Ambuehl... Dur.: 1 h 38. Dist.: Antarès-Travelling.



Mort-vivant et fier de l'être : quand les accidentés de la route investissent les mausolées...

Man's Best Friend

Ce n'est pas Max mon amour, mais Max la terreur, Max le toutou malfaisant, Mad Max en somme. Ce brave Médor, à l'ADN bidouillé pour servir de bête de combat au service de l'armée, remplit la fonction de tout bon cinglé à deux pattes : inspirer la pitié, puis la terreur...



La grande évasion : Lori Tanner (Ally Sheedy) et Max, le toutou bionique.

Il est libre, Max, après que la journaliste Lori Tanner l'ait sorti de sa cage et débarrassé de tout un attirail scientifique lors d'une enquête sur la vivisection et les sévices infligés aux animaux. Max, c'est un chien à l'aspect débonnaire, au regard implorant du fond de sa prison. *"Je ne voyais pas l'intérêt, sinon le besoin de désarmorcer le suspense, de décrire Max comme un monstre dès le début. Il est tout le contraire, mignon, adorable. S'il avait mordu dès sa première apparition, Lori Tanner ne l'aurait pas pris en affection et **Man's Best Friend** n'aurait pas eu raison d'être"*. Pragmatique, John Lafia, concepteur de ce Cujo cybernétique, *"la réponse canine à **Terminator** et aux **Dents de la Mer**"* dixit une production qui ne craint surtout pas les comparaisons déplacées.

Réalisateur d'un thriller branché (**Blue Iguana**) et d'une séquelle uniquement inspirée par le box-office (**Chucky, La Poupée du Cauchemar**), John Lafia milite donc en faveur de la SPA, sous couvert de suspense et de science-fiction neurologique. Son Max, anodin lorsque Lori Tanner lui rend la liberté, devient aussi vite que le nécessite un thriller digne de ce nom, un molosse d'une redoutable férocité. Animal de laboratoire des établissements EMAX, il est le chef-d'œuvre du Dr. Jarret (Lance Henriksen), une parfaite machine à tuer du fait que son code génétique a été bidouillé. L'effet de la drogue injectée par Jarret s'estompant petit à petit, le chien grogne, montre les crocs. Il menace le petit ami de sa maîtresse, avale un chat, tue le facteur et enterre son cadavre dans le jardin. Plus intelligent que vicieux, apte à terrifier une petite ville, Max donne bien du fil à retordre à son créateur, à un agent du FBI et à sa protectrice initiale...

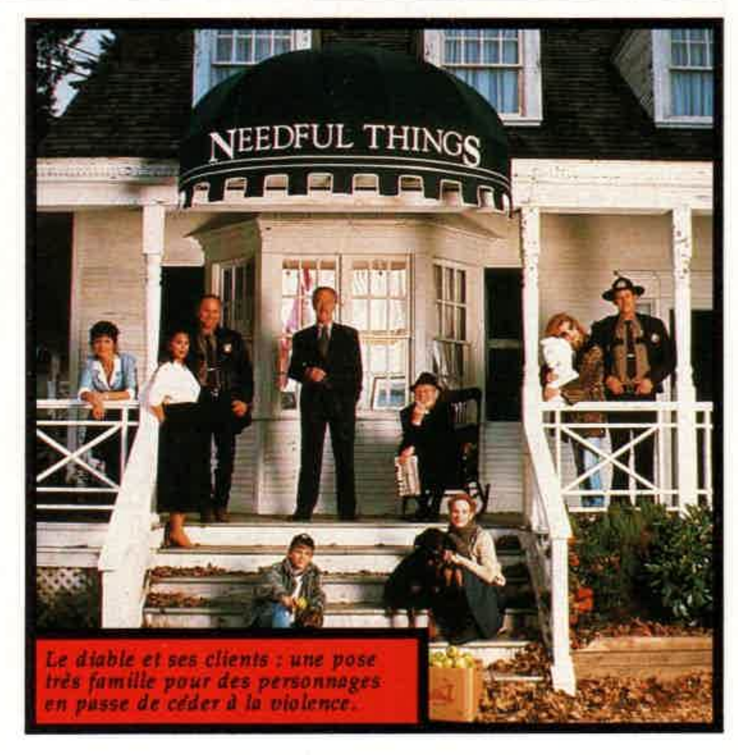
"A L'ORIGINE, LE SCENARIO DE *MAN'S BEST FRIEND* AURAIT DEMANDE UN BUDGET DE 70 MILLIONS DE DOLLARS. C'ETAIT VRAIMENT UNE ESPECE DE *TEMINATOR* CANIN, AVEC TOUT CE QUI CELA INCLUT DE MORPHINGS, D'EFFETS SPECIAUX GENERES PAR ORDINATEUR. *Puis, je suis arrivé à quelque chose de moins onéreux, une sorte de **Mouche** transposé chez les chiens. Finalement, en me serrant la ceinture, j'ai atteint le maximum de crédibilité. Même si cela paraît incroyable, tout ce qu'accomplit Max dans **Man's Best Friend** est possible de la part d'un chien de sa race. Si Max est aussi effrayant, c'est aussi parce que nous n'avons pas opté pour un berger allemand, un rottweiler ou un doberman. Ceux-là, on les a trop souvent vus à l'écran"*. Ce qui n'est pas le cas de son labrador, mais John Lafia oublie toutefois de signaler que son Max, dans ses débordements sanguinaires, bénéficie du concours des marionnettes de Kevin Yagher, l'homme qui prêta vie à Chucky, la poupée vaudou. Comme elle, Max pourrait bien sortir de sa niche une deuxième, une troisième fois.

M.T.

USA. 1993. Réal. et Scén.: John Lafia. Dir. Phot.: Mark Irwin. Mus.: Joel Goldsmith. Effets spéciaux : Kevin Yagher. Prod.: Charles Roven pour New Line. Int.: Ally Sheedy, Lance Henriksen, Robert Contanzo, Frederic Lehne... Dur.: 1 h 37.

Le Bazar de l'Epouvante

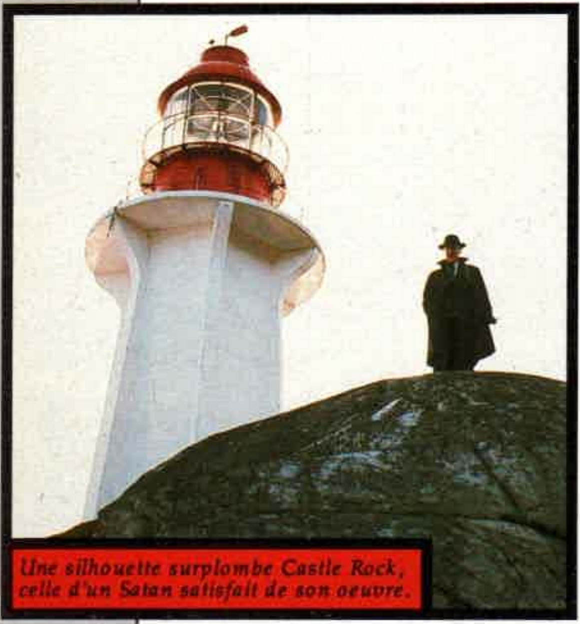
Le dernier Stephen King cinéma en date conte les maléfices d'un Satan très propre sur lui dans une petite ville du Maine, un manipulateur classieux interprété par l'acteur fétiche d'Ingmar Bergman, le Suédois Max Von Sydow. Mais, dans cette descente aux enfers, peu d'effets spéciaux, d'effusions sanglantes et de ricanements sardoniques, simplement des personnages confrontés à eux-mêmes, à la peur panique de leurs concitoyens...



Le diable et ses clients : une pose très famille pour des personnages en passe de céder à la violence.

La kingographie s'allonge démesurément. Juste après **Les Tommyknockers**, juste avant **The Stand**, **The Mangler**, **The Langoliers** et **Rita Hayworth and the Shawshank Redemption** (on en laisse de côté), voici donc **Le Bazar de l'Epouvante**, d'après le roman "Bazaar", pavé de quelque 736 pages. Si le travail d'adaptation des livres de Stephen King serait, selon les aveux de l'écrivain, *"un boulot pour idiots passionnés"*, "Bazaar" se prête bien davantage à un long métrage d'une durée acceptable que les fresques comme Le Fléau". Malgré tout, mis en images tel quel, "Bazaar" aurait nécessité pas moins de quinze heures de film. *"Il faut faire des choix, prendre des raccourcis"* justifie Fraser Heston, le réalisateur. Limiter le nombre des protagonistes, centrer l'intrigue sur un personnage, éviter la dispersion... *"N'empêche que **Le Bazar de l'Epouvante** demeure très fidèle au roman"*.

*"Ce film est bien davantage orienté vers les personnages que les précédentes adaptations de Stephen King à l'écran, à l'exception de **Misery** peut-être. Les événements qui y surviennent concernent des gens tout à fait ordinaires : il n'y a ni monstres ni phénomènes totalement surnaturels. Le seul "monstre" en activité dans **Le Bazar de l'Epouvante** est le désir, la volonté des habitants de Castle Rock de s'offrir à n'importe quel prix des objets dont ils seront les possesseurs exclusifs"* explique Fraser Heston. Et quel autre endroit qu'une rassurante échoppe de province pourrait bien combler ce désir de propriété si américain, ce matérialisme exacerbé ? Une brocante tout bêtement, une petite boutique sobrement baptisée "Needful Things" ("objets utilitaires"). Derrière le comptoir de ce magasin à l'aspect victorien, un zeste anachronique, Leland Gaunt fait le commerce des âmes. Citoyen récent de Castle Rock, Leland Gaunt n'a pas son pareil pour souhaiter la bienvenue à sa clientèle, pour la mettre à l'aise, pour la combler presque aussitôt d'un achat providentiel, d'un objet miracle à susciter la convoitise de tous. *"SUAVE, AFFABLE, POLI, CULTIVE, SOPHISTIQUE, LELAND GAUNT EST PASSE MAITRE DANS L'ART DE LA MANIPULATION"* décrit, l'œil ironique, Max Von Sydow, visiblement satisfait de s'essayer à un registre nouveau pour lui. Si on l'a vu en Ming théâtral dans **Flash Gordon**, en patron du KGB sadique dans **La Lettre du Kremlin**, en adversaire de James Bond dans **Jamais plus Jamais**, il n'avait jusqu'à présent jamais incarné cet être maléfique, un Satan qu'il a combattu, sous les traits du Père Merrin et du maquillage de Dick Smith, dans **L'Exorciste**. *"Concernant **Le Bazar de l'Epouvante**, j'ai apprécié jouer ce très gentil homme, courtois, charmant qui n'apparaît jamais comme un grand méchant loup. C'est pourtant un type extrêmement dangereux. S'il affichait immédiatement la noirceur de ses intentions, il ne le serait pas autant. C'est justement parce qu'il trompe la vigilance et détourne l'attention, qu'il parvient à piéger aussi facilement les gens. Il n'agit jamais directement sur les événements, mais les provoque en montant les citoyens de Castle Rock les uns contre les autres. Dans l'art de la manipulation, Leland Gaunt est un maître"*. D'autant plus adroit qu'il n'exige pas d'argent en échange de sa marchandise, des bibelots sans valeur particulière. A Cora, il donne des lunettes de soleil à travers lesquelles elle se voit dans les bras d'Elvis Presley en personne. A Sally Chalmers, il confie un médaillon capable de la soulager de sa douloureuse arthrite, un médaillon dont elle ressentira encore plus douloureusement la difficulté de se débarrasser. Au jeune Brian Rusk, il offre une carte à l'effigie du son joueur de football préféré... Progressivement, à Castle Rock, les haines, les jalousies se réveillent, jusqu'à la destruction d'une partie de la cité par un dynamiteur paranoïaque. Seul homme capable de se dresser contre les maléfices de Leland Gaunt : le shérif Alan Pangborn (Ed Harris) qui aura deviné dans la couleur changeante des yeux de Gaunt des menaces d'insondables dangers. Installé dans cette paisible bourgade du Maine pour y trouver la paix qu'il ne connaissait pas en tant que flic de la Criminelle à Pittsburgh, il tente d'éviter le chaos en éliminant ce Diable d'aspect si convivial.



Une silhouette surplombe Castle Rock, celle d'un Satan satisfait de son oeuvre.

Réalisateur de deux téléfilms pour Ted Turner (**L'Ile au Trésor** et **Le Crucifix Sanglant**, avec papa Charlton dans les rôles successifs de Long John Silver et de Sherlock Holmes), Fraser Heston débarque brusquement dans **Le Bazar de l'Epouvante**, alors qu'il préparait un documentaire pour le câble. C'est au départ brutal de Peter Yates, qui ne se sentait pas capable de

Leland Gaunt (Max Von Sydow) négociant de l'enfer en activité à Castle Rock.

mener le tournage à bien, qu'il doit ses débuts cinématographiques. N'étant pas vraiment un inconditionnel du film d'horreur, Fraser Heston se plonge dans la lecture de Lovecraft, de Bram Stoker, Conan Doyle et Robert Louis Stevenson pour se familiariser avec le fantastique. "*Je ne suis pas porté sur les effets spéciaux sanglants. Je préfère de loin soigner une atmosphère qui amène la peur. Il y a quelque chose de thérapeutique à obtenir des frissons du spectateur. Si je n'aime pas le* **Dracula** *de Francis Coppola, qui oublie de raconter une histoire pour se formaliser sur les effets spéciaux, j'adore* **Shining** *de Stanley Kubrick. En fait, il n'y survient pas grand chose jusqu'au dénouement où Jack Nicholson prend une hache pour poursuivre sa femme et son gosse. Toutefois, et c'est là l'essentiel, Kubrick vous mène par le bout du nez, vous renverse sur votre fauteuil. Dès qu'il change de plan, qu'il passe à un autre décor, vous avez l'impression qu'un événement horrible va survenir. Et là aussi, Stephen King excelle. Chaque passage de son livre, isolé du contexte, n'a rien de bien méchant, mais les enchaînements, la narration et les incertitudes du destin des personnages rendent l'histoire sacrément efficace*". Voilà sur quoi, avec pour modèle **Shining**, Fraser Heston s'est plus particulièrement penché sur la mécanique du suspense, d'abord avec la mise en place des éléments du puzzle puis avec le déchaînement de haines, de furie meurtrière. Un suspense en deux temps en somme. "*De même, je n'ai pas demandé un budget très important pour le département effets spéciaux. Outre le fait que ceux-ci n'ont souvent pas grand chose à voir avec les qualités plastiques d'un film, le scénario n'en prévoyait que peu.* **Le Bazar de l'Epouvante** *se place davantage sur un plan psychologique que graphique. Si vous avez un assassinat vraiment éprouvant dans le film, ce n'est pas pour autant que l'hémoglobine éclabousse la caméra. Mais, croyez-moi, c'est d'autant plus dur à encaisser qu'on ne voit pas grand chose*".

Dans le même esprit, Fraser Heston "normalise" Leland Gaunt, nettement plus extraverti dans le bouquin de Stephen King. Dans le livre, Leland Gaunt pénétrait les rêves de ses clients, se métamorphosait volontiers en créature monstrueuse, prenait plusieurs apparences dont celle du joueur de baseball Sandy Koufax. Dans le film, Leland Gaunt, le boutiquier de l'enfer, agit à visage découvert. Max Von Sydow ne porte jamais un quelconque maquillage. "*Il peut inspirer la terreur sans le moindre artifice*" indique Fraser Heston, partisan d'un Satan sans fard, passant encore plus inaperçu que le Lucifer incarné par Robert DeNiro dans **Angel Heart**. "*MA THEORIE CONSIST A PENSER QUE LE MALIN NE PORTE PAS DE CORNES SUR LA TETE ET DE QUEUE FOURCHUE. C'est probablement un homme très gentil, se tenant juste derrière vous pour vous suggérer ce qu'il aimerait que vous fassiez. Leland Gaunt, un gentleman intelligent d'origine européenne, s'avère ainsi de très bonne compagnie. Il porte de beaux costumes, parle avec mesure, élégance, à un rythme mesuré. Il a de l'esprit, de l'humour, le sens de la réplique. En fait, ce diable-là ressemble étrangement à Max Von Sydow*". Ironiquement, autant le comédien que le metteur en scène s'encanaillent ici avec l'Ange Déchu. Max Von Sydow fut Jésus-Christ en personne dans **La Plus Grande Histoire jamais Contée** et Fraser Heston, fils de celui qui personnifia Moïse et Ben-Hur, a produit récemment "Charlton Heston Presents the Bible". Ces deux-la, auraient-ils vendu leur âme au Diable ?

Marc TOULLEC



Alan Pangborn (Ed Harris), un shérif rétif au charme ensorceleur de Leland Gaunt.

Needful Things. USA. 1993. Réal.: Fraser C. Heston. Scén.: W.D. Richter, Rob Reiner d'après le roman de Stephen King. Dir. Phot.: Tony Westman. Mus.: Patrick Doyle. Prod.: Jack Cummins & Peter Yates pour Castle Rock Entertainment/ New Line Cinema. Int.: Max Von Sydow, Ed. Harris, Bonnie Bedelia, J.T. Walsh, Amanda Plummer, Lisa Blount, Ray McKinnon... Dur.: 1 h 43. Dist.: Les Films Number One. Sortie nationale prévue en juillet 1994.

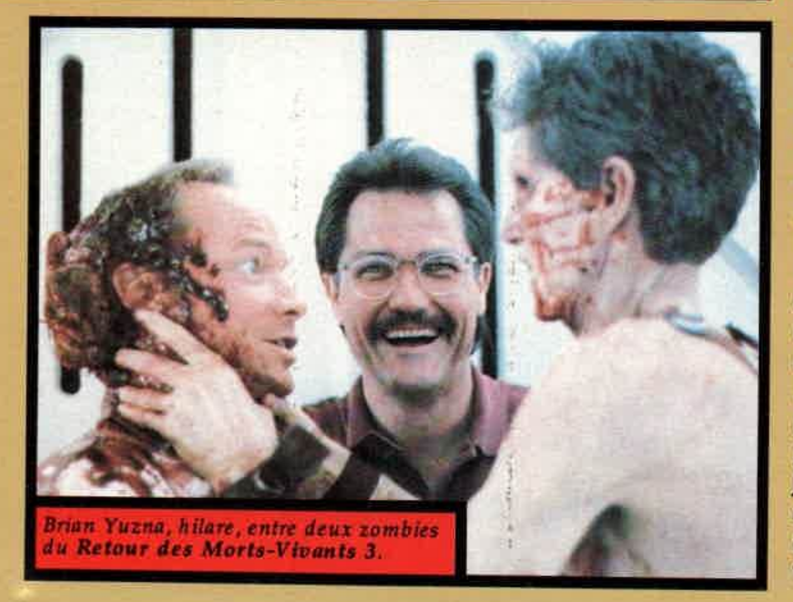


Julie (Mindy Clarke), la fiancée de l'au-delà, zombie punk adepte du piercing (*Le Retour des Morts-Vivants 3*).

FANTASTICA

Interview

Brian Yuzna
l'homme du festival



Brian Yuzna, hilare, entre deux zombies du Retour des Morts-Vivants 3.

*Réalisateur du **Retour des Morts-Vivants 3**, co-réalisateur et co-producteur de **Necronomicon**, producteur de **Ticks**, Brian Yuzna a connu les honneurs d'Avoriaz pour les déjantés **Society** et **Ré-Animator 2**. D'abord producteur de Stuart Gordon sur **Ré-Animator**, **Dolls** et **From Beyond**, cet ancien gérant de night-club se prend d'amour pour le fantastique dès sa plus tendre enfance. Cinéaste des mutations génétiques, des dessous cachés de la jet-society et des désirs pervers s'accomplissant dans des bains d'hémoglobine, Brian Yuzna est certainement l'une des personnalités les plus marquantes du cinéma fantastique des années 90, l'une des plus originales. Dernièrement célébré au Festival de Montréal, le voici sur les glaces de Fantastica...*

Vous ne parlez jamais de votre tout premier film en tant que réalisateur, *Self Portrait in Brain*. Pourquoi donc ?

Il s'agit d'une sorte de film de fin d'études. Je l'ai tourné avec une seule caméra, juste pour me faire la main. J'y raconte les aventures d'un type qui s'éclate la tête contre les murs pour, avec les éclaboussures du cerveau, faire de l'art. En fait, ce personnage est un hologramme que son frère diffuse de temps en temps. Je dissimule **Self Portrait in Brain** car le résultat est tout de même assez embarrassant. L'art conceptuel m'a toujours intéressé. Avant de venir au cinéma, je peignais des tableaux abstraits. Mais je me suis vite enfui de ce milieu rempli de gens très prétentieux. JE DOIS ÉGALEMENT DIRE QUE JE DÉTESTE TRAVAILLER SEUL DANS MON COIN : J'AIME PARTAGER, ÉCHANGER DES IDÉES, QUE MES TRAVAUX SOIENT VUS PAR LE PLUS DE GENS POSSIBLE. Mes films restent encore profondément influencés par la peinture. **Society**, c'est du Dali, tout comme l'affiche de **From Beyond** directement inspirée d'une de ses toiles.

Après *Ré-Animator 2*, *Douce Nuit, Sanglante Nuit 4 & 5*, vous vous attelez à une nouvelle séquelle avec *Le Retour des Morts-Vivants 3*. Vous tenez à devenir un spécialiste renommé des suites ?

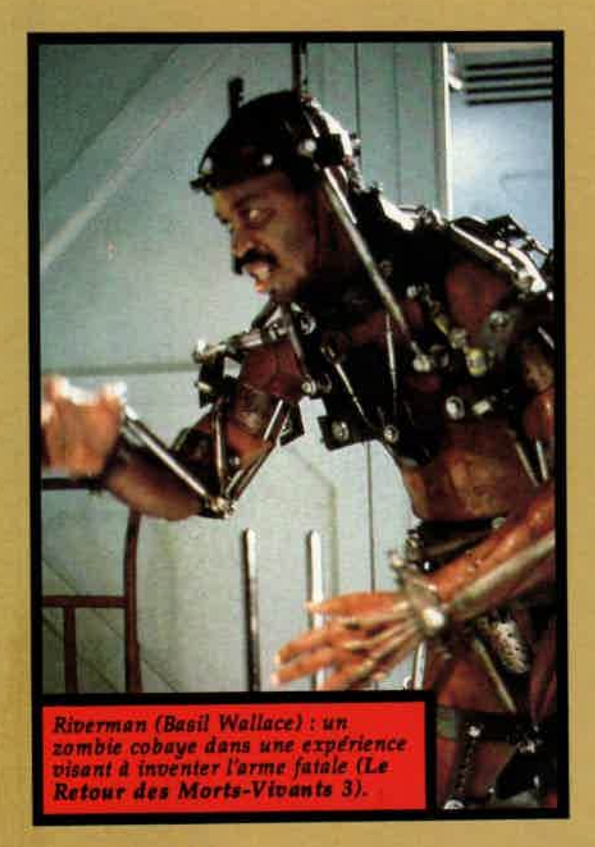
Non, pas vraiment, même si cela ne me dérange pas de travailler d'après un matériel existant déjà. Bien sûr, je préfère partir d'une idée originale qui présente davantage de possibilités. Je me considère heureux chaque fois qu'un producteur me confie un projet. Ainsi, j'apprécierais qu'on me propose un **Hellraiser** car j'ai très envie de pénétrer dans cet univers-là. C'est le détenteur des droits de la série du **Retour des Morts-Vivants** qui m'a contacté pour prendre en charge cette séquelle. Même s'il a ensuite perdu cette option, le nouveau producteur, *Trimark*, m'a fait confiance. Je suis donc parti d'un scénario original de John Penny, l'auteur de **The Kindred**, qui fut assistant-monteur sur le premier **Retour des Morts-Vivants**. Il voyait cette séquelle sous un jour original, une sorte de Roméo & Juliette version zombies. Nous avons discuté, échangé des idées - car j'aime ce type de rapports avec les scénaristes de mes films, et j'ai suggéré de transformer l'héroïne en zombie. Pour en arriver là, je me suis posé cette question : "Comment diable peut-on tourner un film de ce genre aujourd'hui sans refaire ce qui a déjà été fait ?". En métamorphosant la principale protagoniste féminine en cadavre ambulant, tout changeait subitement. Ce n'était plus "ils arrivent, ils arrivent !" avec des hurlements d'effroi, mais une peur plus intériorisée, omniprésente d'un bout à l'autre du film. De plus, avec une femme morte pour tête d'affiche, je pouvais prolonger la fiancée à base de morceaux de cadavres assemblés de **Ré-Animator 2**. A peine l'avais-je ressuscitée que je devais la renvoyer ad patres ! **Le Retour des Morts-Vivants 3** m'a permis de me délivrer de cette frustration.

A la vision du *Retour des Morts-Vivants 3*, on pense parfois à George Romero, au *Jour des Morts-Vivants* : Julie, votre héroïne, ressemble à Bud, le zombie positif de Romero, vos militaires font également des expériences sur les morts-vivants...

■■■



L'armée des ténèbres du Retour des Morts-Vivants 3 : ils veulent bouffer du cerveau....



Riverman (Basil Wallace) : un zombie cobaye dans une expérience visant à inventer l'arme fatale (Le Retour des Morts-Vivants 3).

■■■

Je suis conscient de cette parenté. J'adore la trilogie de George Romero, même si je préfère **Zombie** au **Jour des Morts-Vivants**. Toutefois, nous n'avions pas pour intention avec Julie de dupliquer le personnage de Bud. Nous désirions simplement traiter différemment d'un thème rebattu, trouver une approche originale. Néanmoins, malgré nos initiatives, nous devions respecter l'esprit de Dan O'Bannon (1), l'auteur complet du premier **Retour des Morts-Vivants**, et son attirance pour la bande dessinée, même si nous avons délibérement écarté la comédie. Comme Dan O'Bannon, George Romero est avide de ces comics pleins de gens qui meurent, qui perdent leur âme et qui, instinctivement attirés par la chair humaine, se précipitent sur les vivants pour les bouffer. Dans un cadre aussi restreint que le film de zombie, il est inévitable que vous trouviez des traits communs.

Après cette grosse comédie horrifique qu'est *Le Retour des Morts-Vivants* 2 de Ken Wiederhorn, on a de quoi être surpris par l'atmosphère très dure, la violence graphique et psychologique du *Retour des Morts-Vivants* 3.

J'EN AI PLUS QU'ASSEZ DES COMÉDIES HORRIFIQUES. LE SUCCÈS DES *FREDDY*, DE *RE-ANIMATOR* ET DE QUELQUES AUTRES A AMENÉ UN MALENTENDU ; LES PRODUCTEURS SE SONT DITS QUE LE PUBLIC ALLAIT VOIR DES FILMS D'HORREUR POUR RIGOLER. Pourtant, en aucun cas ces films n'envisageaient de s'imposer en tant que comédie. **Ré-Animator** et **Les Griffes de la Nuit** racontent des histoires vraiment cauchemardesques, mais leur approche riche et colorée du genre, leur côté bande dessinée impliquent des situations à ce point saignantes sur le plateau que les gens commencent à déconner, à balancer des plaisanteries ironiques. Celles-ci, quand elles sont comiques, s'intègrent dans les dialogues. Ainsi, le public, pour se délivrer de la tension, réagit immédiatement au moindre trait d'humour. Voilà pourquoi beaucoup de responsables des studios pensent qu'un film d'horreur doit obligatoirement inclure un fort pourcentage de rigolade. Comme ces gens-là n'apprécient guère le genre, cela leur permet de dire "Je tourne une comédie" plutôt que "Je tourne un film d'horreur". Des films sur ce modèle, il y en a eu beaucoup à la fin des années 80. Ils ont trop tiré sur la corde. Il faut aujourd'hui revenir à l'essentiel. Dans **Le Retour des Morts-Vivants 3**, nous nous sommes ainsi délibérement écartés de la gaudriole du deuxième pour lequel les investisseurs japonais ont imposé le retour de deux personnages tombés en cendres à la fin du premier. Malgré tout, le film demeure drôle. C'est inévitable lorsque vous poussez l'horreur dans ses dernières extrémités. **Le Retour des Morts-Vivants 3** se définit donc comme un film d'horreur romantique souvent sombre, mais certaines de ses péripéties restent ridicules. Comment, par exemple, expliquer que des gosses puissent forcer les portes d'une base militaire ultra-secrète ? Selon une logique fantastique, celle du **Retour des Morts-Vivants 3** justement, vous admettez ces facilités, ces coïncidences, pour parvenir au résultat escompté, les frissons.

***Le Retour des Morts-Vivants* 3 risque fort de devenir un film référence pour les accros du piercing, ce décorum corporel qui consiste à se larder le corps de bijoux-hameçons...**

Je suis passionné par tout ce qu'on appelle "primitivisme moderne". A Los Angeles, nous connaissons actuellement un regain d'intérêt incroyable pour les tatouages, les cicatrices qui forment des dessins sur la peau, le piercing. Il y a une vingtaine d'année, lorsque j'étais hippie, que je portais des boucles d'oreilles et les cheveux longs, mon esprit avait parfois tendance à s'égarer. Une fois, après avoir vu une photographie d'Indiens d'Amérique du Sud, j'ai voulu me couvrir le visage de tatouages. Heureusement, je ne l'ai pas fait. Aujourd'hui, alors que je deviens de plus en plus raisonnable, que je ne colle même plus d'affiches sur les murs, je me questionne sur cet intérêt pour cette forme de fétichisme. Je me demande pourquoi les jeunes portent des anneaux au travers du nez, des lèvres ou des mamelons, je me demande ce qui se dissimule derrière. J'ai tenté dans **Le Retour des Morts-Vivants 3** de répondre à cette question en créant toute une mythologie qui justifie le comportement de Julie. La douleur qu'elle endure par l'intermédiaire du piercing lui donne en fait une identité, lui donne l'illusion de la vie. La souffrance physique est une preuve d'existence. L'amour également. Julie



Une "talking head" encore dissuasive (Le Retour des Morts-Vivants 3).

Un sévice ordinaire : décalotter la boîte cranienne pour en siphonner le contenu.

est en permanence tiraillée entre l'amour et la souffrance : elle aime lorsqu'elle se trouve en présence de son petit ami, et souffre lorsqu'il disparaît. Cette relation s'avère très sado-masochiste. Mes morts-vivants traversent, en quelque sorte, une crise d'identité et tentent par tous les moyens de la résoudre. J'aime justifier les motivations de mes protagonistes. Ainsi, quand Dan O'Bannon dans **Le Retour des Morts-Vivants** proclame que ses zombies ont absolument besoin de cerveaux pour s'alimenter, c'est pour rire. Je ne peux laisser cela à l'état de blague. Donc, dans **Le Retour des Morts-Vivants 3**, vous avez une phrase de dialogue où on vous explique que le cerveau est le centre nerveux du corps, que les zombies ont besoin, pour tenir debout, de l'électricité qui se promène dans les nerfs. Tout naturellement, ils se jettent donc, affâmés, sur la source d'énergie !

D'où vient Mindy Clarke, l'interprète de Julie ? Une sacrée révélation. A travers l'horreur, elle fait passer une sensualité dingue, un érotisme sidérant...

Rencontrer Mindy pour la première fois, ce fut comme découvrir Jeffrey Combs pour **Ré-Animator**. J'ai eu ce même déclic lorsque je l'ai auditionnée lors d'un casting très classique. Au premier regard, Mindy Clarke était Julie. Ses expériences antérieures sur les planches, surtout le personnage de Nancy dans une adaptation théâtrale du film **Sid & Nancy**, l'avaient préparée au rôle. Le couple Curt/Julie du **Retour des Morts-Vivants 3** doit en fait beaucoup au couple Sid/Nancy, du fait que la dépendance de Nancy vis-à-vis des drogues ressemble curieusement à l'attraction de Julie pour la douleur. Dans une séquence, Julie introduit du verre sous sa peau, puis enlace son compagnon. Imaginez qu'une jeune femme coure dans la salle de bain pour se faire un shoot à la seringue et qu'elle en ressorte pour faire l'amour avec vous. Vous préférez oublier, dans le feu de l'action, qu'elle s'est introduit une aiguille de métal dans les veines et qu'elle porte partout les stigmates de son mal. A sa façon, à l'image de Nancy, Julie est une junkie. Elle correspond aussi à une imagerie classique du fantastique. On l'aime et on la redoute tout à la fois. Comme un vampire, elle effraye et attire irrésistiblement. Elle

■■■



Un zombie s'offre une laborantine en guise de breakfast (Le Retour des Morts-Vivants 3).



Le surprenant contenu d'un baril top-secret (Le Retour des Morts-Vivants 3).

Le Retour des Morts-Vivants 3

Les morts-vivants font décidément de vieux os. Partie en 1985 d'une excellente mise en boîte par un amoureux du genre, Dan O'Bannon, la série du **Retour des Morts-Vivants** tombe dans la gaudriole gore lors de son deuxième tome et, aujourd'hui, remonte la pente à grandes enjambées. Et quel faste, quel panache lors des premières minutes situées dans un centre de recherches de l'armée. Là, le colonel Sinclair mène une expérience visant à transformer des soldats morts en d'invulnérables zombies d'élite. Une substance radioactive contenue dans des barils réveille les cadavres, mais ceux-ci, survoltés, affâmés, se jettent sur les militaires pour engloutir leur cerveau. Témoin de ce fiasco, Curt, fils du responsable de ce programme, réanime le corps de sa petite amie, Julie, fraîchement tuée dans un accident de moto. Comme de bien entendu, malgré son amour, la fiancée revient de l'au-delà dans un état déplorable, rongée par un appétit féroce que réfreine de plus en plus difficilement sa passion dévorante.



Julie (Mindy Clarke) dans Le Retour des Morts-Vivants 3 : la mort lui va si bien !

C'est sexe, c'est gore, d'une imagination débordante dans l'horrible, c'est malsain et crade car les cadavres ambulants gesticulent avec une conviction sans égal, c'est mené à un rythme vif qui n'évite toutefois pas un léger passage à vide au milieu... Très motivé, Brian Yuzna en remet, en rajoute. Et sa caméra, prise de convulsions nécrophiles, caresse le corps percé d'anneaux, de pics de verre, de la fascinante Mindy Clarke, la plus belle morte "trouée" depuis Barbara Steele dans **Le Masque du Démon** en 1960.

M.T.

Return of the Living Dead, Part III. USA. *1993. Réal.: Brian Yuzna. Scén.: John Penny d'après une idée originale de Dan O'Bannon. Dir. Phot.: Gerry Lively. Mus.: Daniel Licht. Effets spéciaux : Steve Johnson, Tim Ralston, Kevin Brennan, Wayne Toth, Christopher Nelson. Prod.: Brian Yuzna, Roger Burlage, Lawrence Steven Meyers pour Trimark Pictures. Int.: Mindy Clarke, J. Trevor Edmonds, Kent McCord, Basil Wallace, Pia Reyes, Sal Lopez, Anthony Hickox... Dur.: 1 h 37. Dist.: Metropolitan Filmexport.* (Lire article in M.M. 82)

Necronomicon

Howard Philip Lovecraft (1890-1930) en trois temps, trois histoires reliées entre elles par l'incursion de l'écrivain, une sorte d'Indiana Jones à la Edgar Poe, dans les combles d'une bibliothèque possédant le Necronomicon, grimoire maléfique rédigé sur de la peau humaine par un Arabe dément. Epié, Lovecraft s'étend sur trois tragédies de l'au-delà, allant du conte gothique à une descente colorée, agressive, dans des enfers organiques.

The Drowned est un conte gothique avec tout ce que cela suppose : une vieille maison perchée sur une falaise, une tempête, de la poussière et une malédiction. Edward de la Pore en est la victime après que son oncle, au début du siècle, ait amorcé le processus. Reniant la Bible après la noyade de sa famille, il se tourne vers le Necronomicon dont les rituels pourraient ramener ses proches à la vie. Funeste expérience renouvelée par Edward dont la fiancée réapparaît, froide, humide comme un poisson, téléguidée par une entité monstrueuse... **The Drowned** : trente minutes de fantastique authentique, racé, plastiquement beau, narrativement fluide. Ancien rédacteur en chef de *Starfix*, Christophe Gans, pour ses débuts de réalisateur, tire sa révérence à une imagerie qui l'a nourri.

De son côté, dans **Whispers**, Brian Yuzna délire à tout va. Cruel, volontiers sarcastique, il plonge Sarah, une femme-flic enceinte, sur les traces d'un malfrat dans un enfer qui ferait passer celui de Dante pour une garderie. L'endroit s'apparente à l'intérieur d'un corps malade, à des entrailles parasitées par des volatiles arrachant les âmes des captifs par des moyens peu ragoûtants... Extrêmiste dans le cauchemar, osant les visions les plus dégueulasses, les sévices les plus odieux, le sardonique monsieur Yuzna dérange, soulève l'estomac, fascine par son culot et une totale absence de préjugés dans l'imaginaire.

Entre **The Drowned** et **Whispers**, **The Cold** du Japonais Shu Kaneko fait pâle figure. Laborieux, il met en scène un journaliste questionnant Amy Ostermann concernant sa mère Emily. Vingt ans auparavant, cette dernière, en emménageant dans la même maison, aurait connu une étrange liaison avec le Dr. Madden. Sans cesse bouclé dans sa chambre, Madden étudie la prolongation de la vie. Cobaye de ses propres expériences, il ne supporte pas la moindre source de chaleur... Bien conventionnel ce segment de **Necronomicon**, à l'exception d'une liquéfaction très crémeuse. Il ne gâte toutefois pas le sentiment dominant : la satisfaction.

M.T.

*USA/ France/ Japon. 1993. Réal.: Christophe Gans (**The Drowned**), Shu Kaneko (**The Cold**) & Brian Yuzna (**Whispers** & séquences de liaison). Scén.: Brent Friedman, Christophe Gans, Brian Yuzna, Kazunori Ito. Dir. Phot.: Gerry Lively & Russ Brandt. Mus.: Jo LoDuca. Effets spéciaux : Screaming Mad George, Thomas C. Rainone, David Sharp, Everett Burrell & John Vulich, Todd Masters, Steve Johnson, Tom Savini, Doug Beswick. Prod.: Samuel Hadida, Brian Yuzna & Taka Ichise. Int.: Jeffrey Combs, Bruce Payne, Richard Lynch, Maria Ford, Belinda Bauer, David Warner, Bess Meyers, Juan Fernandez, Dennis Christopher, Millie Perkins, Signy Coleman... Dur.: 1 h 36. Dist.: Metropolitan Filmexport.* (Lire article in M.M. 83)

■■■

reste néanmoins une figure très actuelle, on la comprend. J'apprécie particulièrement la scène où Kurt la repousse après qu'elle ait bouffé un type ; il l'adore mais la repousse. C'est un peu l'histoire de nos vies à tous. Tout film d'horreur qu'il est, **Le Retour des Morts-Vivants 3** traite des rapports humains dans leur globalité, comme de l'égoïsme de Curt qui pense que Julie guérira de son mal et qu'elle pourra enfin le regarder jouer de la guitare. Comme si le but d'une femme dans la vie était de contempler l'homme ! A un moment, Julie demande à Curt de l'attacher, pour résister à l'envie de l'attaquer. Vous pouvez voir une drôle d'allégorie sur la confiance que l'on ne doit pas accorder à ceux qu'on aime. Ce qui n'interdit pas l'amour d'ailleurs, même s'il est dangereux.

***Le Retour des Morts-Vivants 3* inclut une trouvaille étonnante : Riverman, une combinaison entre le squelette humain et une machine de guerre purement mécanique. N'auriez-vous pas été influencé par les deux *Tetsuo* du japonais Shinya Tsukamoto par hasard ?**

Je connais bien les deux films, mais l'inspiration n'est pas directe, du moins pas consciente. Tsukamoto devait, au départ, réaliser l'un des segments de **Necronomicon**. Il avait rédigé un script formidable, mais un différend avec le coproducteur japonais l'a malheureusement écarté du projet. L'idée de Riverman, ce mort-vivant dans une carcasse de métal, m'est venue très tardivement, lors de la pré-production. Jusque là, le final se déroulait le plus classiquement du monde dans un lieu de sépulture, un cimetière ou un endroit de ce genre. Cependant, j'ai senti qu'il fallait revenir à la base militaire des premières minutes. On se devait de boucler **Le Retour des Morts-Vivants 3** à l'endroit même où il avait démarré. En gambergeant un peu, je me suis intéressé aux bénéfices que les militaires pouvaient bien tirer des zombies ; il était évident qu'ils se seraient servis de leur potentiel d'agressivité. Là, je me suis souvenu du porteur de charges robotisé de **Aliens**, l'engin dans lequel se glisse Sigourney Weaver pour anéantir la reine des extraterrestres. J'ai donc imaginé une mécanique équivalente pour mes morts-vivants, une sorte de cage articulée qui les rendrait plus forts encore, et qui serait commandée à distance. Je dois reconnaître que des restrictions budgétaires ont diminué la portée de la séquence. J'aurais apprécié que cette armature contienne un squelette, et non un cadavre avec encore de la chair autour des os. Faute de moyens, nous avons dû garder la viande ! J'apprécie le concept du squelette fonctionnant indépendamment de la traction des muscles. Dommage que nous n'ayions pu nous offrir les effets spéciaux nécessaires, l'animation image par image, les maquettes... Mais ayant peur que l'on me pique l'idée, aimant visualiser le plus tôt possible ce que mon imagination génère, j'ai opté pour cet effet plaisant mais frustant dans son passage à l'image.

Frustrant ? Peut-être pour vous ! Ce Riverman-droïde secoue sacrément par son réalisme, la cruauté de son concept !

Au lieu de recourir à du latex peint couleur métal, ce qui ne me plait guère, Tim Ralston a pris son chalumeau pour confectionner l'armature d'acier. Elle pesait dans les 50 kilos et blessait le comédien, Basil Wallace. Si la séquence fonctionne, c'est justement parce que cet habit de métal ralentissait la démarche de l'acteur tellement elle était lourde, difficile à porter. Sur le plateau, il souffrait vraiment. La charge l'a blessé jusqu'à le faire saigner. Sa douleur rejaillit à l'écran ; elle est réelle et apporte une crédibilité inespérée à sa progression cahotique.

Vous êtes incroyablement prolifique. En un an, vous avez accumulé *Le Retour des Morts-Vivants 3*, *Ticks* et *Necronomicon*. Et on ne dénombre plus vos projets !

Faire du cinéma me permet de libérer ma créativité, de raconter des histoires. Créer est essentiel, une source de bonheur. Plus votre travail vous offre les moyens de créer, plus vous êtes épanoui sur un plan intime. Réaliser un film, ce n'est pas plus de 10 % de création pure, la logistique, la technique occupant une place importante, mais l'application de vos idées devant une caméra peut mener très loin. Je me souviens, par exemple, d'un barbecue avec Stuart Gordon et nos familles respectives. Brusquement, j'ai évoqué une



*Madame Benedict (Judith Drake), une ménagère de l'atroce (**Whispers**).*



*Mi-homme, mi-poisson, le messager des ténèbres de **The Drowned**.*

Sarah (Signy Coleman), femme flic captive d'un enfer organique où reposent des milliers de corps démembrés (Whispers).

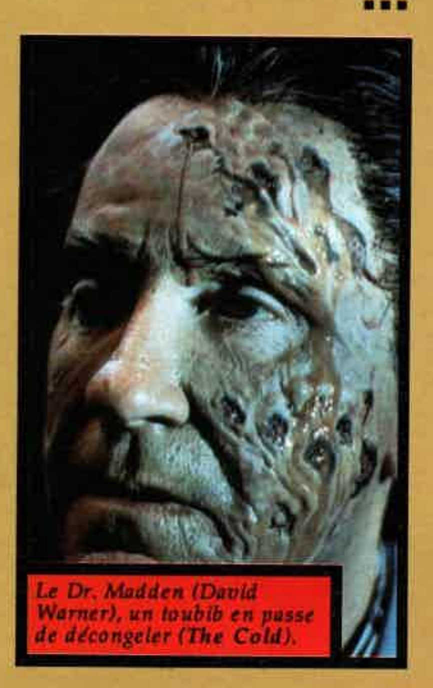
image qui me trottait dans la tête depuis longtemps, celle d'un gosse chevauchant une abeille géante et d'un autre cravachant une fourmi. Stuart s'est montré enthousiaste et de là est né **Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses**. Quelques mois plus tard, lorsque j'ai retrouvé ces images sur les tasses en plastique d'un fast-food, j'étais aux anges, heureux de voir que le fruit de mon imagination avait quitté son cadre initial. Idem pour Mindy Clarke dans **Le Retour des Morts-Vivants 3**, lorsqu'elle fait la couverture de certains magazines spécialisés. Mes goûts en tant que fan de cinéma fantastique rejoignent ainsi ceux d'autres fans.

Votre segment de *Necronomicon, Whispers*, évoque visuellement les ténors du fantastique italien que sont Mario Bava et Dario Argento. C'est un hommage que vous leur avez rendu ?

Dario Argento et Mario Bava ont influencé tous les cinéastes œuvrant dans le fantastique. Excepté les éclairages, **Whispers** ne ressemble en rien à leurs films ; il n'a rien de traditionnel. Je dirais même qu'il est dangereux. Autant l'épisode de Christophe Gans, **The Drowned**, possède un style élégant, subtil, classique dans le sens hollywoodien du terme, autant le mien se montre le plus sale, le plus glauque, le plus moderne possible. A travers lui, je tenais à dépeindre un cauchemar. Un vrai, un pur cauchemar vu à travers un prisme lovecraftien. WHISPERS ME DERANGE : JE NE SUIS PAS CERTAIN DE REELLEMENT L'AIMER. JE LE REGARDE AUJOURD'HUI, DISANT : "BON DIEU, CE N'EST QUAND MEME PAS MOI QUI AIT COMMIS CETTE ABOMINATION ?". Heureusement, la folie et l'humour tempèrent quelque peu les excès. Dans une société conservatrice où le "poliquement correct" est une véritable obsession,

■■■


Lovecraft (Jeffrey Combs) et sa bible des ténèbres : le Necronomicon.


Le Dr. Madden (David Warner), un toubib en passe de décongeler (The Cold).

■■■

Whispers risque fort de créer quelques remous moraux. Les féministes vont me lyncher car mon segment est très "pro-droit de vivre". Enfin, il peut être interprété ainsi...

***Whispers* serait-il dans votre optique un film militant contre l'avortement ? Vous assenez un sacré électro-choc aux femmes enceintes désireuses de recourir à l'I.V.G. !**

Non, car mes convictions ne s'opposent pas à l'avortement. Le fait que **Whispers** raconte le calvaire d'une femme punie parce qu'elle désire se débarrasser de son enfant peut néanmoins être perçu comme un avertissement. Si je suis allé aussi loin dans l'horreur, c'est également parce que ma comédienne principale, Signy Coleman, compte parmi les rares actrices capables d'aller jusqu'au bout, de se mettre psychologiquement à nu. Je respecte énormément ces actrices, des filles comme Mindy Clarke, Jennifer Jason-Leigh ou Isabelle Adjani à ses débuts. Je dois avouer que la paternité de **Whispers** revient en partie à Christophe Gans, que j'ai rencontré pour la première fois lorsqu'il était journaliste pour *Starfix*. C'est quelqu'un d'extrêmement doué, un monteur du tonnerre qui remarque dans les films des détails que personne ne note. Christophe m'a fait partager d'incroyables idées de transition entre les plans. Dans un futur proche, je vais produire son premier long métrage, **Crying Freeman**, un budget compris entre 10 et 13 millions de dollars. Je suis également très intéressé par son premier script, co-écrit par François Cognard, une histoire de maison mécanique à la Jules Verne, un scénario vraiment passionnant intitulé "The Entzel Project". Notamment grâce à Christophe, **Necronomicon** a le potentiel d'un gros succès public, encore que je redoute que le film soit trop bizarre. **Necrononicon**, ce n'est ni **Creepshow**, ni **Darkside, Contes de la Nuit Noire**, ni une histoire typique de *La Quatrième Dimension*.

***Ticks*, cette histoire de tiques mutantes dans la cambrousse américaine, est-il un projet personnel ? Ou une commande que vous avez pris à coeur comme *Le Retour des Morts-Vivants 3* ?**

Ticks est ce qu'on pourrait appeler un travail de commande. Ce sont Jack Murphy et Robert Little de *Overseas* qui m'ont contacté pour superviser sa mise en chantier, après que le premier scénario de Doug Beswick ait été réécrit par Brent Friedman et que la mise en scène ait été confiée à Tony Randel. Ils m'ont engagé pour mes capacités à tirer le meilleur parti d'un budget minuscule, pour mon background dans le fantastique. J'ai ainsi dû supprimer certaines séquences pour des raisons budgétaires, notamment une où plusieurs tiques kidnappaient un beefsteak que préparait l'assistante sociale. Si cette séquence plaisait à tout le monde, elle n'était pas indispensable du tout à la progression de l'histoire. Mon rôle sur **Ticks** consistait donc à ôter tout ce qui alourdissait le budget, mais sans jamais nuire à l'ensemble. Si j'ai pas mal élagué, j'ai aussi développé la "personnalité" des tiques pour qu'elles ne soient pas uniquement des monstres vagues, à l'arrière-plan. A vrai dire, pour parvenir à ce résultat, pour sortir les créatures de l'anonymat, il a suffi de développer la scène chez le vétérinaire, durant laquelle une tique bondit du cadavre du chien, pour traverser la pièce, grimper aux murs... Ces quelques minutes élèvent **Ticks** à un tout autre niveau.

***Ticks* ne ressemble pas vraiment au *Retour des Morts-Vivants 3* et à *Necronomicon*. *Ticks*, c'est de la bonne vieille série B de papa, non ?**

Ticks s'inscrit dans la lignée des films de monstres des années 50. En général, ces séries B mettaient en scène des insectes rendus monstrueux par les radiations. Ils se transformaient alors en créatures gigantesques, belliqueuses dans des films comme **Tarantula, Les Monstres Attaquent la Ville, La Chose Surgit des Ténèbres**... Aujourd'hui, le nucléaire ne constitue plus le danger numéro 1. Les déchets chimiques, les manipulations génétiques nous préoccupent bien plus. C'EST POURQUOI TICKS, MALGRE SON APPARTENANCE A UNE TRADITION, EST BIEN UN FILM CONTEMPORAIN. J'AI INSISTE POUR QU'IL EN SOIT AINSI, POUR QUE LE SCENARIO EXPLIQUE QUE LA MUTATION DES TIQUES EST DUE A DES STEROIDES AGRICOLES UTILISES PAR DES CULTIVATEURS DE MARIJUANA. Il est capital qu'une histoire se base sur une logique interne, sur des règles bien précises. Pour cette raison, j'ai tenu à ce que le réalisateur tourne, quelques mois après la prise de vues, une séquence prenant pour cadre le repaire des cultivateurs usant des stéroïdes. Cette scène clarifie les événements. De plus, nous l'avons intégrée



Ticks : la reine géante des petits mutants.



Petit, rapide, avec de grandes manibules : Ticks ou "les dents de la forêt"...

pour dynamiser un peu le film, car, au premier montage, il fallait bien attendre 45 minutes avant que les monstres attaquent...

Actuellement, la censure redouble de vigueur aux Etats-Unis. Vu que vos films sont généralement très corsés, ne craignez-vous pas de subir leurs foudres, leurs coups de ciseaux ?

Plus ça va, plus les censeurs nous étranglent. Qu'ils coupent dix secondes de morsures de zombies dans **Le Retour des Morts-Vivants 3**, ce n'est pas particulièrement gênant, mais qu'ils profitent de la reprise de **La Horde Sauvage** pour l'interdire aux moins de 18 ans comme un vulgaire porno, c'est proprement scandaleux. Malheureusement, cette mesure rétrograde est parfaitement représentative ce qui se passe actuellement. D'un autre côté, je ne pense pas que les castrateurs de ce genre arrêteront quoi que ce soit. Lorsque j'étais gosse, il était formellement interdit, dans les programmes télés, de prononcer le mot "enceinte" ou de montrer un couple, même marié, au lit ! En fait, aux Etats-Unis, la censure est davantage un problème économique qu'ouvertement politique, moral. Vous pouvez tourner le film que vous désirez, sans restriction aucune. Dès que vous essayez de le vendre, les ennuis commencent car, avec l'interdiction aux mineurs que les exploitants font scrupuleusement respecter, personne ou presque ne prendra le risque de programmer votre film ! **Ré-Animator**, ainsi, n'a jamais été projeté au comité de censure. Néanmoins, pour pouvoir le vendre à une chaîne de télévision, *Empire*, sa compagnie de production, l'a charcuté de 70 plans, ce qui rend le spectacle visible par tous. J'admets que sa version intégrale peut traumatiser un gamin non habitué à ce genre d'excès.

Paradoxalement, les enfants se jettent sur les films d'horreur ; ils les adorent même !

Vous savez pourquoi ? Parce qu'ils traitent de mort et de sexe. Ils jouent, pour l'adolescent, le rôle des contes de fées de la petite enfance. Les films d'horreur lui enseignent quelque chose de profond. Tous, en bas-âge, nous pensons que nos parents représentent la perfection immaculée. Puis survient le sexe et l'on se sépare d'eux. Ensuite arrive la mort qui commence à s'insinuer dans les jeunes esprits. En grandissant, on s'aperçoit que nous sommes en fait comme nos parents, que nous appartenons à la même espèce. Ainsi donc, au fil des années, les parents passent d'un statut divin à celui de démon avant de se transformer définitivement, à nos yeux, en gens normaux. Même les adolescents rebelles de **Society** et du **Retour des Morts-Vivants 3** admettent cette vérité.

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH, Guy GIRAUD & Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)

(1) Brian Yuzna et Dan O'Bannon ont, un an durant, travaillé ensemble sur le scénario de **The Men**, l'histoire d'une femme convaincue que tous les hommes sont des extraterrestres. Aujourd'hui, O'Bannon développe, en solo, le projet pour *New Line*.

Ticks

C'est du cinéma en provenance directe des années 50, du cinéma aux ambitions modestes, du cinéma efficace, de pur divertissement. L'assistante sociale Holly Lambert et son petit ami, le sociologue Charles Block, mettent sur pied des vacances vertes pour un groupe de jeunes citadins à problèmes. L'un, Panic Lumley, est un Black issu d'un ghetto, l'autre, Roméo Hernandez, un Chicanos gominé et suave accompagné de sa plantureuse girlfriend... Ce petit monde s'installe dans une cabane au fond des bois, pas très éloignée d'une plantation de marijuana. Malgré les intimidations de l'exploitant et de sa brute d'homme de main, Holly Lambert et ses cas sociaux demeurent dans le coin. Ils ignorent encore que les stéroïdes utilisés par les cultivateurs d'herbe provoquent la spectaculaire mutation des tiques, ces petites bêtes très collantes généralement amoureuses du bétail. Désormais, les insectes, plus gros, tout aussi nombreux et très voraces, attaquent les hommes, les animaux domestiques et peuvent même faire le siège d'un cabanon...



Ticks : après les vaches, elles s'attaquent aux teen-agers !

Tony Randel, réalisateur de **Hellraiser 2**, connaît la musique. Il laisse faire les choses comme elles se faisaient voici quarante ans, sachant bien que la seule vue des tiques constitue déjà une source de frissons pour les plus sensibles. Evidemment, les araignées de **L'Horrible Invasion** généraient une terreur plus persistante, mais ses affreuses bestioles, très bien servies par les effets spéciaux, remplissent correctement leur contrat. Elles tombent de gros cocons baveux, mordent, se glissent sous la peau, galopent à une cadence d'enfer, assiègent une baraque, et l'une d'elles, sous l'action des stéroïdes ingurgités par un ex-junkie, prend même les proportions de cinq gros crabes empilés. Les plus peureux hésiteront désormais à poser le cul dans l'herbe tendre.

M.T.

USA. 1992. Réal.: Tony Randel. Scén.: Brent Friedman & Doug Beswick. Dir. Phot.: Steve Grass. Mus.: Daniel Light. Effets spéciaux : Doug Beswick. Prod.: Brian Yuzna & Jack Murphy pour Overseas Filmgroup. Int.: Rosalind Allen, Ami Dolenz, Seth Green, Virginya Keehne, Clint Howard... Dur.: 1 h 26. Dist.: Métropolitan Filmexport. (Lire article in *M.M.* 82)

Attack of the 50-Foot Woman

L'an dernier, c'était un bébé qui prenait des proportions affolantes dans ***Chérie, J'Ai Agrandi le Bébé****. Aujourd'hui, c'est l'ex-sirène de* ***Splash****, Darryl Hannah, qui connaît une croissance surnaturelle. Véritable Goliath en jupons, cette grande fille de 50 pieds (soit plus de 15 mètres) tient désormais tête à son mari volage et à la Garde Nationale dans le remake respectueux d'un classique de la science-fiction ringue de papa...*



Nancy Archer (Darryl Hannah) dans un décor miniature très années 50...

Désormais, même les fleurons du cinéma de science-fiction kitsch des années 50 font l'objet de remakes, au même titre que les chefs-d'œuvre reconnus. On conçoit que **Planète Interdite** fasse l'objet d'une nouvelle version, mais **Attack of the 50-Foot Woman** tout de même ! Pourquoi adapter ce "monster movie" typique de son époque à la sauce des années 90 ! Pour en rire de bon cœur, pour le détourner en parodie loufoque alors que l'original affiche un inébranlable premier degré ? Pas question, surtout que Joseph Dougherty adule le **Attack of the 50-Foot Woman** de 1958. Il a six ans lorsqu'il le découvre au Wesbury Theatre de Long Island. *"J'étais seulement un gamin et le film m'a vraiment flanqué la pétoche. Tout m'y faisait peur, les hurlements, ces objets incroyables qui tombaient du ciel. Je n'ai plus revu le film jusqu'à un passage TV"*. Et là, le déclic ! Voici six ans, Joseph Dougherty s'attèle à l'écriture de son remake, une écriture appliquée, scrupuleusement fidèle à l'œuvre originale, sans, pour autant, en restituer la morale insidieuse, dépendante de l'époque. Quoi qu'il en soit, malgré quelques retouches, les nostalgiques du vieux nanar de Nathan Juran ne devraient pas vociférer à la trahison. On ne badine pas avec des classiques de cette sorte. *"Lorsque j'ai proposé à Lorimar de produire le retour de* ***Attack of the 50-Foot Woman****, les responsables ne m'ont pas pris au sérieux. C'est seulement après leur avoir montré* ***Howard Philip Lovecraft Détective*** *qu'ils ont commencé à m'écouter plus attentivement. Comme je les voyais arriver avec leur intention de lancer quelque chose de loufoque, je les ai prévenus que je n'avais nullement l'intention de faire du* ***Police Academy****, de me satisfaire d'un micro-budget. D'ailleurs,* ***Attack of the 50-Foot Woman****, celui de 1958, possède certaines des qualités des films de Jack Arnold, des productions* Universal *et George Pal"*, des noms magiques qui renvoient à des titres aussi glorieux que **L'Homme qui Rétrécit**, **Tarantula** et **Les Voyages de Gulliver**.

Lorsqu'elle reçoit le scénario de **Attack of the 50-Foot Woman**, Darryl Hannah réagit comme les pontes de *Lorimar* ; cette proposition, incarner une géante, ressemble à une plaisanterie. *"Au début, j'ai pensé qu'il s'agissait d'un projet complètement farfelu, absolument pas présentable à l'écran. De plus, de l'original, je ne connaissais alors que l'affiche et le t-shirt. Toutefois, je me suis lancée dans la lecture du script. Non seulement il était drôle, mais inventif, frappadingue. Quand il a fallu interpréter son héroïne, Nancy Archer, j'ai adopté un style de jeu très sérieux, crédible, y compris dans les situations les plus ridicules"*. Comme d'occuper la totalité de la surface d'une grande piscine pour les besoins d'un bain moussant, de saisir un camion et de le balancer à des dizaines de mètres de là, de vider



Un remède de cheval pour ramener la géante à sa taille initiale.

une voiture de son occupant comme s'il s'agissait d'une tirelire... "*C'était un peu comme aborder Shakespeare pour la première fois*" sourit Darryl Hannah. La Nancy Archer qu'elle interprète prend ses distances avec le personnage incarné par Alison Hayes en 1958, une épouse cocufiée, peu douée pour l'humour et plutôt méchante lorsqu'elle grandissait brusquement sous l'effet des radiations émises par la sphère extraterrestre. En 1994, point de grosse bille du cosmos, mais une soucoupe volante dans la tradition. Quant à cette Nancy Archer 1994, elle réagit plus sereinement à sa spectaculaire croissance. "*Si le film de Nathan Juran se montrait sévère avec sa principale protagoniste, c'est parce qu'il dénonçait les risques du nucléaire et de l'émancipation de la femme*", la femme métamorphosée en créature atomique au même titre que l'araignée velue de **Tarantula**, que les fourmis des **Monstres Attaquent la Ville**. "***Attack of the 50-Foot Woman** disait explicitement que les femmes libérées constituaient un danger potentiel.* DEPUIS LES ANNEES 50 S'EST INSTALLEE UNE PARANOIA TYPIQUEMENT MASCULINE. BEAUCOUP D'HOMMES VOIENT LES FEMMES TENANT UN POSTE A HAUTE RESPONSABILITE COMME DES MONSTRES. *Ils n'admettent pas cette évolution. Cela explique que tout ce qui n'était pas admis, pas compris alors, était éliminé. C'était alors une réaction très courante*".

Nancy Archer, via Darryl Hannah, n'est pas l'ogresse d'antan, la terreur contre laquelle les autorités délèguent la troupe armée. Elle est une timide épouse, brimée par son mari volage (Daniel Baldwin) et un père autoritaire, le plus puissant homme d'affaires de Arnold, une petite ville perdue dans le désert de Californie. "*En fait, la Nancy Archer de 1958 ne me ressemble pas du tout. Elle était un rien portée sur la bouteille, acariâtre, tandis que celle de 1994 se montre d'abord passive, paisible, soumise, puis, sous l'influence de l'ovni, se libère de toute ses inhibitions*". Chaussant une pointure voisine de celle de Gargantua, Nancy Archer met les citoyens d'Arnold au pas avant que n'intervienne la Garde Nationale, hélicoptères et missiles à l'appui. Les militaires pilonnent la blonde géante dans le désert. La tuent-ils ? "*Nous avons modifié le dénouement par rapport à 1958*" justifie Joseph Dougherti. En 1958, il était juste, de bonne moralité, d'éradiquer le monstre. Mais, en trente-six ans, les mœurs, de ce côté-là, ont considérablement évolué.

"JE N'AI PAS IMMEDIATEMENT COMPRIS LES RAISONS DE MON INTERET POUR *ATTACK OF THE 50-FOOT WOMAN*. C'EST DURANT LA REDACTION DU SCENARIO QUE J'AI ENFIN PIGE QUE MA PASSION DECOULAIT DU POUVOIR VISCERAL PROPRE AUX PETITS BUDGETS DES ANNEES 50. ILS FORMENT UN CINEMA A L'ETAT BRUT, EFFICACE ET MEME TRES HONNETE". Et même très compact, très serré, sans bavardage, ni remplissage ; **Attack of the 50-Foot Woman** dure très exactement une heure cinq. Bien concis pour un remake. Imprégné de l'esprit du film de Nathan Juran, Joseph Dougherty doit, ainsi, à la demande de la chaîne câblée *HBO*, écrire expressément deux scènes supplémentaires après le premier montage, afin d'atteindre un métrage conventionnel. Ces séquences mettent en scène le shérif et un député musardant dans le désert en quête de traces d'ovni. Les deux hommes y croisent un vieux chercheur d'or un rien déphasé. "*Ces quelques minutes semblent avoir été tournées à l'époque du premier **Attack of the 50-Foot Woman**. On pourrait les glisser dans un film des fifties sans déceler la supercherie*".

D'ailleurs, tout **Attack of the 50-Foot Woman** se réfère à son aîné, les effets spéciaux veillant à ne pas se montrer trop sophistiqués, trop performants. "*Evidemment, comme nous n'avions pas un budget très élevé, nous ne pouvions guère nous offrir ce qui se fait de plus sophistiqué dans le genre. De toute manière, je ne voulais pas m'engager dans cette direction, celle des ordinateurs, de la technologie à outrance. Tous les trucages que nous avons mis en oeuvre ici, que ce soient les perspectives forcées, les maquettes ou les incrustations, étaient déjà utilisés voici quarante ou cinquantes ans*" rapporte le réalisateur Christopher Guest. Sur les traces de Nathan Juran, Christopher Guest suit donc la titanesque Darryl Hannah dans des décors miniatures après qu'elle ait grandi comme Alice ayant bu le contenu de la fiole. Devant elle, la population de Arnold détale comme les citoyens américains filaient devant les monstres atomiques des années 50. Mêmes mouvements de foule, mêmes cris et mêmes visages figés par la trouille... Joseph Dougherty et Christopher Guest n'ont pas démérité dans ce remake. Son triomphe sur *HBO* devrait, dans les mois, les années à venir, assurer le retour d'autres géants des années 50, **The Cyclops**, **Le Fantastique Homme Colosse** et autre **War of the Colossal Beast**. "Y'a de la joie" comme chante Charles Trénet !

Marc TOULLEC



Nancy Archer : une revanche de taille à prendre contre Arnold, son Lilliput à elle...

USA. 1993. Réal.: Christopher Guest. Scén.: Joseph Dougherty d'après une histoire de Mark Hanna. Dir. Phot.: Russel Carpenter. Mus.: Nicholas Pike. Effets spéciaux : Gene Warren Jr. Prod.: Debra Hill pour HBO Pictures/ Warner Bros Television. Int.: Darryl Hannah, Daniel Baldwin, William Windon, Frances Fisher... Dur.: 1 h 30. Dist.: Les Films Number One. Sortie prévue en mai 1994.

Jack Be Nimble

Tous les films fantastiques néo-zélandais ne sont pas des **Brain Dead**. *Coriace mais nuancé,* **Jack Be Nimble**, *réaliste pour mieux s'évader par l'onirisme, s'impose en conte de fée morbide, en description des rapports très étroits qui unissent une soeur et son frère, Jack...*

La production cinématographique néo-zélandaise engendre souvent des découvertes passionnantes, des films qui ne ressemblent à aucun autre. **Jack Be Nimble** compte parmi ceux-là, ces films dotés du double pouvoir de séduire et d'effrayer. *"J'ai entendu parler d'un gamin fouetté à coups de fil de fer barbelé. C'est une image si horrible qu'elle m'est restée en tête des années. Je me suis donc interrogé sur le destin de cet enfant : comment allait-il grandir, quelles seraient les séquelles pour lui"*. Garth Maxwell part de ce fait-divers, de ce cas d'enfant-martyr, pour bâtir l'étrange scénario de **Jack Be Nimble**, une histoire cruelle qui débute comme un conte de fée des Frères Grimm. Ainsi, Jack et Dora sont séparés l'un de l'autre dès leur plus jeune âge. Abandonnés par leurs parents, ils attendent dans un orphelinat que de nouveaux géniteurs veuillent bien les recueillir. Si Dora bénéficie d'un foyer douillet, Jack subit les tourments d'un paysan brutal, ivrogne, un monstre qui le moleste au moindre prétexte. Ses quatre sœurs adoptives, des souillons muettes, assistent sans intervenir à ses supplices. Pire, elles ricanent de concert à son vœu de posséder un chat, le traînent devant un cochon qu'on égorge... Au fil des années, Jack et Dora continuent à croire en leurs retrouvailles, la petite fille développant inconsciemment une sorte de sixième sens, de lien ombilical et télépathique avec son frère. Les retrouvailles se produiront après que Jack ait fugué. Auparavant, grâce à un petit moteur électrique, méthode d'hypnose inédite, le jeune homme aura provoqué le "suicide" de ses beaux mais si horribles parents. Réunis une quinzaine d'années après leur séparation forcée, Jack et Dora remontent jusqu'à leurs vrais géniteurs, talonnés de peu par les quatre sœurs...

"Jack et Dora constituent les deux facettes d'une seule personnalité. Ensemble, ils forment un tout, un esprit sain. Individuellement, ils ne pourraient survivre très longtemps. Pour tenir leur rôle, j'ai engagé des comédiens complémentaires, à la fois sur les plans physique et émotionnel". Ces acteurs : Sarah Smuts-Kennedy remarquée dans **Un Ange à ma Table** et Alexis Arquette, petit frère de Patricia et Rosanna, à qui Garth Maxwell demande d'effacer son accent américain pour rentrer dans la peau de son personnage. "JACK BE NIMBLE COMBINE DES ELEMENTS DE DIFFERENTES ORIGINES. C'EST A LA FOIS UN FILM D'HORREUR TRES SERIEUX, UN FILM FANTASTIQUE TRES DUR, UN FILM D'AUTEUR ET UN DIVERTISSEMENT POPULAIRE DESIREUX DE FAIRE FRISSONNER LE PUBLIC. *Il touche également des sentiments enfouis au plus profond de nous.* **Jack Be Nimble** *montre à quel point l'émotion dominante dans ce monde est, non pas l'amour, mais la peur générée par la bestialité, la violence aveugle"*. A ce titre, la description du calvaire de Jack dans la petite ferme de ses parents adoptifs atteint presque l'insoutenable. Les raclées, la présence oppressante des quatre sœurs, la crasse et la haine transformeront ainsi le garçonnet en adolescent farouche, impulsif, violent, incapable de pardonner à sa mère naturelle sa fuite. Seule sa soeur Dora existe dans son univers torturé, compulsif, rancunier. Son enfance, son innocence, un couple de fermiers dégénérés les lui ont volées, mais c'est toute l'humanité qui doit désormais en payer le prix.

C'est sur le ton du film d'horreur pur, élégiaque, que Garth Maxwell, dont c'est le premier long métrage (après les courts **Beyond Gravity**, une romance gay, et **Red Delicious** sur le jardin d'Eden), conte l'histoire de Jack et Dora, nourrie de sa passion pour Edgar Allan Poe. *"Enfant, j'aimais les récits fantastiques et je continue à les apprécier. Cela fait partie des manières d'explorer les versants obscurs, troubles de nous-mêmes. Au cinéma, l'horreur permet de voyager aux confins de la morale contemporaine, d'en connaître très exactement les limites. Un personnage comme le Hannibal Lecter du* **Silence des Agneaux** *habite un monde intérieur comparable à celui de Jack. Les cotoyer tout deux permet de saisir la logique interne dont ils ont besoin pour se justifier. Ainsi, la sympathie du spectateur va à Jack car il sait de quoi retourne vraiment sa condition. Cela rend le film compatissant à son égard"*. Compatissant pour un hypnotiseur destiné à renaître dans les entrailles de sa propre sœur. Vraiment ambigü, ce conte de fées vénéneux pour adultes avertis.

M.T.

Nouvelle-Zélande. 1992. Réal.: Garth Maxwell. Scén.: Garth Maxwell & Rex Pilgrim. Dir. Phot.: Don Duncan. Mus.: Chris Neal. Prod.: Jonathan Dowling & Kelly Rogers pour Essential Productions/ The New Zealand Film Commission. Int.: Alexis Arquette, Sarah Smuts-Kennedy, Bruno Lawrence, Tony Barry, Elizabeth Hawthorne, Brenda Simmons... Dur.: 1 h 33.



Jack (Alexis Arquette) torturé par quatre soeurs sadiques dans Jack Be Nimble.



Sunny (Maria Schrader) dans Halbe Welt.



Katz (Dani Levy), dealer de cartes postales dans Halbe Welt.

Halbe Welt

L'ambassadeur du jeune cinéma autrichien à Fantastica. La description d'une société future, la nôtre, dont les dealers négocient des cartes postales, les images interdites d'un passé où la couche d'ozone filtrait encore les rayons trop ardents du soleil...

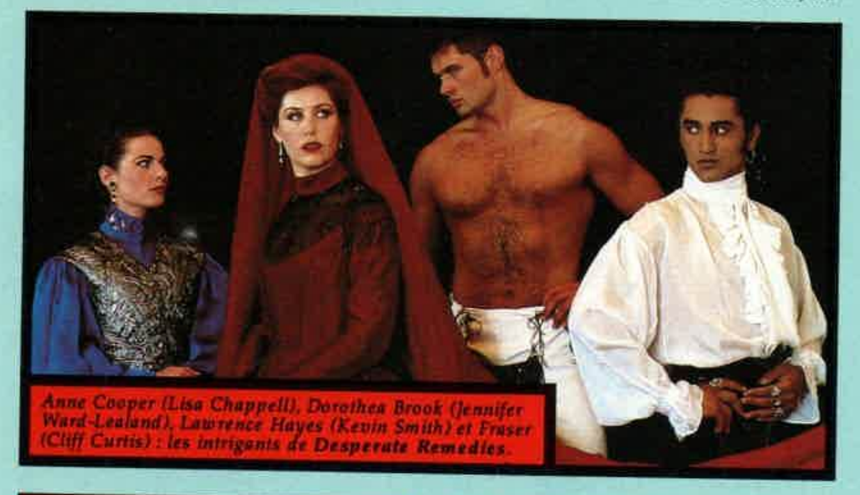
"Je suis persuadé que le futur de **Halbe Welt** *sera le nôtre"* prédit le jeune réalisateur autrichien Florian Flicker. Pas très enchanteresse, cette perspective. *"Je crois même que nous avons déjà un pied dans ce monde. Les gens sont de plus en plus casaniers ; ils quittent de moins en moins leur appartement. Ils y travaillent, y consomment, y font même du sport"*. Voilà jetées les bases de **Halbe Welt**, ce drôle (façon de parler) de petit film autrichien sur une société (à peine) futuriste privée de couche d'ozone. Les rayons ultraviolets du soleil sont si forts que quelques minutes d'exposition suffisent à créer des dégâts irrémédiables.

Ainsi donc, les citadins vivent comme des vampires, sortent la nuit. Dans les décors très ordinaires de Vienne. *"C'est intentionnellement que j'ai situé mon futur dans le monde d'aujourd'hui. Pour des raisons économiques d'abord, parce que je ne bénéficiais pas des moyens d'un* **Blade Runner**. *Ensuite, j'aime cet aspect de la science-fiction qui consiste à prendre un morceau de notre temps et à le transplanter dans un autre contexte"*. Pas de gadgets et d'effets spéciaux au sommaire du film, les effets de solarisation, bien qu'esthétiquement jolis, étant la simplicité même. *"On s'est longtemps interrogé pour aboutir à un effet optique très rudimentaire. Nous avons tiré une copie du film, puis une autre d'après celle-là, puis une autre. Nous nous sommes arrêtés à la troisième génération"*. Une méthode inconnue d'*Industrial Light and Magic* manifestement. Les autres "effets spéciaux" de **Halbe Welt**, le plongeon dans la réalité virtuelle, seul moyen d'évasion dans cette société, consistent à filmer les personnages à la montagne, sur un banc public, sur une plage... Des tableaux paradisiaques générés

par une boîte magique volée à une autorité très répressive, brutale. Il s'agit là du fil rouge d'un film *"sans narration linéaire, construit selon le principe du puzzle, d'après des pièces éparses qui, finalement, forment un tout cohérent"*. Ses personnages, des marginaux, dérivent d'une plage sous le feu d'un projecteur à une ferme bavaroise artificielle, d'un taxi clos à un bar branché... Et ce sont souvent les femmes qui mènent la danse dans **Halbe Welt**. "GENERALEMENT, LE CINEMA DE SCIENCE-FICTION AVILIT LA FEMME, LA PERCOIT COMME UN FAIRE-VALOIR. J'INVERSE CE PROCESSUS DEPLORABLE. MES PERSONNAGES FEMININS, J'EN AI FAIT DES SUPER-HEROINES DE BANDE DESSINEE, AU LOOK BARBARELLA". Belle référence à laquelle Florian Flicker ajoute, pour ses influences majeures dans le genre, **Alphaville** de Jean-Luc Godard et **Dark Star** de John Carpenter. Une manière de dire, pour la mention de ce dernier, que **Halbe Welt** ne se prend pas autant au sérieux qu'il en a l'air.

M.T.

Autriche. 1993. Réal. et Scén.: Florian Flicker. Dir. Phot.: Jerzy Palacz. Mus.: Lonesome Andi Haller Band. Prod.: Helmut Grasser/ Allegro-Filmproduktion. Int.: Rainer Egger, Dani Levy, Maria Schrader, Mercedes Echerer, Goran Rebic... Dur.: 1 h 23.



Anne Cooper (Lisa Chappell), Dorothea Brook (Jennifer Ward-Lealand), Lawrence Hayes (Kevin Smith) et Fraser (Cliff Curtis) : les intrigants de Desperate Remedies.

Desperate Remedies

Une sorte de ballet baroque, d'opéra sous acide, noyé de pourpre. Un film visuellement éblouissant où le fantastique est avant tout affaire de sensibilité, d'impressions, de sensations rythmées par des musiques de Verdi, Berlioz et Strauss...

Présenté dans l'indifférence générale en Sélection Officielle au Festival de Cannes, **Desperate Remedies** n'est pas de ces films qu'on catalogue en un seul terme, en une formule toute faite. Dans une colonie britannique du 19ème siècle, lieu imaginaire et factice, se nouent des intrigues cornéliennes. Vivant maritalement en compagnie de la très sensuelle Anne Cooper, la belle Dorothéa Brook rencontre sur les quais le bel immigrant Lawrence Haynes. Un rien farouche, elle manœuvre adroitement afin que celui-ci s'éprenne de sa soeur Rose que son boy-friend, le décadent Fraser, convertit à l'opium. Courtisée par William Poyser, un politicien opportuniste, Dorothéa subit les revers de son plan ; Lawrence ne s'amourache pas de Rose mais d'elle, tandis que Rose s'accroche à son Fraser...

Le fantastique dans **Desperate Remedies** ? Le monde perçu comme une scène d'opéra, comme un petit théâtre à dominante rouge où n'apparaît jamais le ciel. Un monde fermé. *"Le monde que nous avons créé dans **Desperate Remedies** nie délibérément les attaches historiques. Il se réfère uniquement à des mélodrames ou des films à costumes. Lors des répétitions en compagnie des comédiens, nous avons visionné **Senso** de Luchino Visconti, **La Splendeur des Amberson** d'Orson Welles, **Le Temps d'Aimer et le Temps de Mourir** de Douglas Sirk, **L'Héritière** de William Wyler. Nous enquêtions sur la texture même du mélodrame. Justement, ces mélodrames possèdent une liberté de ton et une indépendance vis-à-vis du réalisme qui leur confèrent ce cachet flamboyant, cette imagerie héroïque. A leur vision, vous commencez par rire de bon cœur et vous finissez par verser de chaudes larmes, profondément bouleversé. Paradoxalement, vous tombez sous le charme de quelque chose à laquelle la raison vous ordonne de résister. Ce sentiment rend le mélodrame jouissif parce qu'il fonctionne au niveau du subconscient, comme un dessin animé, une chanson"*. LE SECRET DE FABRICATION DU MELODRAME, STEWART MAIN L'A LOCALISE AU POINT QUE SON *DESPERATE REMEDIES*, COREALISE PAR PETER WELLS, DEVIENT "LE MELODRAME" DES MELODRAMES, OUTRAGEUSEMENT ROMANTIQUE, OUTRAGEUSEMENT ESTHETIQUE. Autant d'extrêmes gothiques que savait si bien maîtriser le Ken Russell des années 70, celui de **Music Lovers** et de **Lisztomania**.

Inspiré par "La Force du Destin" de Verdi, **Desperate Remedies** est, selon ses auteurs, *"une chambre richement ornée, traversée d'ombres inquiétantes et habitée par les passions grandioses du drame romantique"*. Si c'est un but, il est atteint avec panache, virtuosité, opulence picturale et émotion. Qualités qui doivent beaucoup à deux comédiennes superbes, Jennifer Ward-Lealand et Lisa Chappell, dont la prude scène d'amour sur l'herbe parvient gracieusement à une sensualité folle, une volupté inouïe.

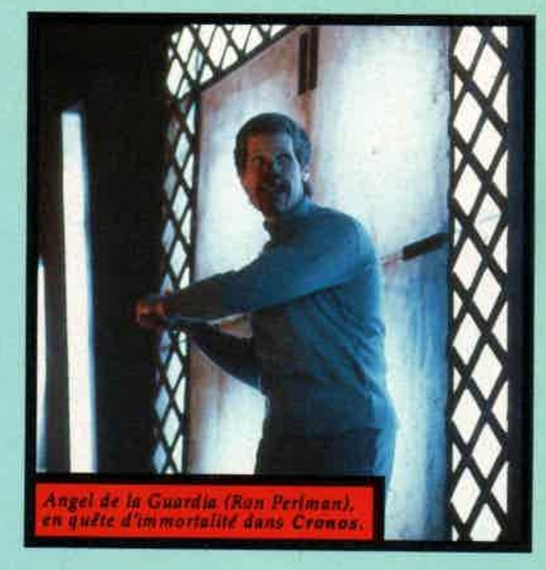
M.T.

Nouvelle-Zélande. 1992. Réal. et Scén.: Stewart Main & Peter Wells. Dir. Phot.: Leon Narby. Mus.: Peter Scholes, Verdi, Strauss, Berlioz. Prod.: James Wallace. Int.: Jennifer Ward-Lealand, Kevin Smith, Lisa Chappell, Cliff Curtis, Michael Hurst... Dur.: 1 h 30.

Cronos

*Pas de festival fantastique digne de ce nom sans vampire. Celui de **Cronos** risque de surprendre. Ce petit film mexicain n'a rien à voir avec le gnangnan **Dracula** de Coppola ou le branchos **Innocent Blood**. Non, **Cronos** fait un peu office de délicieux extra-terrestre au pays des vampires.*

Jesus Gris n'a rien de Dracula ou de Nosferatu. Ce grand-père mène une vie peinarde dans sa brocante de Mexico, s'occupant de sa femme et de sa petite-fille. Jusqu'au jour où il tombe par hasard sur ce magnifique œuf de Fabergé en or 24 carats. Un objet d'art qui recèle un secret millénaire. Conçu par un alchimiste au 14ème siècle, cette mécanique complexe se transforme en insecte agressif après une manipulation que Jesus exerce par inadvertance. L'insecte d'or le pique et provoque en lui une mutation irréversible, le transformant en être immortel. Problème, il doit se nourrir exclusivement de sang. Jesus Gris est devenu le plus récalcitrant des vampires. Autre problème, un richissime excentrique et son neveu sont prêts à tout pour s'emparer de l'œuf et de son immortalité.



Angel de la Guardia (Ron Perlman), en quête d'immortalité dans Cronos.

En faisant **Cronos**, Guillermo Del Toro, fantasticophile averti, donne une toute nouvelle image du mythe vampirique. Fini l'imagerie romantique, exit l'érotisme des séquences de morsures. *"Dans mon film, le vampire est un junkie accro au sang. Donc, la relation sensualité/ vampirisme m'a toujours paru un peu surfaite. Après tout, le vampire convoite le sang uniquement par besoin, par soif. A partir de là, le vampirisme devient un acte banal. Dans ce cas, pourquoi ajouter de l'érotisme avant qu'une créature de la nuit n'attaque sa proie ? On ne caresse pas un hamburger avant de le manger. Quoique si c'est un Big Mac... En même temps, je suis très respectueux du genre et des règles. Jesus ressuscite, il craint la lumière, dort dans un cercueil, en fait, un coffre à jouets. Et mes références sont très Terence Fisher. J'ai essayé de retrouver le type d'éclairages si particulier qu'affectionnait le cinéaste anglais, mais en même temps **Cronos** fait penser à beaucoup d'autres chose. Le film s'ouvre sur un flash-back purement hollywoodien. Ensuite je me concentre sur les déboires d'une petite famille mexicaine et je termine dans un style* Hammer. *J'aime bien ce mélange de genres"*.

Et Del Toro ne parle pas de la poésie présente dans son film d'un bout à l'autre. Il ne signale pas non plus la tendresse qui naît pour ce personnage pathétique obligé de lécher le sang à même le sol des toilettes pour ne pas tuer. Et il n'aborde pas cette relation étrange entre le "monstre" et la petite fille. Mine de rien, Del Toro a rendu un très grand service au fantastique. Déjà, comme Kathryn Bigelow avec **Aux Frontières de l'Aube**, son vieux vampire redonne un coup de fouet au mythe en l'inscrivant dans une dimension poétique et profondément humaine. Et surtout, **Cronos** est le premier film fantastique à avoir gagné un prix à Cannes, à la Semaine de la critique soit, mais c'est quand même une reconnaissance qui rend fou de joie Del Toro : *"Le fantastique est le seul genre cinématographique où l'on puisse encore distiller poésie, tendresse et humour sans paraître ridicule. Alors croyez-moi, je ne suis pas prêt de lâcher le genre"*. Tant mieux pour nous.

Didier ALLOUCH

Mexique. 1992. Réal. et Scén.: Guillermo Del Toro. Dir Phot.: Guillermo Navarro. Mus.: Ian Dearden. Prod.: Bertha Navarro pour Iguana Producciones. Int.: Federico Luppi, Ron Perlman, Claudio Brook, Margarita Isabel, Tamara Shanath... Dur.: 1 h 35.

vidéo et débats

par Marc TOULLEC

Quoi de neuf dans les vidéo-clubs ce bimestre ? De tout. Du sympa comme du pire. Une androïde kickboxeuse, un Mad Max qui aurait le visage de Patrick Swayze, un super-héros encore plus patriote que Superman, un Freddy Krueger équarisseur de ballerines, un space opera télé et métaphysique sur les bords, une adaptation sournoise de Pinocchio, une sorte de *Society 2*, un cousin roumain de Nosferatu, un Stephen King pirate... Et, must des must pour les accros de monstres craignos, une dizaine de créatures de peluche, d'écailles et de caoutchouc !



Odo, Quark, Sisko, Kira, Jadzia Dax... L'équipage très cosmopolite de *Deep Space Nine*.

STAR TREK DEEP SPACE NINE

Star Trek encore et toujours. Les aficionados apprécieront cet ultime émule de la série imaginée en 1963 par Gene Roddenberry, les autres, peu réceptifs au mariage du kitsch, de la métaphysique et du space opera, ne changeront pas d'opinion. Pourtant, **Deep Space Nine** dont la diffusion est parallèle à **Star Trek, The Next Generation** ne mégote pas sur les efforts pour séduire les récalcitrants. *Paramount Télévision* aligne des effets spéciaux performants allant des maquettes habituelles à Odo, un alien se transformant à vue, façon T-1000, grâce au morphing. Autrement dit, ce pilote très luxueux (budget : 12 millions de dollars) s'élève à un niveau visuel presque cinématographique. Idem niveau scénario, surtout que l'histoire reprend ouvertement des éléments datant de **The Cage** (1964), épisode moteur de la première saison de **Star Trek**, et qui a donné également le **Star Trek** cinéma original. Ambitieux donc, le pilote de **Deep Space Nine** gravite autour d'une faille dans l'espace-temps, un vortex dominé par une intelligence supérieure (sous-entendu Dieu), manipulant à loisir les formes et les ans. Là, le Commandant Benjamin Sisko (successeur de Kirk et de Picard) revit les moments forts de son existence, la rencontre de son épouse, sa mort brutale. Du voyage iniatique, il ressort plus fort tandis que ses lieutenants résistent aux assauts des Cardossians, ressortissants belliqueux de la Fédération.

Fumeux dans son discours "philosophique", **Deep Space Nine** s'affirme plus élégamment sur la forme. Les uniformes ne ressemblent plus à des pyjamas, les maquillages offrent un panel d'extraterrestres passant des sobres Barjorans (qui remplacent Spock et les Vulcains) aux très cornus Cardossians (au lieu des redoutables Klingons). Les peintures sur verres et les effets optiques permettent des planètes au réalisme impressionnant. En fait, à l'exception des innovations techniques et des moyens assez considérables pour la petite lucarne, **Deep Space Nine** recycle adroitement ce qui a contribué au succès et à la mythologie des bons vieux ***Star Trek*** des sixties. Si le Commandant Sisko manque de charisme, ses subordonnés (en tête le Major Kira, femme Barjoran au caractère explosif) emportent immédiatement l'adhésion.

Star Trek Deep Space Nine, épisode Emissary*. USA. 1993. Réal.: David Carson. Int.: Avery Brooks, Nana Visitor, Rene Auberjonois, Terry Farrell, Colm Meaney, Siddig El Fadil, Patrick Stewart... Dist.: Paramount/ CIC Vidéo.* (lire article in M.M. 82)



Odo (Robert Auberjonois) et Quark (Armin Shimerman), deux extraterrestres aux antipodes l'un de l'autre (*Deep Space Nine*).



Radu (Anders Hove), vampire dans *Bloodstone*.

BLOODSTONE

La première séquelle de **Creatures of the Night**. Pas vraiment mort, le vampire Radu, sosie de Nosferatu, ressuscite dès les premiers instants. Portée par ses serviteurs zélés, des gnomes, sa tête se rattache au corps. Débarrassé du pieu planté dans sa poitrine, le suceur de sang reprend du service, afin de s'approprier la fameuse Pierre de Sang, laquelle peut l'approvisionner en fluide vital pour l'éternité. De Michelle, l'étudiante américaine amoureuse de feu son frère Stefan, il désire aujourd'hui faire sa compagne. Vampirisée, celle-ci parvient néanmoins à s'enfuir dans la capitale d'où elle appelle sa sœur Rebecca...
Tourné en Roumanie, de concert avec une deuxième séquelle pour rentabiliser au mieux le déplacement à l'étranger d'une équipe américaine, **Bloodstone** surpasse sans peine l'original. D'abord parce que Ted Nicolaou, le réalisateur, s'attarde dans des décors gothiques, sur des éclairages travaillés hérités des splendeurs picturales du fantastique gothique des sixties. Manoir sinistre, catacombes encombrées de squelettes enchaînés, caveau, ombre gigantesque de Radu sur les murs, déambulations de Michelle dans les rues de Bucarest, repaire d'une sorcière dans le ton de **La Sorcellerie à travers les Ages**... Le cinéaste, sans originalité mais avec ferveur, respecte les clichés plastiques du genre, aidé par un chef-opérateur connaissant sur le bout des doigts "le petit Mario Bava illustré". Il y a même, dans **Bloodstone**, un cercueil de verre où repose la pathétique vampire Michelle. Jolie trouvaille poétique dans une bonne série B dont les effets spéciaux de maquillage bénéficient d'un soin aussi attentif que celui accordé aux images.

Bloodstone : Subspecies II*. USA/ Roumanie. 1992. Réal.: Ted Nicolaou. Int.: Anders Hove, Denice Duff, Kevin Blair, Pamela Gordon, Melanie Shatner... Dist.: CIC Vidéo.*



Captain America (Matt Salinger), super-héros sauveur de l'Amérique.



Le Crâne Rouge (Scott Paulin), super-méchant à la solde des nazis.

CAPTAIN AMERICA

Après que le producteur Menahem Golan l'ait privé de **Spiderman** et des **Maîtres de l'Univers 2** (qui allait se transformer en **Cyborg**), que le même lui ait demandé de retaper **Voyage au Centre de la Terre** avec des morceaux de **Alien from L.A.**, Albert Pyun se lance dans ce **Captain America**, le plus cocardier des super-héros yankees. Ses références : les serials d'après-guerre et la bande dessinée créée en 1941 par Joe Simon sous la bannière *Marvel Comics*. Une contribution morale à l'effort de guerre en somme, et une propagande anti-nazie qui fit aussitôt mouche. Par contre, l'éphémère série TV de 1979, avec Reb Brown derrière le bouclier, Albert Pyun préfère l'oublier. A juste titre. Mais cela ne signifie que son adaptation de la bande dessinée soit une franche réussite. Motivé par l'envol de **Batman** chez *Warner*, ce **Captain America** respecte scrupuleusement l'histoire originelle. Ainsi, voit-on le boiteux et réformé Steve Rogers devenir super-héros au terme d'une expérience menée par une savante italienne ayant déjà participé à la naissance du Crâne Rouge, arme secrète de Mussolini et de Hitler. Après une retraite forcée dans les glaces du Pôle Nord, attaché à un V-1 destiné à éliminer Washington de la carte, Captain America reprend du service en 1990. Toujours en activité lui aussi, le Crâne Rouge n'a pas modifié ses plans de jadis ; il vient de kidnapper le très brave Président des Etats-Unis dont il compte faire un serviteur docile...
Dans l'esprit bondissant et naïf (toutes les invraisemblances sont permises) du serial, **Captain America** se déroule à une cadence d'enfer. Il serait même un peu trop speed, trop prompt à foncer pour gommer les scories du script. D'où sort la panoplie du héros ? Mystère. Le comble : celui-ci opère la moitié du temps à visage découvert, sans revêtir sa tunique. Frustrant pour un film dit de super-héros. Plus convaincant est le Crâne Rouge (superbe maquillage de Greg Cannom), dans la tradition des grands méchants théâtraux d'autrefois, père d'une fille dévouée à sa cause (Francesca Neri, future petite cochonne des **Vies de Loulou**). Grâce à lui, le dénouement est à la hauteur des aspirations souvent déçues d'Albert Pyun. Après **Captain America**, *Marvel*, coproducteur du film, lui a soumis le script d'un **Dr. Strange** qu'il a préféré refuser.

USA. 1989. Réal.: Albert Pyun. Int.: Matt Salinger, Ronny Cox, Ned Beatty, Scott Paulin, Francesca Neri, Darren McGavin, Michael Nouri, Melinda Dillon... Dist.: Empire Vidéo/ Delta Vidéo. (lire article in Impact 22)

CRITTERS 4, L'INVASION

De quoi faire passer **Critters 3** pour un chef-d'œuvre. Cette lugubre séquelle se situe du côté de Saturne en 2045, après que le simplet Charlie (le protagoniste commun des quatre **Critters**) se soit enfermé avec les œufs des monstres extraterrestres dans une capsule spatiale. Dérivant dans l'espace, la capsule est recueillie par l'équipage d'une navette, laquelle s'engage dans une station orbitale brutalement désertée par ses habitants. Contre les indications, le Capitaine ouvre la capsule, libère Charlie et les critters qui déferlent sur les pauvres hommes.
Evidemment, **Critters 3** souffre du handicap d'un budget mesquin qui l'oblige, pour les séquences spatiales, à se rabattre sur des plans entiers d'effets spéciaux issus d'**Androïde**. Malheureusement, le scénario partage la même misère, tentant vainement le rapprochement avec **Aliens**. Mais les critters, nés du succès de **Gremlins**, sont de piètres prédateurs, au passé trop rigolard pour susciter le moindre frisson. Producteur des précédents **Critters**, Rupert Harvey aurait mieux fait de demeurer enfermé dans son bureau. Non seulement sa réalisation n'assure que le service minimum et son scénario n'assène que du chapardage (notamment Angela, l'ordinateur parlant d'une voix féminime façon **Alien**), mais, comble de la faillite, les assauts des boules de poils voraces tombent à plat, les effets spéciaux étant bâclés par des stagiaires peu doués.



***Critters 4, The Invasion**. USA. 1992. Réal.: Rupert Harvey. Int.: Don Opper, Brad Dourif, Terrence Mann, Anders Hove, Angela Bassett, Martine Beswick (pour la voix de Angela dans la version originale)... Dist.: TF1 Vidéo.*

STEEL DAWN

Patrick Swayze n'est pas particulièrement fier de ce **Steel Dawn**, tourné avant que **Dirty Dancing** ne sorte. Pas de quoi rougir de honte pourtant à cet ersatz de **Mad Max 2**, marchant sur les plates-bandes des séries Z italiennes et philippines. A la fois inspiré par Mel Gibson et les samouraïs de Kurosawa, Nomad (Patrick Swayze) est un ancien combattant d'élite devenu vagabond sur une Terre dévastée par un conflit nucléaire. Après avoir avoir sabré des mutants des sables et perdu son mentor, il se met au service de la fermière Kascha, puis prend la défense des exploitants d'une vallée où jaillit une source d'eau, la denrée la plus précieuse dans cet univers de barbarie. De ce fait, Nomad se heurte au cruel Damnil, meneur d'une troupe de brutes hirsutes...
Dans le genre, assez étriqué tout de même, **Steel Dawn** fait bonne figure malgré un scénario aux évidentes ficelles. Moins ringard que les fleurons italiens du genre (**Les Nouveaux Barbares**, **Le Gladiateur du Futur**...), mais aussi moins imaginatif dans l'art et la manière de récupérer le moindre bout de caoutchouc et la moindre parcelle de terrain vague, le film de Lance Hool (producteur des **Portés Disparus**) se rattrape par des affrontements à l'arme blanche bien réglés, bien cadrés et, parfois même, cruels. Pas encore star mais déjà athlétique, Patrick Swayze joue le jeu, mouline abondamment du sabre et boucle ce western futuriste sur la note de "I'm a poor lonesome cow-boy".

USA/ Afrique du Sud. Réal.: Lance Hool. Int.: Patrick Swayze, Lisa Niemi, Brion James, Anthony Zerbe, Christopher Neame, Arnold Vosloo... Dist.: Polygram Vidéo.



Patrick Swayze sur les traces de Mad Max (*Steel Dawn*).

3 questions à LARRY DRAKE

Une bonne bouille, un sourire sardonique, des yeux un rien globuleux, une carrure de déménageur... Larry Drake, le simplet de ***La Loi de Los Angeles***, opère, ausculte dans **Dr. Rictus** (à la location chez *CIC Vidéo*) et laisse ses patients sur le billard. Père Noël hacheur menu dans un épisode de ***Tales from the Crypt***, homme de main cruel dans **Darkman**, ce comédien de formation classique évoque un personnage-gag qu'il croque avec jubilation.

Comment définiriez-vous Evan Rictus ? Une caricature de tueur sanguinaire ? Un serial-killer durement frappé par une lourde hérédité ?

Ce type n'a rien de réel. Je me suis documenté sur les psychopathes pour avoir une idée de leur aspect. Mais, en fait, je n'ai gardé que peu de choses de mes recherches. Le rôle demandait de l'humour, un dépassement constant des limites. Sans ôter toute sincérité, sans tomber dans le grotesque, il fallait simplement forcer le trait. Cependant, je ne voulais pas transformer le Dr. Rictus en une espèce de Woody Woodpecker, en une espèce de pitre farceur. En vérité, le Dr. Rictus est un stressé de nature et c'est justement ce stress constant qui provoque son petit ricanement ; ce n'est pas le fait de trucider des gens qui le fait marrer, mais les nerfs qui se relâchent de la pression. Il existe des tas de psychopathes de cinéma qui piaffent de bonheur, qui débitent des plaisanteries à chaque coup de couteau. Le Dr. Rictus, quant à lui, ne se veut pas drôle. Enfin, pas toujours...

Votre personnage ne donne pas une image très glorieuse des médecins...

Le scénario utilise bien l'image classique des médecins et la détourne comme il détourne une phrase aussi rassurante que "Faites-moi confiance, je suis médecin". Selon moi, Rictus est un gamin qui aurait volé la panoplie du parfait petit toubib. Même dans le meurtre, il garde l'impression de ne disséquer que des grenouilles ; je ne suis pas sûr qu'il réalise les conséquences de ses actes. Et s'il les réalise, il interprète les morts comme une manière de guérison, une solution définitive aux ennuis de santé des "patients". Si vous vous penchez sur la psychanalyse du personnage, vous vous apercevrez que Rictus fait aux autres ce qu'il aimerait qu'on lui fasse ; il désire échapper à sa condition. Mais je crois que le film n'a rien à battre de cette analyse !



Un praticien ricanant, plein de ressources morbides : Larry Drake dans *Dr. Rictus.*

Allez-vous persévérer dans le cinéma fantastique ? Incarner de nouveaux timbrés ?

Franchement non ! En cas de triomphe, ce qui n'est d'ailleurs pas le cas, les producteurs ne me proposeraient que des rôles de tueurs dingo. Non merci. J'aime la variété, la diversité. J'ai incarné plus de 120 personnages durant toute ma carrière, y compris au théâtre, et aucun ne me ressemble vraiment. Pourtant, à chacun, j'ai donné un petit quelque chose de ma personnalité. J'essaie davantage de savoir qui sont les personnes que j'interprète plutôt que de savoir en quoi elles pourraient me ressembler, se rapprocher de moi. Je ne sais guère pourquoi les réalisateurs pensent souvent à moi pour des rôles extrêmes. Par contre, je sais qu'à partir du moment où ils vous remarquent dans un de ces rôles, ils pensent que vous êtes demandeur dans ce créneau ; il est si facile pour eux de vous imaginer dans la peau d'un personnage qu'ils ont déjà vu à l'écran ! Il y a là un côté "investissement garanti". C'est pourquoi, après Darkman, on m'a proposé Dr. Rictus !

DOUCE NUIT, SANGLANTE NUIT : L'INITIATION
DOUCE NUIT, SANGLANTE NUIT : LES JOUETS DE LA MORT



Maud Adams, bibliothécaire et sorcière (*L'Initiation*).



Un conducteur victime d'un mille-pattes en plastique (*Les Jouets de la Mort*).

Repris par Brian Yuzna, très à l'honneur en cette première édition de Fantastica, la série **Douce Nuit, Sanglante Nuit** se débarrasse de son Père Noël assassin pour des histoires nettement plus bandantes que la simple succession de morts violentes variablement inspirées dans l'atroce. Sous l'impulsion de ce cinéaste-producteur à l'imaginaire pervers, la série s'engage sur des sentiers aux antipodes de ses intentions originelles. Ainsi, **L'Initiation** n'est en fait que la séquelle camouflée de **Society**. Rusé, Brian Yuzna s'approprie la disparition dans les flammes de Lilith, la première femme d'Adam, pour décrire une confrérie de sorcières-féministes vouant une haine sans retenue aux hommes. Dirigée par Lima (Maud Adams, James Bond Girl dans **Octopussy** et **L'Homme au Pistolet d'Or** !), cette confrérie "initie" Kim, une journaliste enquêtant sur un cas de combustion spontanée. Son intronisation passe par des épreuves incluant l'introduction d'une grosse larve baveuse dans le corps, l'accouchement par la bouche d'un énorme cafard, l'assemblage dans un magma à la Dali des deux mains... Répugnant. Dans un registre proche de David Cronenberg, Brian Yuzna, aidé par d'étonnants effets spéciaux de Screaming Mad George, crée une atmosphère à la fois malsaine et fascinante. Un cas unique de fantastique socialement contestataire. A part un sapin de Noël artificiellement greffé sur le script initial, cette **Douce Nuit, Sanglante Nuit** n'a rien à voir avec les précédents épisodes de la série.

Produit et coécrit par Yuzna, avec toujours l'assistance de Screaming Mad George niveau effets spéciaux, **Les Jouets de la Mort** transplante Pinocchio dans un contexte contemporain. Ainsi, le bienveillant Gepetto devient Joe Petto (Mickey Rooney !), propriétaire d'un magasin de jouets meurtriers. Traumatisé par un drame passé, ce dernier se fabrique un fils, lequel, par manque d'affection, distribue des ballons, miniatures, rollers et mille-pattes tueurs. Pas de doute, malgré la présence derrière la caméra d'un certain Martin Kitrosser, nous sommes bien dans le monde malsain et déboussolé de Brian Yuzna, un Yuzna qui prend son pied à vicier les symboles de l'innocence, à souiller l'immaculé. Si la mise en scène n'est malheureusement pas à la hauteur du propos, certaines séquences atteignent leur objectif. Ce sont les violentes empoignades entre Joe Petto et son artificielle progéniture, et surtout une partie de jambes en l'air perturbée par l'irruption d'une horde de jouets vindicatifs, dont une main caoutchouteuse se glissant volontiers entre les amants au septième ciel... Et quel bonheur de voir Derek, le petit garçon de service, massacrer ses joujoux à la batte de baseball !

***Silent Night, Deadly Night IV : The Initiation**. USA. 1990. Réal.: Brian Yuzna. Int.: Maud Adams, Tommy Hinkley, Clint Howard, Neith Hunter... Dist.: Film Office.*

***Silent Night, Deadly Night V : The Toymaker**. USA. 1990. Réal.: Martin Kitrosser. Int.: Mickey Rooney, Jane Higginson, Tracy Fraim, Brian Bremer... Dist.: Film Office.*



Un Pinocchio brutal en quête d'affection (*Les Jouets de la Mort*).

AUX PORTES DE L'ENFER

Exclusivement réservé aux amateurs de séries Z. Pourtant, **Aux Portes de l'Enfer** ambitionne de s'élever à des hauteurs bien plus estimables. D'abord, il choisit pour principal protagoniste le révérend Jonah Johnson, prêcheur télévisuel spécialisé dans les quêtes insistantes et les miracles bidonnés. Secondé par sa vénale épouse, il fuit la police et trouve refuge dans une vieille bâtisse de Los Angeles. Là, il installe son église, laquelle ne résiste pas longtemps au don d'une curieuse paroissienne, Lady Calagari, une valise pleine de fric. Remis à flot, le révérend et sa complice organisent des cérémonies qui ne tardent pas à dégénérer vers des messes noires.

Désopilantes ces célébrations du Malin, touchantes de maladresse, surtout lorsqu'apparaît un Diable cornu et pisseur et que les incantations tournent à une partouze qui n'effaroucherait pas les spectateurs de **1, Rue Sésame**. Lorgnant volontiers du côté d'**Amityville** et de **Rosemary's Baby**, **Aux Portes de l'Enfer**, intellectuellement et économiquement indigent, suscite davantage le rire que les frissons. Un gag rigolo à sauver toutefois : sous l'influence du Démon, de gros nibards poussent à une jeune juive récalcitrante, malheureuse du peu de relief de son anatomie !

***Speak of the Devil/ The Ungodly**. USA. 1991. Réal.: Raphael Nussbaum. Int.: Robert Elarton, Jean Miller, Bernice Tamara, Mark Conner... Dist.: Fox Vidéo/ PFC Vidéo.*

LES DEMONS DU MAIS II, LES MOISSONS DE L'ENFER

Suite de **Horror Kid**, alias **Les Démons du Maïs**, l'une des plus faibles adaptations de Stephen King. Artificiellement reliée à l'œuvre du King, cette séquelle à la nécessité toute relative s'avère tout de même plus palpitante que son modèle, une balade vaguement angoissante dans une bourgade déserte. Plus musclé que son prédécesseur, David Price souligne son admiration pour **La Malédiction** dont il reprend deux des constantes, le thème musical à base de chants gothiques et les meurtres aussi originaux que spectaculaires. Une tige de maïs se plante dans la gorge d'un reporter, un paroissien se vide de son sang par le nez, une vieille paraplégique traverse une vitrine, propulsée sur son fauteuil roulant par un semi-remorque, une autre victime est écrasée par sa propre maison, montée sur un système hydraulique... Cocasse. Pour le reste, le scénariste veille à demeurer le plus proche possible du premier **Démons du Maïs**. Les enfants de Gatlin, après le massacre de tous les adultes du patelin, passent à Hemingford, la paisible ville voisine. Là, ils continuent de vouer un culte à la divinité indienne des champs. John Garret, un journaliste en mal de scoop, et son fils arrivent sur les lieux, où ils convolent parallèlement avant de se heurter aux sales gosses adorateurs du démon...

Même si les ficelles paraissent singulièrement usées, **Les Démons du Maïs II** remplit aimablement sa fonction en allant crescendo jusqu'à une cérémonie rituelle troublée par l'apparition d'une moissonneuse-batteuse. Une fessée mémorable et fatale.

***Children of the Corn II : Deadly Harvest**. USA. 1991. Réal.: David Price Int.: Terence Knox, Paul Scherrer, Ryan Hollman... Dist.: UGC Vidéo.*



Un Goldorak réanimé pour affronter les mauvais nippons (*Robot Wars*).

ROBOT WARS

Le producteur Charles Band persévère dans la voie des **Robot-Jox** et autre **Synthoïd 2030**, à savoir la science-fiction à base de grosses machines de guerre futuristes. Situé en 2041, après une guerre entre les Etats-Unis et l'Asie, **Robot Wars** ne prend pas de gants. Bien réactionnaire, cette minuscule production sans le sou décrit donc un complot asiatique visant à prendre possession d'un robot de combat en forme de scorpion, puis à asservir l'Amérique. Heureusement, le pilote de l'engin, le Capitaine Drake, héraut des valeurs chères à John Wayne (il avoue même se prénommer Marion et son mécanicien de bord balance deux retentissants "Souvenez-vous de Fort Alamo), prend les armes, réactive une autre forteresse gigantesque pour infliger une sévère correction au Général Wa-Lee et à ses alliés, les Synthros. Message politique belliqueux bien reçu. Il rend très antipathique ce film court (à peine une heure dix), concentré dans quelques décors, dont l'inévitable salle de contrôle. Heureusement, les robots géants de Dave Allen, animés image par image, bien que brièvement présents, remonte de quelques crans le niveau.

USA. 1992. Réal.: Albert Band. Int.: Don Michael Paul, Barbara Crampton, James Staley, Lisa Rinna... Dist.: CIC Vidéo.

ILLUSIONS

Petite reine du soap-opera, Heather Locklear, aussi mignonne que piètre comédienne, ne rehausse pas le niveau de ce film à l'aspect très télévisuel. Elle y interprète Jan, une bien brave épouse sortant tout juste d'une grave dépression nerveuse. Son veule mari, Greg, perturbe sa convalescence dans un chalet isolé en accueillant sa prétendue sœur, Laura, laquelle se révèle être en fait sa très jalouse maîtresse. Hantée par des cauchemars prémonitoires dans cette maison réputée hantée, Jan endure un complot visant à la plonger pour de bon dans la folie...
Un zeste de fantastique dans ce démarquage assez grossier des **Diaboliques** de Clouzot, et beaucoup de ficelles de l'épaisseur de câbles, de trucs aussi visibles que les cache-seins de miss Locklear sous la douche, et le recours à une doublure pour les très gros plans d'une opulente poitrine qu'elle ne possède manifestement pas. A sauver dans cette insipide production au script mal tarabiscoté, aux séquences oniriques maladroites, la présence d'une nouvelle venue dans le rôle de la salope de service. Emma Samms qu'elle se nomme, la seule à tirer son épingle de ce triste jeu.



Heather Locklear, épouse victime d'un odieux complot dans *Illusions*.

USA. 1991. Réal.: Victor Kulle. Int.: Heather Locklear, Robert Carradine, Emma Samms, Ned Beatty, Paul Mantee, Susannah York... Dist.: CIC Vidéo.

DANSE MACABRE

Difficile pour Robert Englund de s'occuper entre deux **Freddy**. Si **Le Fantôme de l'Opéra** peut encore faire illusion, **Danse Macabre** tent à prouver que l'interprète du croquemitaine le plus rentable du cinéma américain opte pour des projets regrettables, propres à le faire passer pour un mauvais porteur de masques. Tenté par les déguisements de Lon Chaney ou Lionel Barrymore, Robert Englund se fourvoie donc, au son du "Lac des Cygnes", dans ce psycho-killer gothique lorgnant jusqu'à loucher du côté du **Suspiria** de Dario Argento. De gros effets de caméra subjective, des battements de cœur, une zizique angoissante, une poignée de suspects, la demi-douzaine de victimes réglementaires... Aucun des clichés du suspense à deux sous n'échappe au réalisateur Greydon Clark. Logique car celui-ci compte parmi les cinéastes les plus calamiteux des Etats-Unis. Si son **Terreur Extraterrestre** mérite encore l'indulgence, le reste (**Skinhead, 7 Femmes en Or, Hi Riders...**) s'enfonce dans le bourbier des nanars.



Robert Englund & Michelle Zeitlin dans *Danse Macabre*.

Coproduit par la Russie (bonjour le rapprochement culturel !), **Danse Macabre** s'installe dans l'académie de ballet classique de Saint-Pétersbourg où une certaine Madame, depuis sa chaise roulante, dispense les secrets de son art. L'assistent l'Américain Anthony Wagner et une enseignante acariâtre. Brusquement, des ballerines de nationalités diverses disparaissent ou tombent sous les coups d'un énigmatique tueur. Le spectateur, y compris le moins attentif, aura vite deviné que Madame et Anthony Wagner ne font qu'un, que le second souffre de la disparition tragique de sa bien-aimée qu'il identifie à son sosie, l'élève Jessica Anderson, un rien délurée...
Pas crédible un seul instant sous le maquillage de Madame, Robert Englund ne sauve pas du naufrage cette entreprise dont la banalité du déroulement, les tâtonnements d'une mise en scène complaisante vis-à-vis des stéréotypes les plus éculés, confinent à la ringardise.

Dance Macabre. USA/ Russie. 1990. Réal.: Greydon Clark Int.: Robert Englund, Michelle Zeitlin, Marianna Moen, Julene Renee, Alexander Sergeyev... Dist.: Empire Vidéo/ Delta Vidéo. (lire article in M.M. 76)

ZE CRAIGNOS MONSTERS

"Ze Collection"

Neuf films ! La collection vidéo des "Craignos Monsters" prend de l'ampleur. Pas de chef-d'œuvre, mais un cachet, une patte irremplaçables, un doux fumet fleurant bon les années 50, époque où les séries B à dix sous étaient bricolées avec les moyens du bord et une foi sans faille.



"Le danger vient de l'atome" avertissent les séries B américaines des années 50. Une fusée détournée de sa trajectoire se crashe en Afrique Centrale et irradie des guêpes (**Monster from the Green Hell**), un savant, manœuvrant des matières radioactives, subit une singulière métamorphose (**The Hideous Sun Demon**). Dans les deux cas, la monstruosité découle naturellement de l'accident nucléaire. Les guêpes géantes, en se reproduisant, menacent tout le continent africain et l'invasion pourrait s'étendre au monde entier. Des propos graves, mais autant **Monster from the Green Hell** que **The Hideous Sun Demon** donnent dans le facétieux, la folie douce, la bande dessinée naïve dans le meilleur des cas, souvent candide. Produit par le promoteur de **Robot Monster** (une perle), Al Zimbalist, et interprété par feu Jim Davis (futur Jock, père de J.R. et patriarche texan de *Dallas*), **Monster from the Green Hell** se donne des allures de super-production lorsqu'il recourt à des stock-shots, se complaît dans les clichés du film colonial bien paternaliste (la fille du Docteur, les porteurs indigènes trouillards et superstitieux, le héros viril) et se repaît d'effets spéciaux rustiques. Evidemment, le film se déroule en Afrique mais pas un seul membre de l'équipe n'y a mis les pieds pour plaider sa cause ! **The Hideous Sun Demon** est à peine plus sérieux. Sous l'influence du soleil, le scientifique régresse au stade de créature à écailles. Créature pas sympa qui le consterne autant que Hyde consternait Jekyll. Même son flirt avec une chanteuse de rade blonde et dodue du corsage connaît un dénouement tragique après quelques attouchements sur une plage. Mais, malgré le pathos du drame, difficile de prendre au sérieux ce "sun demon" entre la Créature du lac noir et la Chose des Quatre fantastiques.

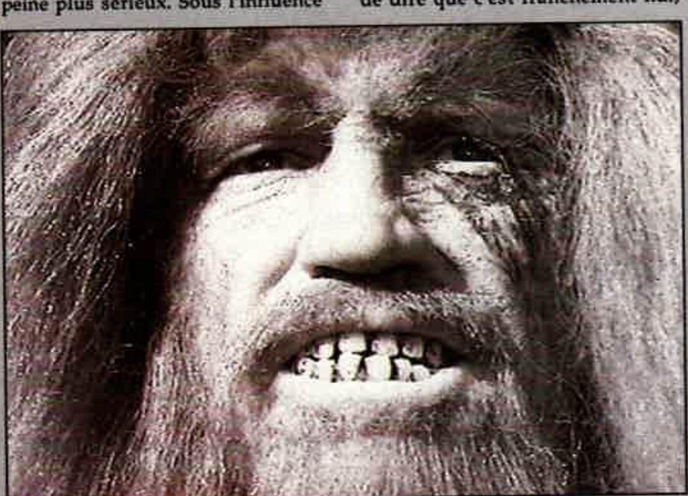
Lorsque le danger ne vient pas des laboratoires et des missiles baladeurs, il surgit de l'espace, autre vivier riche en menaces pour l'humanité. Ainsi, Gor, "le cerveau de la planète Arous", prend possession d'un savant atomiste. Son but : dominer la Terre, puis l'univers tout entier. Ce qui s'appelle avoir de l'ambition dans la vie. Heureux de profiter de quelques sensations terrestres et érotiques via un corps emprunté et quelques fougueuses étreintes avec l'héroïne, Gor se heurte à la vindicte de Val, alien-flic à son image, c'est-à-dire cerveau et translucide. Par contre, Val demande l'autorisation avant d'investir le gentil. Poilant ce **Cerveau de la Planète Arous** ? Interprété par le spécialiste John Agar (**Tarantula**, **The Mole People** et une douzaine d'autres), il se prend en fait très au sérieux et la conviction du réalisateur finit par être communicative malgré ces baudruches d'encéphales voltigeurs. Par contre, le mythique **Plan 9 from Outer Space** sonde les abîmes du kitsch. S'il délivre un message alarmiste calqué sur celui du **Jour où la Terre s'Arrêta**, la misère des effets spéciaux (ah, ces soucoupes pendues au bout de fils !), l'étroitesse des décors (que ce soit le cimetière ou l'intérieur du vaisseau spatial), la profusion de raccords calamiteux dans le montage ruinent la pathétique bonne volonté de Ed Wood Jr. Pour sensibiliser les hommes au danger de l'armement nucléaire, ses aliens recourent au plan 9 et exhument quelques macchabées (dont Bela Lugosi d'ailleurs décédé en plein tournage et auquel se substitue parfois une très détectable doublure). N'ayons pas peur de dire que c'est franchement nul, parfaitement jubilatoire et empreint d'une poésie surréaliste lorsque la zombifiée et amidonnée Vampira fixe ses victimes dans la brume gothique recouvrant les sépultures.

De Ed Wood Jr., l'amateur éclairé se régalera de **La Nuit des Revenants**, édifiante description des magouilles crypto-ésotériques du médium Acula (!?), truquant des séances de spiritisme pour berner de riches inconsolables. Mais le faux mage, traqué par la police, fera les frais de l'intervention de vrais fantômes qui, solennellement, porteront son cercueil. C'est du Ed Wood Jr. tout craché, avec ses femmes-spectres rigides, son comparse comique (un flic peureux), ses décors réduits à un coin de bureau pour le commissariat, ses idées lumineuses (une trompette épuisée en lévitation)... Un vrai train-fantôme organisé par un farceur intermittent.



Tor Johnson, balèze fétiche de Ed Wood Jr. (*La Nuit des Revenants*).

Les Prisonnières de l'Ile Maudite et **The Mesa of Lost Women** racontent en fait des histoires jumelles. Le premier prend pour cadre une île inconnue où opère Herr Hossler, criminel de guerre nazi, cherchant à reconstituer le visage salement abîmé de sa femme en privant de leur beauté une dizaine de polynésiennes. Le second se déroule sur un plateau du désert mexicain, où le Dr. Arana bidouille des hormones d'araignées pour en faire des femmes aussi belles qu'invulnérables. Evidemment, à chaque fois, des intrus viennent gêner les audacieux scientifiques. Dans **Les Prisonnières...**, ce sont des naufragés. Dans **Lost Women**, les passagers d'un avion pris en otage par un savant temporairement illuminé... Décalé, déphasé, au son omniprésent d'un banjo strident, **Lost Women** n'arrive pas à la cheville des **Prisonnières...**, un fleuron du genre. Avec ses soldats allemands, ses vahinés tantôt hideuses tantôt sublimes, son méchant classieux porté sur le champagne (Rudolph Anders, étonnant), sa blonde pimbêche d'héroïne (Irish McCalla qui fut aussi Sheena, Reine de la Jungle), sa lave en fusion, **Les Prisonnières...** vaut beaucoup mieux que sa fâcheuse réputation de naveton ringardissime.



Le *Teenage Monster* : un look baba-cool du Larzac pour une créature irritante.

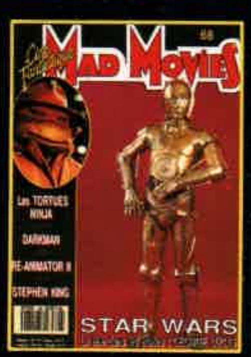
Niveau ringardise, **Teenage Monster** s'impose en unité de mesure. Malgré un maquillage signé par le grand Jack Pierce (**Frankenstein**), le "monstre adolescent" Charlie, un géant hirsute à la pilosité abondante, doit sa triste condition de tueur bredouillant à la chute d'un météorite sur la mine d'or de papa. Heureusement, en cette année 1880, sa jolie maman prend soin de lui, le préserve de l'enquête du shérif, son soupirant favori. Une bonniche rapace utilise Charlie pour régler quelques comptes et c'est le drame. Poilant d'abord pour le physique du monstre, ensuite pour le ridicule constant des péripéties. Du producteur de **Attack of the 50 Foot Women** et du **Cerveau de la Planète Arous**, Jacques Marquette, passé ici à la réalisation, ce western fantastique déçoit.

Comme afflige la "version" américaine de **L'Abominable Homme des Neiges** d'Inoshiro Honda, devenu **Half Human** et caviardé de scènes de liaison notamment interprétées par John Carradine, scientifique qui rapporte la découverte du yéti par des savants japonais. Tronqué, privé de ses dialogues et, comble du cynisme, remercié par la soi-disant production américaine, **L'Abominable Homme des Neiges**, remake à peine déguisé de **King Kong**, perd beaucoup de sa valeur. Mais surnage encore un yéti pelucheux à souhait, père vigilant, dont le destin se scelle à celui d'une jeune indigène dans un puits sans fond. Un joli final préservé du charcutage du monteur yankee. Le comité de soutien des Craignos sous leur forme originelle devrait se mobiliser.

Le Cerveau de la Planète Arous (Brain from Planet Arous). USA. 1958. Réal.: Nathan Hertz (alias Nathan Juran). Int.: John Agar, Robert Fuller, Joyce Meadows... Half Human. USA/Japon. 1955/58. Réal.: Inoshiro Honda & Kenneth J. Crane. Int.: Akira Takarada, John Carradine, Momoko Kochi. The Hideous Sun Demon. USA. 1959. Réal.: Robert Clarke. Int.: Robert Clarke, Patricia Manning, Alan Peterson. The Mesa of the Lost Women. USA. 1952. Réal.: Herbert Tevos & Ron Ormond. Int.: Allan Nixon, Jackie Coogan, Tandra Quinn. Monster from the Green Hell. USA. 1957. Réal.: Kenneth J. Crane. Int.: Jim Davis, Eduardo Cianelli, Vladimir Sokoloff. La Nuit des Revenants (Night of the Ghouls). USA. 1959. Réal.: Ed Wood Jr. Int.: Valda Hansen, Tor Johnson, Vampira, Criswell. Plan 9 from Outer Space. USA. 1956. Réal.: Ed Wood Jr. Int.: Tom Keene, Bela Lugosi, Thor Johnson, Vampira, Criswell. Les Prisonnières de l'Ile Maudite (She Demons). USA. 1958. Réal.: Richard E. Cunha. Int.: Irish McCalla, Tod Griffin, Rudolph Anders. Teenage Monster. USA. 1957. Réal.: Jacques Marquette. Int.: Anne Gwynne, Gilbert Perkins, Gloria Costello. Dist.: Panda Films.

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS









MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Le Jour des Morts-Vivants, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Aux Frontieres de l'Aube, Maniac Cop, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste .
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit.
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Re-Animator 2.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware. Lucio Fulci.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6,
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal soldier, Batman le Retour.
78 Batman le Retour, Alien 3 (effets spéciaux), La Nuit déchirée
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King.
84 Jurassik Parc, entretien George Romero et Dick Smith.
85 Numéro "Spécial Dinosaures" (parution Septembre).

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon..
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Jour des Morts-Vivants.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Entretien Lucio Fulci, J. Chan, Running Man.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Phantasm 2, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II, Full Contact.
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans de cinéma).
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Les Tortues Ninja, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Black is Beautiful (4ème partie).
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, Van Damme (Hard Target), Steven Seagal, action...
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant.
44 Cliffhanger, Chute Libre, Action Men (dossier).
45 Robocop 3, John Woo, Last Action Hero, Dragon.
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero.





ZE CRAIGNOS MONSTERS

(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 93 : 200 F. →

Je commande ZE CRAIGNOS MONSTERS en cochant la case (réglement joint) ☐

BON DE COMMANDE

MAD MOVIES

26	27	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38
39	40	41	42	43	44	45	46	47	49	50	51
52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63
64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75
76	77	78	79	80	81	82	83	84	85		

IMPACT

1	2	3	4	5	6	7	8	9		
11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34
35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ **PRENOM** ____________

ADRESSE ________________________

____

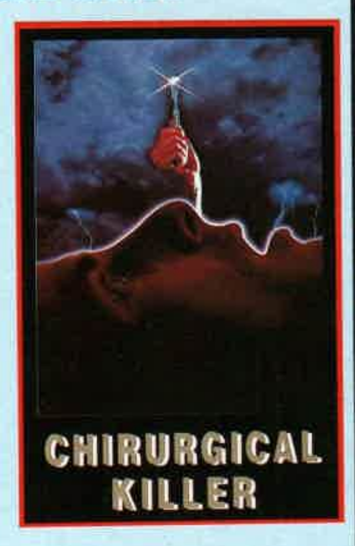
____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE

CHIRURGICAL KILLER

LAS RATAS NO DUERMEN DE NOCHE. L'Homme à la Tête Coupée. *Espagne. 1973. De John Fortuny. Avec Paul Naschy, Carlos Otero, Richard Palmer, Silvia Solar, Olivier Mathot, Gilda Arancio. Dist.: Casa, Crimson.*



"Une version du mythe de Frankenstein, servie par les spectaculaires moyens du cinéma américain" prétend la jaquette, pas bêcheuse, et ignorant sans doute qu'il s'agit là, au contraire, d'un film de série espagnol on ne peut plus traditionnel.
L'action se situe d'ailleurs en France, où quatre hommes cassent une bijouterie. Tandis que l'un d'eux s'escrime sur le coffre, un autre, plus gagne-petit, déclenche le signal d'alarme en déplaçant un collier de pacotille. Dans la fuite, leur chef (Paul Naschy) encaisse une balle en pleine tête et va devoir tomber entre les mains d'un toubib spécialiste des transplantations cérébrales.
Du polar classique, comme Fortuny en bricolait déjà depuis les années cinquante pour *Eurociné*, le film tourne à la science-fiction, fort de ce prétexte assez fou. Le blessé va en effet recevoir une partie du cerveau de son pire ennemi (curieux choix !), "le sadique", fraîchement décapité pour l'occasion, et ressentir bientôt les effets pervers de sa nouvelle personnalité. Cela semble un peu ringard, comme ça sur le papier, mais rassurez-vous, à l'écran, c'est encore pire.
Le scénario s'alanguit, les personnages tergiversent, l'action manque de logique et la gratuité de certaines scènes stupéfie. Seul un humour, souvent maladroit, sauve les meubles. Telle la surprise de cet homme de main chargé de réveiller le docteur alcoolique, et qui lui renverse sur la tête un vase de fleurs... séchées ! Ou encore ce tournant pathétique dans le récit : "*Bon, pour sauver cet homme, il me faut un cerveau. Quelqu'un parmi vous est-il disposé à céder sa tête ?*" Euh... silence dans les rangs, curage d'ongles et vol de mouches, évidemment !
Conscient de ce crucial manque narratif, un distributeur crut bon de le sortir en salles sous un titre plus évocateur : **Le Viol et l'Enfer des X**. Et, pendant qu'il y était, l'enjoliva de quelques séquences pornographiques, fort du fait que l'histoire elle-même offrait quelques ouvertures à ce niveau-là, hélas à chaque fois déçues. Si, déontologiquement, le procédé répugne, dans ce cas particulier, et sur le plan de la stricte dramaturgie, la tentative force ici le respect.



LA CHOSE

THE DEADLY SPAWN. USA. 1982. De Douglas Mc Keown. Avec Charles George Hildebrandt, Tom De Franco, Karen Tighe, Ethel Michelson. Dist.: A.B.C., Film Office, MPM, Initial Vidéo, etc...



Sans doute ému par le succès de la **Chose** de Carpenter, chaque distributeur voulut soudain nous montrer la sienne (!), ceci sous une jaquette évoquant plus souvent **X-Tro** ou **Alien** que les monstres voraces ici concernés.
Et pourtant, question originalité, les Spawn (traduction : œufs, progéniture) ne craignent personne. Ces bestioles débarquent sur Terre via un météorite et se mettent aussitôt à proliférer en dévorant le monde. Le scénario n'en prévoit pas davantage et l'auteur se contente d'insister sur l'attente lors des nombreuses agressions et sur l'humour des ingurgitations boulimiques de ses créatures. Il prend un plaisir extrême à visualiser les meurtres en ombre chinoise avec force projections de sang du plus bel effet cinématographique, zoome frénétiquement sur des détails scabreux, ou se paie le luxe d'une caméra subjective placée à l'intérieur des monstres, une ribambelle de dents acérées au premier plan. Parfois, les idées des autres prennent le relais et l'amateur appréciera sûrement la re-lecture de certaines scènes-clé, dont bien sûr l'inévitable douche de **Psychose** ou l'accouchement sanglant à la sauce **Alien**. saient à l'aise de monstres agressifs et couramment assez moches.
Seule concession au temps qui passe, l'emploi du gore systématique n'hésitant pas à verser dans le gag morbide. A relever cette impensable séquence où une femme, partie à la recherche de son mari dans leur cave, se fait surprendre par le bras de celui-ci brutalement plaqué sur son épaule. Un effet gratuit et maintes fois dispensé, mais qui prend toute sa dimension lorsque nous découvrons que le membre sort en fait de la gueule d'un monstre terminant juste de dévorer l'infortuné époux !
Le film accumule ainsi les détails horribles et férocement drôles où la caméra s'apesantit avec



La "Chose" parvenue à l'âge adulte. Belle bête !

Car **Deadly Spawn** est l'œuvre de vrais passionnés du genre, anciens fanéditeurs, pigistes à *Starlog*, tripatouilleurs de super 8 et autres apprentis maquilleurs, qui tiennent à souligner la référence en usant du private-joke.
Renaissent alors sous leurs doigts les grandes heures du cinéma des drive-in de leur enfance, où les ados débrouillards se débar- une complaisance rarement égalée à l'écran, si ce n'est peut-être dans *La Nuit des Héros*, et encore...
Même si le rythme connaît des ratés dus à un montage visiblement hasardeux et de violentes pannes de scénario en cours de récit, on ne peut que souscrire à cet avatar fanzinal d'une bonne santé renversante.

LES GRIFFES DE LA MORT



LA NUIT DE LA MORT. France. 1980. De Raphaël Delpard. Avec Isabelle Goguey, Charlotte de Turkheim, Michel Flavius, Michel Debranne. Dist.: Colombus.

Chez *Colombus*, champion du monde des retitrages hasardeux, ils faisaient fort ! Non contents de changer les titres et de nous pondre des slogans fantaisistes, leur visuel surtout délirait bien. Penchons-nous sur celui-ci où un homme s'enfuit - et comme on le comprend ! - devant un rideau de flammes, un sorcier cannibale, une armée de mouches tsé-tsé, quelques moustiques voraces, et autres serpents, piranhas, scarabée, varan (n'importe quoi !) et insectes à jolies petites ailes rouges. Manque plus que le Club Dorothée et le jeu d'Emile Franc... Si le mec s'en tire, il a du pot, dites donc !



Charlotte de Turkheim... mise à nue !

Si l'on compare au sujet réel du scénario de Raphaël Delpard, nous tombons en pleine distanciation brechtienne, tant **La Nuit de la Mort** dispense, au contraire, un fantastique bien français où la poésie perce sous la cruauté certaine du sort réservé à l'héroïne, la douce et charitable Martine, nouvelle gouvernante d'un asile de vieillards très particulier.

Refusant les artifices convenus du gore à outrance ou de l'érotisme forcené, souvent inhérents aux productions françaises abordant le genre, Delpard conduit son récit de façon limpide et dispose avec gourmandise les pièces du mécanisme infernal se refermant inexorablement sur sa victime. En face d'elle, une poignée de vieillards enfermés dans leurs habitudes désuètes, à l'âge mystérieux, adeptes de cérémonies sacrificatoires répugnantes, et abonnés au *Figaro* (si, si !), ce qui constitue, vous en conviendrez, une circonstante aggravante.

Le décor feutré, la banalité extrême des propos échangés, le physique des personnages ne visent en fait qu'à favoriser le bascul inquiétant du quotidien sur l'irrationnel, balisé d'indices révélateurs menant le spectateur au tragique dénouement.

Maison mystérieuse, directrice rigoriste, domestique contrefait et fétichiste, quête de la jouvence éternelle, proxénète marchandant, au sens propre du terme, le poids de chair humaine, morbidité latente, perversité bavochante des vieillards dès que s'approche la fin du mois (on remarque cette même fébrilité chronique chez le salarié en manque à la même période. Oui, c'est très curieux...), l'univers du film explore les dessous de l'âme humaine, renvoyant dos à dos et tour à tour vice et vertu, innocence et perversité. Souffle là comme une mélancolie sur le thème éternel du pourquoi de la condition humaine et ses dérisoires turpitudes.

Une bien belle leçon d'humanité, traitée sur le ton du pessimisme, dont les quelques excès gore et le ton souvent goguenard raviront les plus anticonformistes.

SUCEURS DE SANG

BLOODSUCKERS FROM OUTER SPACE. USA. 1985. De Glen Coburn. Avec Thom Meyers, Chris Heldam Laura Ellis, Dennis Letts. Dist.: Ciné-Budget, Reel Movies.



Suceurs de Sang chez les uns (*Reel Movies*), **Horror Academy 1** chez les autres (*Ciné-Budget*), ce one-shot signé Glen Coburn annonce beaucoup mieux la couleur sous son titre original de **Bloodsuckers from Outer Space**. Un pareil titre en 1985, c'est trop, et justement, le film est trop !

Une force extraterrestre invisible provoque une épidémie de vampirisme dans la campagne profonde américaine. Voilà pour l'argument. L'effet s'accompagne d'un vent violent et nous voyons, dès le pré-générique, un paysan tourner sur lui-même, tomber à terre, gémir et cracher quelques litres de sang, puis se relever dans le mouvement, le visage passé au blanc et zébré de quatre coups de crayon gras. Voilà pour les gros maquillages.

L'auteur se contente surtout de brosser un tableau des divers milieux sociaux face à la menace et se complaît dans la description de ses personnages complètement disjonctés. Ainsi, le couple de héros se shoote à l'oxyde de carbone, le général brûle d'utiliser l'arme atomique, le Président des Etats-Unis, une secrétaire sur les genoux, demande si l'affaire qui le dérange est vraiment plus urgente que celle dont il s'occupe, le personnel hospitalier se défonce aux médicaments non encore testés et menace les patients par trop bruyants d'un bon coup de marteau sur la tête. Délire, délire...

La folie fonctionne d'autant mieux que les comédiens débitent leur texte de façon blasée et lugubre, créant du coup, par ce décalage entre l'absurde des propos et le flegme déployé, une loufoquerie touchant au pur surréalisme.

- Ton père était un frère pour moi, annonce notamment un paysan.

- Mais, c'était ton frère, justement !

- Oui, c'était mon frère... reconnaît l'oncle, manifestement dans l'errance.

Il faut voir l'infirmier, dubitatif devant un mort-vivant passablement mal en point, s'interroger sur une thérapie optimale : "*Et si je lui faisais un bon lavement ?*"

Ou le militaire exposer son plan d'attaque : "*Y'a qu'à envoyer des appelés, s'ils se font tuer personne ne viendra les plaindre*".

La palme revient pourtant à cet infernal palabre, quand il s'agit pour un général et son équipe d'accéder à la base militaire gardée par une sentinelle ne s'en laissant pas conter.

- Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes de l'armée américaine, m'sieur ?

- On roule en grosse voiture noire avec des petits drapeaux américains sur les ailes. En plus on a un laissez-passer.

- Et alors, tout le monde a un laissez-passer m'sieur, mais connaissez-vous le mot de passe ?

- Euh, non... Y'a un mot de passe ? Quelqu'un connaît le mot de passe ? Non. Bon, ça suffit maintenant, tu nous ouvres cette grille ou on va ramasser ta cervelle sur le trottoir !

- Oui, c'est bien le mot de passe, entrez, m'sieur...

Il faut compter un tiers du métrage pour s'accoutumer à ce style narratif et apprécier enfin cette parodie volontairement ringarde passant à la moulinette aussi bien la SF des années cinquante que le gore destroy façon **La Nuit des Morts-Vivants**.

L'anémie flagrante du budget, le rudimentaire des trucages, et le très relatif talent des interprètes constituant dès lors les plus fiers atouts de cette série Z hallucinante.

Jean-Pierre PUTTERS



ZE CRAIGNOS MONSTERS LE RETOUR

Par Jean-Pierre PUTTERS



LES MONSTRES DE LA PREHISTOIRE

The Legend of Dinosaurs and Monster Birds. 1977. Japon. De Yami Masaru. Avec Tsunehiko Watase, David Freedman et Hiko Sawano.

Pourquoi les dinosaures ont disparu ? entendais-je dire récemment dans une réunion Tupperware. Très bonne question, et merci de me l'avoir posée comme je vous l'avais demandé. J'ai une théorie à ce sujet. A mon avis, ils étaient niais, tout simplement. Ainsi, regardez ce malheureux, croyant se cacher derrière un tronc d'arbre. Emouvant, non ?
Si l'on s'en tient au transformisme darwinien, l'évolution de l'espèce tend à la perfection jusqu'à son stade ultime. Laquelle nous a donné, comme chacun sait, *Avis de Recherche*, Paris-Dakar, le jeu du *Tac-o-Tac* et le triomphe des **Visiteurs** au box-office. Eh oui, c'est pas rien !.

THE GORILLA

1939. U.S.A. De Alan Dawn. Avec Bela Lugosi, les Ritz Brothers, Anita Louise, Lionel Atwill et Art Miles.

- Allez, arrête de faire le singe, sac à poils, c'est mon tour, maintenant !
- Ho, ho, y s'prend pour Tarzan, lui !
Oui, c'est affreux. D'autant qu'un psycho-killer rôde dans le coin. Un gars encore plus taré que Jason, puisqu'il opère sous un costume de singe. Dans le doute, la police l'a surnommé "le Gorille". Pas con ! En principe, les agents devraient le coincer assez facilement, mais voilà qu'un vrai gorille s'est échappé d'un cirque avoisinant et du coup, ils craignent la bavure, c'est humain.
Et puis, allez faire avouer un singe, vous !
- Tu vas parler oui, tiens prends ça, crevure, et encore ça.
- Grumph - honk honk - groink...
- Ah le salaud, il est fort !
Heureusement que la marrade vient détendre l'atmosphère avec ces grimaciers de Ritz Brothers qui, à l'époque, se prenaient pour des comiques. Et tout ça sans rires enregistrés, fallait l'faire.
Demeure mystérieuse, passages secrets, fauteuils basculants, squelettes suspendus et poursuites échevelées font évidemment rien qu'à désopiler les choses (si, si j'aime bien, écrit comme ca). Ah c'était le bon temps, tiens !

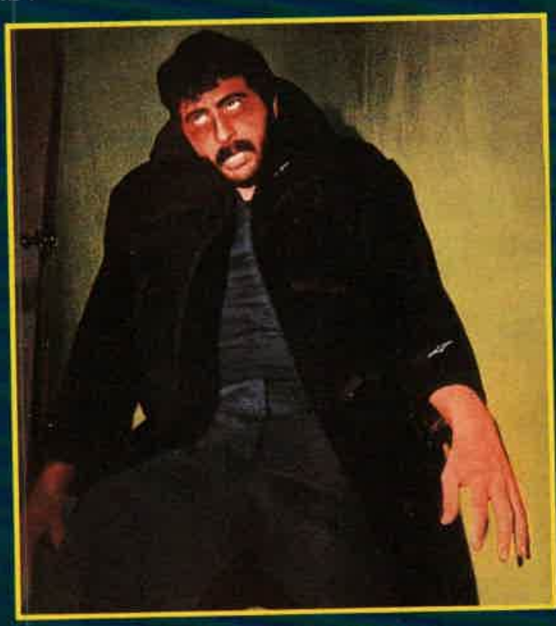


THE PHANTOM

1943. U.S.A. Sérial en 15 épisodes. De B. Reeves Eason. Avec Tom Tyler, Kenneth MacDonald, Jeanne Bates et le chien Ace.

Bon, vous l'avez tous reconnu. Ce fier héros au regard clair et aux pattes finement musclées, c'est bien sûr... comment ça, Rintintin ? Mais non, à gauche, voyons. Milou ! Pourquoi Milou ? Parce que Les aventures de Rintintin et Milou ? Ah bon d'accord... Bravo, les lecteurs !
Non, il s'agit du Phantom, en fait. Son super-pouvoir à lui, c'est l'immortalité, et il défend là un vieux professeur et sa fille à la recherche d'un trésor enfoui dans une cité perdue en pleine Afrique. Oui, c'est pas facile ! C'est ce que je n'aime pas d'ailleurs, avec les trésors.
On découvrira au cours des épisodes l'identité du Phantom (le fiancé de la jeune fille), et aussi le secret de son immortalité. A la mort du héros - attendez, vous allez rire - le fils reprend le costume du père et perpétue ainsi la tradition au fil des générations. On se disait aussi...





TEENAGE ZOMBIES

1957. U.S.A. De Jerry Warren. Avec Don Sullivan, Catherine Victor, Steve Conte et Chuck Niles.

Un savant vient de découvrir un gaz permettant de changer les teenagers en zombies (était-ce bien utile ?) et s'empare d'une bande de skieurs nautiques dont il veut faire une armée invincible et ainsi conquérir le Monde. Le naïf a bien du mal, d'autant que son assistant - un homme-singe ! - commet quelques erreurs de manip' impardonnables. Un tel sujet laissa les distributeurs perplexes, qui mirent trois ans avant de le montrer et beaucoup le regretter. Ceci dit, le titre était bon.





BATMAN

1967. U.S.A. Série TV. Episode The Ogg and I How to Hatch a Dinosaur. De Oscar Rudolph. Avec Vincent Price, Adam West, Anne Baxter

C'est toujours bon pour la filmo des dinosaures ? Hein, deux numéros de retard ! Flûte alors. Une place dans les Craignos, seulement. Oui, bien sûr, mais c'est quand même pas pareil.
Dans sa lutte contre le crime, Batman rencontre divers méchants, le Joker, Catwoman, le Pingouin, bien sûr, mais aussi Riddler, Bookworm, la Sirène (Joan Collins, en pleines formes), Mr. Freeze (un mec ne manquant pas de sang froid !), l'Archer, jusqu'à Calamity Jane, et aussi Egghead (crâne d'œuf, donc), toujours interprété par le phénoménal Vincent Price, hélas tout récemment disparu.
Egghead et Olga, la Reine des Cosaques incarnée par Anne Baxter, complotent ici de dérober un œuf de saurien retrouvé intact, afin de terroriser Gotham City avec le baby dinosaure. Evidemment ça va encore pas marcher, vous allez voir.



LE CONTINENT DES HOMMES-POISSONS

L'Isola Degli Uomini Pesce. 1978. Italie. Sergio Martino. Richard Johnson, Barbara Bach, Joseph Cotten, Claudio Cassinelli.

Il fut un temps où le continent faisait bien dans un titre. **Le Continent Oublié, Centre Terre Septième Continent, Le Continent Fantastique. Attention, le Continent s'Oublie dans son Multi-Spires,** et toutes ces belles œuvres de la fin des années soixante-dix.
Un savant vient de retrouver l'Atlantide (air connu) et pense que, vu l'affaissement progressif du continent dans les flots, dont subsiste encore le sommet, c'est-à-dire l'île où se situe l'action, les Atlantes eurent le temps de muter en hommes-poissons (!). Théorie assez fumeuse, rappelant ce projet fou du militaire coupant après chaque saut un morceau de son parachute, afin de s'entraîner à s'en passer. Oui. Mais c'était un militaire, hein !
En fait, le fourbe, manipulé par un escroc, fabrique lui-même ces hommes-poissons à partir des indigènes locaux et les force à chercher à son profit les trésors immergés de l'Atlantide. A l'heure du batiscaphe, tout cela n'est-il pas un peu vain ?



LE LAC DES MORTS VIVANTS

1980. France. De J.A. Lazer. Avec Howard Vernon, Anouchka.

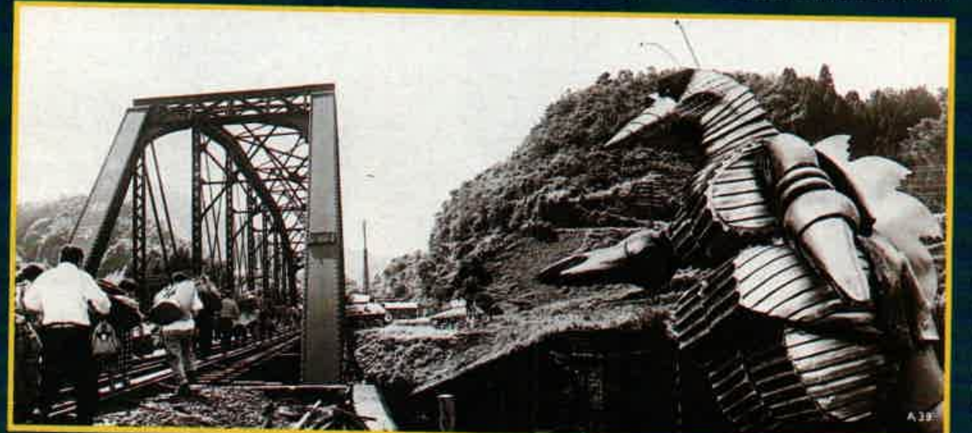
Malgré des tentatives personnelles au Festival de Sitges, plus spiritueuses que spirituelles, il est vrai, pour faire avouer Jean Rollin, celui-ci refusa toujours d'endosser la responsabilité de ce film. Pour lui, J.A. Lazer existe bel et bien, et il n'en démord pas.
Il est vrai qu'il y a de quoi renier cette histoire de soldats nazis figurant les morts-vivants en question, forts d'une couche de peinture verte qui déteint évidemment dès qu'ils se mêlent de sortir du fameux lac. Quant au mouvement syncopé de certaines séquences, il provient d'un détail assez ballot : la caméra ne tournant pas toujours à la bonne vitesse, les comédiens étaient priés de jouer plus lentement pour corriger le décalage. Vive la France !

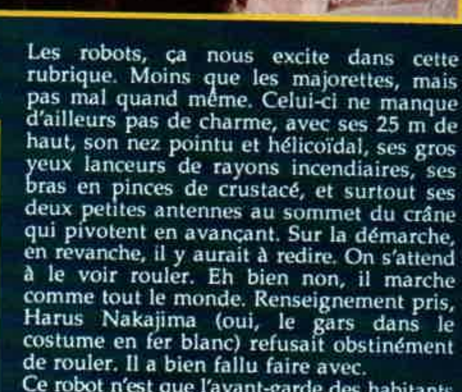




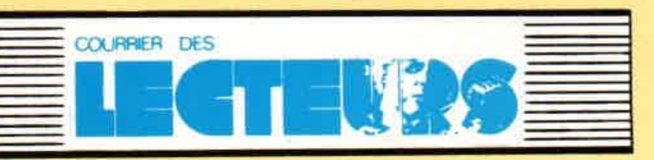
PRISONNIERES DES MARTIENS

The Mysterians. 1957. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Kenji Sahara, Akihiko Hirata et Takashi Shimura.





Les robots, ça nous excite dans cette rubrique. Moins que les majorettes, mais pas mal quand même. Celui-ci ne manque d'ailleurs pas de charme, avec ses 25 m de haut, son nez pointu et hélicoïdal, ses gros yeux lanceurs de rayons incendiaires, ses bras en pinces de crustacé, et surtout ses deux petites antennes au sommet du crâne qui pivotent en avançant. Sur la démarche, en revanche, il y aurait à redire. On s'attend à le voir rouler. Eh bien non, il marche comme tout le monde. Renseignement pris, Harus Nakajima (oui, le gars dans le costume en fer blanc) refusait obstinément de rouler. Il a bien fallu faire avec.
Ce robot n'est que l'avant-garde des habitants de la planète Mysteroïde, qui prétendent nous piquer nos compagnes afin de s'accoupler. Uniquement des Japonaises, heureusement.
La morale de l'histoire prêche l'union des peuples, afin de combattre l'adversité venue d'ailleurs. Depuis, on a fait l'Europe, n'empêche !



David Skoric, Longwy

Messieurs, pardonnez-moi de m'immiscer à l'heure de l'apéritif, mais je profite de mon réabonnement jusqu'à fin 2018 pour exprimer tout le bien que je pense de vous. Vos textes subtils, vos dossiers moelleux, votre papier sensuel CDLO 80 grammes couché brillant, le galbe incomparable de votre couverture à plat 150 grammes finement pelliculée, le velouté délicat de vos agrafes centrales, tout cela m'excite au plus haut point... *(Mais dis donc, mon salaud, tu repompes texto ma lettre type du parfait lecteur publiée dans le 72, toi !).*
Ouf ! Y'a pas à dire, les lettres types sont longues à recopier. Mais je ne savais pas comment introduire ma demande. Bon, assez rigolé, j'ai une question. C'est en feuilletant mon dernier *Mad Movies* - qui d'ailleurs est excellent - *(je trouve aussi, oui, mais vas-y, marche !)* que j'ai eu un flash. Pourquoi ne pas créer mon propre fanzine ? Dès lors, je sollicite votre aide. Comment concrétiser cette idée ? Pourriez-vous me fournir des renseignements à ce sujet, du genre : les études à faire (pour être le patron, hein, attention), les autorisations à demander, etc. Merci d'avance, les gars. Si je réussis, je n'ometrais pas de citer *Mad Movies* dans mon fanzine.

Merci, tu es bien bon. Alors, écoute, si tu fais des études pour créer ton fanzine, je te préviens tout de suite que je ne le lirai pas. Ah ben non, alors ! Les pros de la critique qui statuent de tout à coups de "c'est nul" ou de "c'est génial, les mecs, la preuve : j'ai beaucoup aimé !", y'en a super marre. Comme dans toute création artistique, il faut de la technique, mais point trop quand même. D'ailleurs, chez nous, beaucoup en sont restés aux études primaires (très primaires, même, voyez Rallouch qui n'arrive toujours pas à orthographier son propre nom). Quant à la méthode pour devenir patron, elle est simple : commence tout seul, mon vieux. C'est imparable. J.P.P.

Olivier Delebury, Douai

Fidèle lecteur de *Mad*, je profite de mon abonnement pour féliciter l'ensemble des Mad Makers pour le superbe magazine qu'ils nous offrent tous les deux mois.
Ensuite, je voudrais dire un mot sur la production fantastique du moment. Les Américains sont sans conteste les maîtres du genre, mais je trouve que cette avalanche de moyens n'est pas forcément bénéfique au cinéma fantastique. Si l'on retourne quelques années en arrière on trouve des chefs-d'œuvre comme **Les Griffes de la Nuit, Halloween, Terminator**, et j'en passe... qui avec un budget assez limité et sans grandes vedettes étaient tout à fait à la hauteur des grosses machines hollywoodiennes d'aujourd'hui. Alors, où est passée cette originalité qui nous comblait de plaisir au début des années 80 ? A-t-elle été étouffée par les dollars ?
Je ne veux pas dire que les productions actuelles sont nulles et sans intérêt, mais avec ce déluge de moyens (techniques et financiers), je trouve que l'on est en droit d'attendre mieux.
De plus, pourquoi les producteurs français ne donnent-ils pas leur chance à de jeunes réalisateurs ou scénaristes pleins de talents. Parce que ce n'est pas en produisant des films psychologiques intello-nunuches qu'ils pourront concurrencer les Américains, et encore moins exporter leurs films chez l'Oncle Sam. Dans cette histoire les problèmes du GATT ne sont qu'une excuse derrière laquelle se retranchent des producteurs rétrogrades et sans aucune ambition. Faites donc les films que le public attend, et non ceux que vous et les critiques (beurk) avez envie de voir.

T'as raison, tiens, on va leur expédier **Hélène et les Gars cons** *au titre de l'exception culturelle ! Il est temps de montrer qu'on peut faire aussi tarte que tous leurs* **Vendredi 13, Freddy** *et autres Hamburger Movies. J.P.P.*

Alice Mottet, Fleurieux/ L'Arbresle

Ayant oublié de nous réabonner, on profite d'une envie de vous saluer pour le faire.
Bienvenu le dossier dinosaures (au fait, et Don Glut ?), au lieu d'un Spécial **Jurassic Park** de la taille d'un "hors-série".
A propos de dossier, on aimerait voir des trucs sur le rayon Z habituellement cantonné dans sa tannière "notules". Genre la Côte Ouest, Fred Olen Ray, la *Troma*, les Screamin' Queens. Enfin, de temps à autres, ce serait ghoûl !
Faites passer à Marc Toullec que son reportage sur R. Rodriguez nous a mis l'eau à la bouche et que l'on verrait bien un truc sur le ciné chicanos dans son prochain *Impact*.
Merci d'avance. Infectieusement.

Marc, Philippe, Daniele, Thierry, Frédéric, Josiane, Christian *(hé ho, c'est fini, oui ?)*, Carcassonne

Mad Movies est un bon mag, bien que certains d'entre vous vont peut-être un peu loin dans la critique et dans un argot qui n'amuse personne *(des noms, on veut des noms !)*.
Tout de même, c'est curieux cette manie que vous avez de faire un battage monstre sur un film sous prétexte qu'il est à la mode. Exemple parmi tant d'autres : **Batman** (le 1er). Sincèrement, si le film avait été français on aurait parlé bien sûr d'un événement, mais au niveau US, on comprend pas. Comparé à Superman, on ne peut guère qualifier ce Batman, aux faux airs de Julien Lepers, de super-héros !
Bien, votre historique des effets spéciaux concernant les dinosaures. Mais ces trucages passent parfois mieux avec d'autres monstres comme dans **Jason et les Argonautes** ou les "Sinbad".
Un copain fait savoir que certaines séquences du **Monde Perdu**, version Irwin Allen ont été reprises pour un épisode de la série ***Voyage au Fond des Mers***. Que les effets spéciaux, superbes pour l'époque, de la bestiole invisible de **Planète Interdite** ont rarement été revus depuis. Que des fragments de bruitages du même **Planète Interdite** servent aussi pour **De la Terre à la Lune**, de Byron Haskin.
Mais peut-être savez-vous déjà tout cela. Recevez nos salutations.



Raphaël Peaud, Bourgoin-Jallieu

J'avais la photo d'un de mes tableaux qui traînait dans l'écurie qui me sert de chambre. J'me suis dit, pourquoi pas l'envoyer à *Mad* ?
Bon, pour cette peinture, je me suis peut-être un tantinet, un rien du tout, inspiré d'**Hellraiser** et du clip Enter Sandman, de Metallica, mais à peine. La preuve, si je n'avais rien dit, personne ne l'aurait vu.
A part ça, je tenais à dire que les émissions de Jacques Martin, le dimanche, sont de plus en plus nulles *(alors là, si tu croyais tenir un scoop...)*. Et, pour ceux qui apprécient mon travail, ou qui sont fans de Sepultura, Metallica, ou bien si vous carburez au cinéma fantastique, au trash ou au Death Metal, vous pouvez m'écrire : Raphaël Peaud, 16 bis, impasse de Charges, 38300 Bourgoin-Jallieu.

Un Fidèle, La Courneuve

J'ai repéré un jeu dans le n° 85 spécial dinos. Un très subtil jeu des 7 erreurs, page 15, dossier **Jurassic Park** :
Rechercher dans la photo du haut : une louche, une marmite, les herbes de provence, le cheveu sur la soupe et le steak de velociraptor.
Rechercher dans la photo du bas : plante décorative, toque d'apprenti, les allumettes, la spatule, la fourmi sur le sucre.
Si vous trouvez, *Mad Movies* vous offre une place trois quarts à **Jurassic Park**, pour vous et votre amie, pétrifiée dans vos bras.
Un fidèle. Bonne continuation.

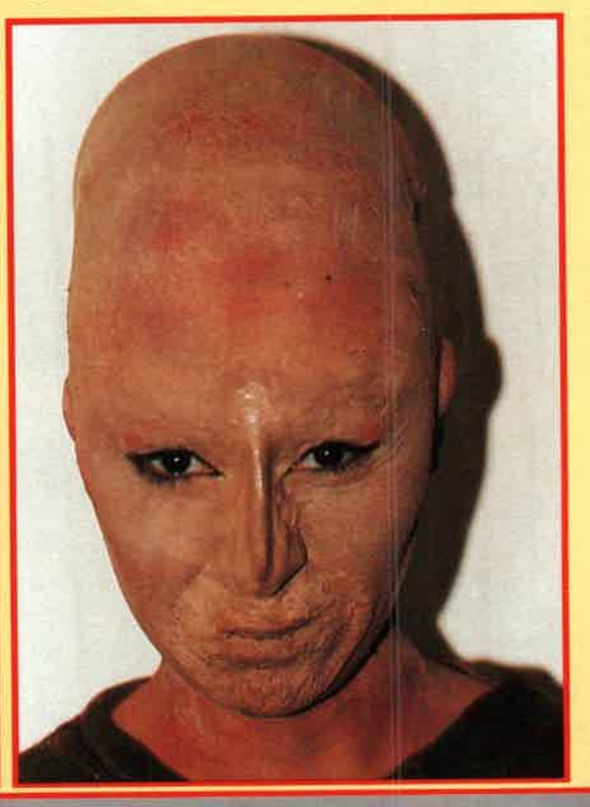
Ah t'es dur, mais c'est vrai que c'est super-drôle. En fait, nous avions trouvé la solution depuis longtemps, mais notre photograveur, lui, la cherche encore !
Avec tes bêtises, ceux qui n'ont pas le numéro pleurent de dépit à l'idée de ne pouvoir jouer. D'ailleurs, si les commandes de 85 affluent, je te verse des royalties. Merci pour tout. J.P.P.

Emmanuel Fouquet, Thyez

Je découvre pour la première fois votre magazine. Je ne pensais pas qu'il y avait autant de lecteurs accros aux effets spéciaux.
Je suis maquilleur professionnel depuis l'âge de 18 ans. Aujourd'hui, j'en ai 26 et je dis : ras-le-bol du makeup fashion *(ah bon !)*.
Je décide de m'initier aux effets spéciaux et je m'y retrouve vraiment. C'est vrai que ça délire pas mal. Pour me rendre compte de ce que vaut mon travail, j'aimerais avoir votre avis et celui de vos lecteurs. Ci-joint quelques photos, n'hésitez pas à me contacter à l'adresse suivante : Emmanuel Fouquet, avenue Louis Coppel, Rés. La Vallée, 74300 Thyez.







Laura Côtes, Genève

J'aimerais déposer une plainte contre le dernier Eddy Murphy : **M. le Député** *(euh, pas sur mon bureau, là, j'ai déjà plein de choses !)*. Je lis en effet la fiche technique dans un journal, qui mentionne Sheryl Lee. J'arrête de lire et je fonce au cinéma. Soudain, au générique, je s'aperçois que le nom était tronqué et qu'il s'agit en fait de Sheryl Lee Ralph, une débutante tout droit sortie d'un clip de Michael Jackson *(tiens, oui, que devient-il, et ça lui fait quel âge, au fait, maintenant ?)*. On se souvient de la bonne fée dans la coda de **Sailor et Lula**, de la jeune meurtrière complice de Moira Kelly dans **Love, Lies and Murder**, de la bourgeoise salope de **Jersey Girl**, et de la victime caractérielle de **Twin Peaks** où, dans la version cinéma, elle retrouvait Moira Kelly. Alors, quand on voit Sheryl Lee Ralph, quelle déception !
Bravo à Christophe Lapierre pour son dessin de **The Borrower**. J'ai regardé ce film en accéléré, sauf le (court) passage où l'on pouvait admirer Mädchen Amick, qui fut partenaire de Sheryl Lee dans **Twin Peaks**.

Mais, on t'a payée, ou quoi ? C'est pas vrai ça ! S.L.P (Sheryl Lee Putters, parfaitement, et alors ?).

Franck Debernardi, Houilles

Suite à mon réabonnement, j'aimerais vous faire part de ma déception.
Depuis quelques temps je me pose des questions sur le cinéma fantastique et son devenir. J'ai découvert le Fantastique il y a dix ans et je peux dire sans être vulgaire que cette découverte a eu pour moi l'effet d'une grande claque dans la gueule. J'avais 15 ans en 1984, quand il m'a été donné de voir sur grand écran **Dead Zone**. L'année d'après ce fut **Terminator, Les Griffes de la Nuit, La Compagnie des Loups, Razorback** et j'en passe... Par la suite, des films comme **Highlander, Brazil** ou **La Mouche** m'ont conforté dans mes goûts, mais depuis quelques mois je m'interroge.
Les derniers films vraiment novateurs sont de petits budgets qui nous viennent d'Angleterre (**Hardware**), de Nouvelle-Zélande (**Braindead**), du Japon (**Tetsuo** et **Tetsuo II**), d'Espagne (**Action Mutante**), voire de France (**Simple Mortel**). Tout de même, quatre ou cinq films en deux ou trois ans, c'est peu !
Evidemment, on trouve toute la machinerie américaine avec ses bons gros films auxquels on ne peut rien reprocher si ce n'est le fait d'être "commerciaux" au maximum. Le pire c'est qu'on en redemande. Je suis le premier à me précipiter voir **Abyss** ou **Dracula**, mais trop c'est trop ! Je n'irai pas voir **Jurassic Park**, j'attendrai qu'il sorte en vidéo.
De plus en plus, les producteurs et réalisateurs se mettent à confondre "film fantastique" et "film d'horreur". Un certain public confond lui aussi les deux termes, et pourtant si un film d'horreur peut être fantastique, la réciproque n'est pas forcément vraie.
Tout ceci m'amène à reconsidérer mes choix de films. Désormais, je me tourne plus volontiers vers un **Reservoir Dogs** ou un film de John Woo, plutôt qu'un **Hidden II** ou un **Vendredi 13 IX** !
Ceci dit, il nous reste une poignée de réalisateurs pour qui le rêve ne signifie pas forcément l'hémoglobine. Des gens comme Tim Burton, Terry Gilliam ou Vincent Ward (**The Navigator**), sont là pour nous le rappeler...

Oui, je sais, tous les deux ou trois numéros, un lecteur, comme toi, nous assène le coup de blues. Mais, vivre le Fantastique, c'est aussi s'intéresser aux anciens films, revoir les séries, relire les vieux numéros (oui, de Mad Movies, bien sûr, pas du Nouvel Obs') penser davantage à la vidéo (j'ai au moins 400 films de retard qui m'attendent à la maison, j'y arrive plus !). Le Fantastique vit à travers un acquis culturel. Sachons aussi l'explorer en attendant des jours meilleurs. J.P.P.

Bertrand Esquerré, Fleury-les-Aubrais

J'adore le cinéma fantastique et je suis abonné à *Mad Movies*. Dans le numéro 85, à *Mad'Gazine*, je suis tombé sur la photo de la compil de **Super Mario Bros** où vous parlez, entre autres, des "crispantes Roxette". Et il se trouve que j'adore Roxette.
Aussi, je déplore cette attitude, car je vous achète, non pas pour lire des critiques sur les groupes que j'aime bien, mais pour lire des critiques sur le ciné. Alors, s'il vous plaît arrêtez ça. Cela ne m'empêchera pas de me réabonner à **Mad Movies**.

Ah bon, ouf ! T'es con, t'aurais dû commencer par là. C'est pas notre faute, mais celle de Rallouch, alors qu'il est clairement stipulé dans son contrat de travail qu'il ne doit jamais dire du mal des groupes favoris des lecteurs, ni lâcher une caisse en plein comité de rédaction. Fais-moi confiance, il va m'entendre ! Euh, envoie-nous vite la liste des autres groupes que tu affectionnes : un abonné, de nos jours, ça se bichonne... J.P.P.

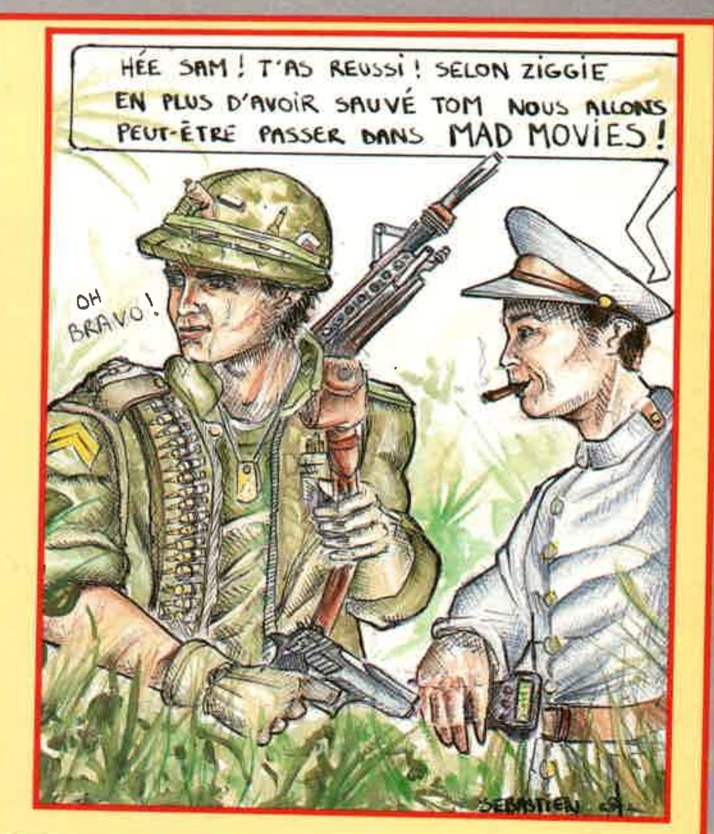
Dorothée Lamotte, Lille

Quel magazine choisir pour avoir l'honneur de diffuser ce courrier ? *Mad Movies* apparaît comme étant (de loin) le meilleur, excepté pour sa parution bimestrielle.
Etant mordue de Fantastique et passionnée de "peintures", je réalise des pastels sur les héros du genre, Terminator, Dracula, Batman, etc. Si vous pouviez publier la photo d'un de mes tableaux, je vous en serais reconnaissante. Voici mon adresse : Dorothée Lamotte, rés. St. Louis XIV, 7 bis, Bd. Saint Louis, Appt. 5, Et. 1, 59800 Lille.



Syvie Bourasseau, Bournezeau

C'est tout ce que vous avez en comme avis sur **Jurassic Park**. Pas de Forum des Lecteurs, pas de "d'accord, pas d'accord" ? Tout le monde s'accorde-t-il sur le fait que ce film est techniquement génial mais scénaristiquement médiocre, exactement conforme à ce que l'on attendait ?
Comme pour tous, c'est la curiosité qui m'a traînée jusqu'au cinéma du coin. J'en ai tiré une impression plutôt positive : il les aime ses grosses bestioles, Spielberg ! En tous cas, il les respecte. Il n'a pas essayé d'en faire des vilains monstres ou de braves bêbêtes. Bien que grand public (quoique...), ce n'est pas du *Walt Disney*, pas une version anthropomorphe de ceux qui n'étaient ni plus ni moins que des animaux. Ainsi le brachiosaure, apparemment inoffensif puisqu'herbivore (comme les lapins, quoi ! Et est-ce que comme les lapins... Ah ça doit être quelque chose !) *(euh, vous viendrez me voir dans mon bureau après la classe, vous !)* détient le même potentiel destructeur que le tyrannosaure, vu sa taille.
C'est tout pour cette fois.



Sébastien Azzi, Paris

Je me demande toujours pourquoi *Mad Movies* ne fait pas d'articles sur les séries fantastiques comme ***Au-delà du Réel*** ou la ***Quatrième Dimension, Young Indiana Jones***, et surtout une série qui passe chaque jour sur *M6* à partir de 18 h, ***Code Quantum*** (merci Christophe). L'intrigue : le héros voyage dans le temps en réparant les erreurs du passé et en changeant tour à tour de personnage. Je vous joins une illustration que j'ai faite de cette série. En espérant qu'elle vous plaira.

Tu exagères. Nous parlons des séries : **Star Trek, Chapeau Melon..., Au-delà du Réel, La Quatrième Dimension** *(à deux reprises), etc... Récemment nous avons traité de* **Flash, Wild Palms, Forever Knight, Time Trax, Star Trek : Deep Space Nine, les Contes de la Crypte, UFO, Babylon 5, Highlander, la Série, Twin Peaks,** *et même, le croirais-tu, de* **Young Indiana Jones**. *T'as intérêt à réviser tes anciens numéros, toi. J.P.P.*

Alain Dupouy, Nice

Bravo pour votre magazine. Je suis un fidèle lecteur depuis le numéro 19, et je suis toujours enchanté de vous lire.
Vous retrouvez un peu le style des débuts. En effet, vous vous penchez à nouveau sur le cinéma fantastique classique. Ce cinéma, vous l'aviez un peu oublié dans les derniers numéros, vous consacrant surtout aux nouveautés qui, pour la plupart, n'en valaient pas la peine.
Une petite suggestion, pourquoi ne consacrez-vous pas une rubrique à des filmographies d'acteurs et de réalisateurs ? Cela manque dans votre magazine.
Cela dit, merci pour vos rubriques comme *Les Notules Lunaires, Les Griffes du Cinéphage, Ze Mad Rubrik, Flying Jaquette et Les Craignos Monsters*. Des rubriques qui en disent parfois plus que certains articles à rallonge consacrés à l'actualité, ou que les interviews de faiseurs de films qui pensent tous avoir réalisé le chef-d'oeuvre du siècle, en délivrant le message qui sauve. Ridicule.
Je vous renouvelle mes félicitations et vous incite à poursuivre vos efforts.

Soldat Mogenet, Belfort

Au hasard d'une garde effectuée durant mon service militaire, je suis tombé sur le *Mad* de juillet. Je lisais autrefois cette revue, mais j'ai délaissé le cinéma pour la littérature. Je suis aujourd'hui Maître ès Lettres Modernes à l'Université de la Sorbonne, et mon mémoire de maîtrise a porté sur Gérard Klein, H.P. Lovecraft et J.R.R. Tolkien. Or, dans le courrier de ce numéro, un certain Roland Claudon lançait un débat amusant sur le "poète fou de Providence", comme on l'a appelé inconsidérément, puisqu'il n'était pas réellement fou. La preuve en est que ce grand homme n'a jamais prétendu décrire des réalités méconnues ou ésotériques et qu'il s'amusait qu'on le croie, tout en se moquant de ceux qui le croyaient. Lovecraft, en homme de culture classique, adorait les mystifications littéraires dans la lignée de Daniel Defoe et d'Edgar Allan Poe. Mais il a peut-être fait une erreur avec le Necronomicon, celle de n'être crédible qu'aux yeux de gens qui connaissent mal le passé, mais qui se laissent envoûter par des images archaïques. En effet, le spécialiste sait qu'il n'y a jamais eu de tels livres, les seuls s'en rapprochant sont les recueils de mythes et les recettes de sorcellerie. Mais ces livres ne sont ni plus ni moins insolites que l'Ancien Testament et le Grand Albert, et le sont beaucoup moins que le Necronomicon, dont tout le charme réside probablement dans son inexistence.
Ce qui me paraît plus juste, dans ce que dit votre lecteur, c'est que Lovecraft utilisait à dessein ces inventions. En effet, il était persuadé qu'en ce monde, tout était illusion créée par la conscience de l'homme. C'est précisément le rôle que joue dans son œuvre le Fantastique : en le mettant sur le même plan que le réel, il démontrait que tout était illusoire, et non qu'il existait des réalités cachées au plus grand nombre. Mais la vérité d'un monde sans substance où règnent le chaos et l'illusion était, celle-là, réservée à quelques esprits clairvoyants. J'ose espérer que Roland fait partie de ces heureux élus. Bonne chance à vous.

Ah ben, dis donc, c'est à cela que tu passes tes gardes, toi, et si l'ennemi attaque, alors, c'est la catastrophe ? J'ai une idée : on va abonner aussi l'ennemi à Mad Movies. *J.P.P.*

ZE MAD RU

MEDIA PARADE

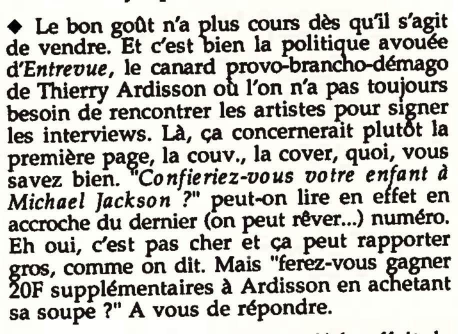
◆ Devinez qui vient de s'abonner à *Mad Movies* ? Allez-y, vous pouvez placer la barre assez haute. A se demander même si je vais toucher le chèque tout de suite (c'est que les temps sont durs ces jours-ci), ou si je le laisse encadré à la rédaction. Bon allez, de toute façon vous ne trouveriez pas : c'est Silvio Berlusconi, carrément ! Si, si, promis juré. Il était normal que ce monument de bon goût (je parle de *Mad*, là, bien sûr) attire une personnalité d'une telle pointure médiatique, évidemment. Cet abonnement inattendu m'inspire pourtant une question : cela nous empêchera-t-il de continuer à dire tout le mal qu'on pense du personnage dans cette rubrique ? Entre la flagornerie prudente et la franchise élémentaire, j'ai bien peur que le naturel ne revienne au galop !
Hé, au fait, il ne voudrait pas nous racheter, au moins ? Pour 100F, ça ferait un peu just quand même...

◆ On ne sait pas encore s'il s'agit d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle, mais suite aux vestes successives de l'action *Eurodisney* à la bourse ces derniers mois, la fermeture définitive du Parc pourrait être annoncée dès le printemps prochain.
Nous nous sommes trop compromis dans cette rubrique pour jouer l'affliction hypocrite au dernier moment. Surtout qu'ils vont bien réussir à nous mitonner une super *Sacrée Soirée* d'adieu pour l'occasion. S'ils pouvaient emmener Foucault en partant, tiens, nous n'aurions pas tout perdu...

◆ Entretien avec Lova Moor dans un récent *Vidéo 7*. Le top pour le chroniqueur qui y trouvera toujours quelques perles à enfiler. Tiens, ça me rappelle une histoire : "*Oh, chez nous, la cuisinière est une vraie perle, tout le monde se l'enf...*". Bien, mais tout cela ne ferait que nous retarder, je vous la raconterai un autre jour.



Lova Moor, donc, qui, encouragée à se définir en deux mots, ose "*glamour et intelligente*". En toute simplicité, quoi ! Du coup, le journaliste se croit autorisé à lui demander la capitale de la Bulgarie ou combien il y a de "r" à Mitterrand. Echec total ! Hé, elle avait dit intelligente, pas cultivée.
Tandis qu'elle affirme plus loin se sentir encore une petite fille, l'interviewer craque soudain et joue les rustres perfides : "*et vous êtes une petite fille de quel âge, maintenant ?*"
Peine perdue, la réponse ne viendra jamais. Mais le clou du spectacle approche. Sensibilisée à propos d'un sondage faisant apparaître Anne Sinclair comme un sex-symbol auprès des Français, Lova trouve la formule qui décoiffe : "*elle a tout ; le sexe dans le regard et dans la bouche*"...
Eh ben ! Enfin, si ça ne la gêne pas trop pour présenter *Sept Sur Sept*, le dimanche soir, c'est le principal.

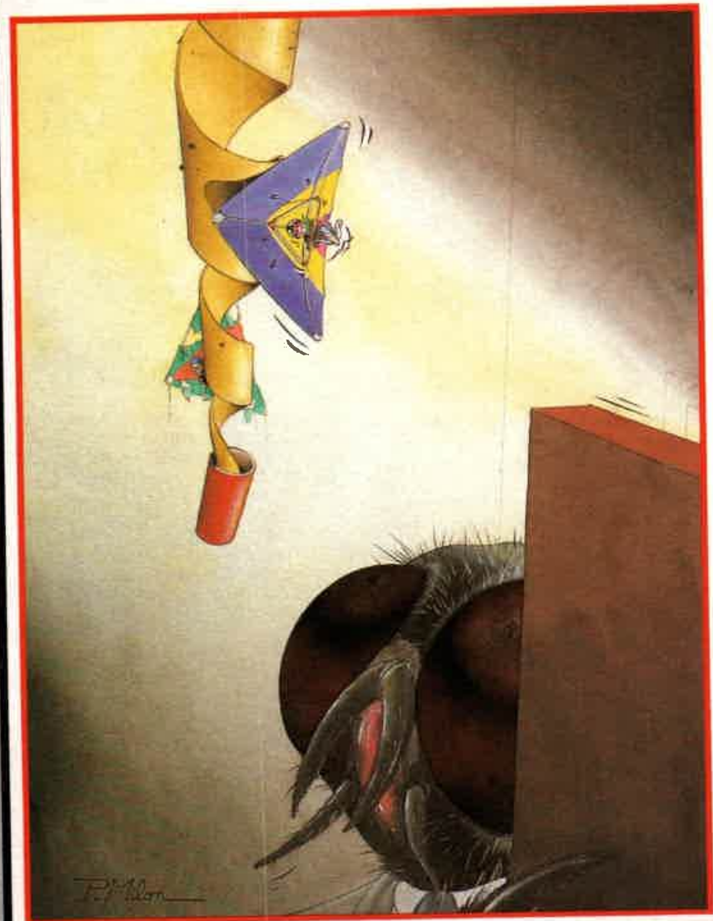


◆ Suite aux fameux déboires de l'équipe de France aux éliminatoires de Coupe du Monde de Football (excusez mon écriture, c'est le fou-rire...), il paraît que les sponsors commencent à courageusement déserter la discipline. Du coup, les prévisions d'un furieux manque à gagner immédiatement quantifiable dans la poche des organisateurs menacent la corporation, en attendant mieux. D'ici qu'ils nous inventent un impôt football, ces cons-là, y'a pas loin... Affreux, affreux !

◆ Le bon goût n'a plus cours dès qu'il s'agit de vendre. Et c'est bien la politique avouée d'*Entrevue*, le canard provo-brancho-démago de Thierry Ardisson où l'on n'a pas toujours besoin de rencontrer les artistes pour signer les interviews. Là, ça concernerait plutôt la première page, la couv., la cover, quoi, vous savez bien. "*Confieriez-vous votre enfant à Michael Jackson ?*" peut-on lire en effet en accroche du dernier (on peut rêver...) numéro. Eh oui, c'est pas cher et ça peut rapporter gros, comme on dit. Mais "ferez-vous gagner 20F supplémentaires à Ardisson en achetant sa soupe ?" A vous de répondre.

◆ On savait de quel boa s'échauffait la Cicciolina : un long reptile qui lui servait dans ses exhibitions en tant que "membre actif" de son "foufoune club" ! Or, on apprend la tragique nouvelle : l'animal vient de trépasser à la consternation générale. La cause du décès n'a pas été déterminée - par étouffement, avancent pourtant certaines langues (fourchues !) -, mais compte-tenu des endroits scabreux qu'il fréquentait, l'animal prenait des risques.
L'événement vaut ce qu'il vaut, mais assez pour que *Variety* lui consacre un entrefilet dans un de ses derniers numéros. Décidément, l'avaleur n'attend pas le nombre des années !

THE CRAIGNOS ATMOSPHERE, par Pierre Milon



LA VIDEO EN FOLIE

Vous l'avez détestée à la télé.
Elle vous sort par les oreilles sur *Europe 1*.
Elle vous nargue avec ses affiches du Zenith...
Retrouvez-la chez vous dans **Hélène et le Chevreuil**. Une offre groupée, signée *TF1 Vidéo*. Merci *TF1 Vidéo*.
Attention, bientôt à la vente : **Hélène et le Dromadaire, Hélène Contre Rambo IV, Hélène et la Douzaine d'Huîtres**. Une série animalière à ne pas manquer.



Au rayon des suites, on peut tomber parfois sur de bonnes surprises. Bon d'accord, eh bien je vais vous parler des autres. Car le record de la séquelle inutile vient de tomber avec ces deux titres : **Le Feu dans la Cheminée 2** et **l'Aquarium, le Retour** ! Les masos se rappellent sans doute la sortie des premières versions, il y a deux ans chez *Proserpine*, et chroniquées comme il se doit dans la *Mad Rubrik* du numéro 76. Pas de montage, ni de mouvements de caméra téméraires, juste un plan séquence de 60 minutes cadrant plein pot l'aquarium en question ou la cheminée en action. Les heureux nantis de la première version se précipiteront-ils sur sa séquelle pour enfin connaître la suite de cet infernal suspense ? C'est tout le mal qu'on souhaite au nouvel éditeur qui innove pourtant avec un troisième titre : **La Crèche de Noël** ! A signaler que, contrairement aux deux premiers, nous ne l'avons pas encore reçu. Allez, tous en chœur : on veut la crèche, on veut la crèche !

Merci à *Colmax* (toujours généreux) pour sa bouteille de whisky. Un "The Famous Grouse", assez revigorant, ma foi, surtout en période de bouclage. Euh si, quand même, elle était un peu petite. La prochaine fois, si on pouvait... un peu plus grande, quoi, merci. Oui, je parle de la bouteille, hein *Colmax*, parce que pour le reste y'a ce qu'il faut. Dites donc, dans votre dernière version hard de **Bonnie and Clyde**, qu'est-ce qu'il se trimbale, Clyde ! (signale à droite, Clyde...). Cela revigore aussi, mais par temps de bouclage (mollissant 6, fléchissant 5...), ça nous gêne un peu quand même.



Par Jean-Pierre PUTTERS

◆ Il fallait s'y attendre. Suite au meurtre de ce bébé par deux enfants de onze ans, les Anglais parlent très fort de limiter la diffusion et la vente des films d'horreur afin de juguler la violence. Comme si cette violence urbaine trouvait sa source dans un imaginaire cinématographique, et non dans la misère, le chômage, la promiscuité, le désœuvrement et le manque d'espoir. Toute chose qu'un politique ne saurait évoquer dans le cas présent puisqu'il en est en partie responsable. Du coup, c'est encore la faute à Jason.
Aux States, même refrain. La mise en cause de la violence dans les téléfilms et séries semble préférable à celle des quelque deux cent dix millions d'armes à feu circulant librement (c'est pas rien !). Entre morale et économie de marché, la logique trouve difficilement sa place. D'autant que les cinéastes peuvent toujours se tourner vers le sitcom, alors que les marchands d'armes, qu'est-ce que vous voulez qu'ils fabriquent d'autre ? Des trottinettes ?
Et puis le mauvais exemple vient parfois d'en haut. Regardez, par exemple, Roger Clinton, frère de Bill, faire le coup de poing dans **Pumpkinhead II**. Est-ce vraiment raisonnable ?



Roger Clinton, frère de qui vous savez.

◆ Le saviez-vous ? Le numéro 250 d'*Impact* vient de paraître. Ah oui, je vois à vos têtes que vous ne le saviez pas. J'ai bien fait, alors. Voyez pourtant : même le lettrage du titre correspond.



Pour notre part, nous ne sommes pas surpris de l'homonymie, car c'est en déposant un beau matin le titre *Mad Movies* (près de 20 ans après sa création, admirez le sang-froid et le sens de la propriété, chez nous !), que nous apprîmes l'existence d'une flopée d'*Impact* sur le marché. On en trouve notamment un en Suisse et un autre en Australie, consacré au cinéma d'action (voir illustration dans la *Mad Rubrik* du numéro 77) avec un logo quasiment similaire au nôtre. Sans parler d'*Impact Médecins*, d'*Impact Etudiants* (quoi ? d'*Impact* de bière ? Sortez...).
Je propose donc la réunion imminente d'une association habilitée à déterminer les véritables ayants droit au titre *Impact*. Les souscripteurs et généreux donateurs sont bien entendu encouragés à se faire connaître. Ben oui, ça va coûter cher, évidemment, mais la cause est noble.

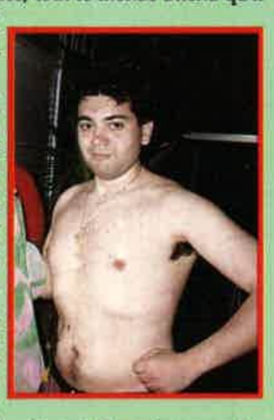
4 rue Mansart Spécial "Arrête, tu me fais skier !"

A l'annonce de l'arrêt brutal du Festival d'Avoriaz et de sa résurrection dans une autre bourgade touristique, l'inquiétude a plané grave sur le 4 rue Mansart : "Wouah, pourvu qu'y fassent pas le festival à Amboise, parce que pour le ski, ça craint"... En fait, la désignation de Gérardmer a rassuré tout le monde, sauf Toullec qui ne fait pas de ski parce qu'il a un genou pété (ça ne l'empêche pas de faire du tire-fesses d'intérieur, paraît-il). Toullec se comporte partout pareil dans n'importe quel festival (un verre/une interview/deux verres/un film/trois verres/une gonzesse/un suppo/un gros dodo), sauf qu'à Avoriaz il porte souvent un chapeau noir et ridicule et qu'il dandine encore un peu plus du cul en marchant, à cause de la neige qui glisse.



A priori, Toullec emballe, mais hélas il ne s'agit que d'une photo de tournage...

Mais à part ça, à Avoriaz, Toullec est largement moins ridicule que Guignebert parce qu'au moins, lui, il ne fait les sorties de boîtes à 5 plombes du mat, à quatre pattes, en fouillant les poubelles, à la recherche d'un fond de bouteille à l'alcoolémie variable (alors que Guignebert oui, il le fait). Heureusement, quand Guignebert n'assure pas, Rallouch, son fidèle compagnon (ils dorment dans des lits superposés), ne manque pas une occasion de se mettre en valeur en ramenant Guignebert au logement vaille que vaille. Mais la plus grande qualité de Rallouch, aux dires de ses collègues, c'est qu'il est très drôle. Ainsi, quand Rallouch fait du ski, tout le monde attend qu'il tombe, et il tombe. Autre exemple, quand il fait du patin à glace, tout le monde attend qu'il tombe, et il tombe aussi (Rallouch est tombé dans une marmite d'emmerdes quand il était petit). Après, la cheville foulée, il ne peut plus danser en boîte, et c'est Guignebert qui emballe pendant que, sur la piste, Toullec soulève (au sens premier du terme) tout ce qui ressemble à une femme. Des fois, tard dans la nuit, Toullec s'éloigne avec une créature vers les sommets, sans que personne n'ose lui dire que les remontées mécaniques sont fermées. Le lendemain, il est enrhumé, mais jovial.



Quand il ne joue pas à l'élastique, Rallouch joue avec sa santé !



Dans un instant, Jean-Jacques Annaud va sournoisement piquer son Mad 22 à J.P.P., ce dernier ayant reconnu qu'il y signait un texte sur LA GUERRE DU FEU. A ce jour, la réconciliation n'est toujours pas faite.

On raconte aussi que Gipépé a joué les Don Juan à Avoriaz, mais c'était il y a longtemps, avant qu'il ne devienne respectable, et personne ne s'en souvient, même pas lui (surtout quand c'est Sue Perouitt qui le cuisine, faut dire..). Par contre, Guignebert et Rallouch l'ont vu plus récemment dans des situations compromettantes, notamment lors d'arrêts pipi sur les pistes (de ski cette fois) qui se prolongeaient souvent en pose pétard (efficace pour descendre avec les jambes en compote). Comme un chef doit montrer l'exemple, Guignebert le suit dans l'utilisation raisonnable de substances illicites. Résultat, il hurle de terreur lorsqu'un chien volant l'attaque (en fait un sac plastique soulevé par le vent) ou s'en va gaillardemment défier le couloir de la mort (conçu pour les surfeurs des neiges) avec un sac antibag, ce qui provoque quand même les pleurs angoissés d'une admiratrice. Très casse-cou, Guignebert fait aussi le saut à l'élastique au sommet d'une grue, pendant que Rallouch, solidaire, se fait bronzer sur une terrasse et que Toullec, consciencieux, fait des mondanités à base de cochonailles et de cocktails du cru.



1984. J.P.P. drague Christine comme une bête. L'hétérosexualité, oui, mais à quel prix !

Toullec est peut-être fort pour les mondanités, mais il n'est toujours pas dans le comité de sélection du festival. A cause de lui, les bouclages de *Mad* sont serrés. Les mondanités, Rallouch les fait tout seul dans les stands gratuits *Piper* où, au champagne et aux hôtesses, il préfère le jus d'abricot et le dernier numéro de *L'Ecran Fantastique* spécial Cannes (à Avoriaz, ça fait toujours rire). Il y aurait encore beaucoup de choses à raconter sur le 4 rue Mansart à Avoriaz, comme les batailles rangées de yoghourts dans la douche, les cassages d'œufs sur la tête du chef du *Cinéphage* (en train d'écrire des textes quand même), le slow lancinant de Gipépé et Fabienne Egal... Mais une nouvelle page d'histoires drôles est déjà en train de s'écrire. Rendez-vous à Gérardmer.

◆ Jacques Toubon, qui n'est pas un con (hein ? non, j'avais cru entendre...) vient d'avoir une idée. Véridique. Et comme c'est pas si souvent, on l'annonce. Quelle idée, me direz-vous ? Allez, vous donnez votre Lang au chat ? Bon, eh bien il veut tout simplement sauver les petites sales. Et il a raison, moi aussi, d'ailleurs. Pourtant, c'est pas son genre... Ah non, y'avait comme une coquille, on dirait. Il parlait de "sauver les petites salles", en fait. Jacques Toubon propose en effet aux petites salles de province (pas de risque, y'en a presque plus...) d'adjoindre à leur activité principale, la vente de disques, livres et autres articles de librairie. Good idea, reconnaissons. Et il m'en vient une autre (faut que j'arrête, je vais finir Ministre de la Culture) : pour sauver les petites librairies de cinéma, pourquoi ne pas y projeter aussi des films ? Vachtement top, non ? Mais attention, si on fait ça à *Movies 2000*, vous rentrez seulement 15 par 15, les gars, sinon ça va devenir la cabine des Marx dans **Une Nuit à l'Opéra**...
Bref, rien que du Toubon, quoi !

PETITES ANNONCES

Vds la série presque complète de *Starfix* (90 numéros reliés, sauf 7 et le 89). Faire offre à Alain Dupouy, 9 rue Miollis, 06000 Nice.

Demandez le dernier numéro d'*Antares* : Spécial Vampires. 40 F à J.P. Moumon, La Magali, Ch. Calabro, 83160 La Valette.

Rech. copies VF, VOST ou VO de **Tumak, Fils de la Jungle, Le Cirque du Dr Lao, Les Amours Enchantées, Mr Joe** et **Destination Lune**. Michel au 80.22.78.44.

Vds 65 F pièce grand choix de VHS + *E.F.* 1 et 2 (1976-77). Liste contre enveloppe timbrée à J.O., 25 rue Vicq d'Azir, 75010 Paris.

Vds près de 3000 BD (*Strange, Arédit, Artima*...). Liste contre 1 timbre à Ege Erol, 56 rue de la Montagne des Glaises, 91100 Corbeil.

Réjane vous présente *A la Nuit Noire*, fanzine sur le fantastique européen, 9 F, 14 pages. Ambroise Gabriel, 82 quai C. le Lorrain, 54000 Nancy.

Vds 2 livres de SF ("80 grands succès de la science-fiction" et "Le film de science-fiction") ainsi que des numéros de l'*E.F.*, *Studio* et *Hitchcock Magazine*. Sylvain Plouchard, 4 allée du Jura, 91800 Brunoy.

Vds VHS de **Year of the Gun, In Bed with Madonna**, (et **In Bed avec M. Jackson**, non personne ? **For The Boys, Le Choix d'Aimer, Doors Live at the Hollywood Bowl** (120 F) et **The Chair, Incubus** (100 F). Laurent Rannou, 10 rue Pavée, 76100 Rouen.

Ach ou éch. affiches de Schwarzie (**Terminator, Kalidor**...). Rech. bande annonce sur VHS de **T2** et **Last Action Hero**. Nicolas Drapier, chemin du Castiau, 59600 Villers-Sire-Nicole.

Rech. films, docs, livres sur les vampires ainsi que BO (**Vampire, vous avez dit Vampire ? 1 et 2**). Katia Bessay, 47 rue Adrien Cavy, 03700 Bellerive S/Allier.

Vds nbreuses VHS tous genres, *E.F.* et poster de **Brain Dead** en relief. Stéphane au 47.89.82.44.

Vds jouets **Star Wars** rares, pièces de collection et objets de science-fiction. Geoffroy Montfort, 21 rue de Bièvre, 75005 Paris.

Vds 90 F pièce VHS de **Alien, Dune, Abyss, Leviathan, Star Wars 1, 2 et 3, Predator, 2001, Legend, Star Trek 1, 2, 3 et 4**, etc. Samuel Trotignon, 13 rue de la République, 54290 Virecourt.

Vds nbreux jouets, maquettes, disques et gadgets de **Star Wars**. Liste contre enveloppe timbrée à Adam Marchand, 9 rue J.J. Rousseau, 94100 Saint Maur.

Collectionneur vend *Actua Ciné* 1984-1993, près de 300 press-book et revues de cinéma : *Première, Studio, M.M.*. Liste et prix contre 2 timbres à Frédéric Pawlowski, 18 rue de Renne, 59100 Roubaix.

Vds VHS SF/Fantastique NTSC + diverses revues. Ach. tout matériel sur le ciné fantastique mexicain + affiches françaises du **Monstre sans Visage** et **Superman vs. les Femmes Vampires**. Albert Bouyat, 10 rue Gustave Courbet, 75116 Paris.

Vds 100 F pièce VHS des **Tortues Ninjas, Le Petit Dinosaure, Le Grand Bleu, Scout Toujours**, et James Bond Collection 4, 5, 8 et 10 à 16. David Maquestiau, 27 rue de la Liberté, 68300 Village-Neuf.

Rech. VHS de **The Wicker Man** (version intégrale si possible) et **Le Livre Noir** d'Anthony Mann (VO de préférence), ainsi que tout sur **Once upon a Time in China**. Nikita Malliarakis, 40 rue de Croix-Fontaine, 77240 Seine-Port.

Vds, ach., éch. VHS et LD de Japanimation (**Fatal Fury, DBZ, Urotsukidoji**...). Sylvain Camacho, 3 imp. de la Grande Ferme, 59139 Noyelles-lez-Seclin.

Vds autocollants *Panini* du **Retour du Jedi**, making of, dossiers de presse, jaquettes... Liste contre 1 timbre à Alexandre Metzger, 4 rue du Stade, 67150 Wingen.

Rech. docs tous pays sur Clint Eastwood. Fabrice Fonte, 6 rue Belvédère, 14000 Caen.

Vds *M.M.* 48, 49, 51, 52, 54, 55, 57, 58 à 80 (30 numéros, 450 F). Georges Lourenco, 165 avenue des Alpes, 74130 Bonneville.

Rech. photos, docs sur **Star Wars** et Harrison Ford, VHS de **Heroes** et **Conversation Secrète**. Vds 2 t-shirts **Twin Peaks** et BO CD de **Hidden**. Karine Merigot, 4 allée des Oiseaux, 78200 Mantes la Ville.

Vds *Strange* (dont 3 à 6), *Sp Strange* (3 à 5, et 8 à la fin), albums *Lug-Semic*, *Marvel* (2, 4, 8 à 11, 13). Raphaël Jouet, rue du Pré Goujon, 89600 Cheu.

Vds 50 F listing de tous les films parus dans *M.M.* 29 à 86 (1924 titres répertoriés). Mr Danielé, 10 avenue Roosevelt, 54270 Essey-lès-Nancy. (*hé, ça nous intéresse vachement. Personne ici n'a eu le courage de le faire après* M.M. *50 !*)

Ch. jaquettes de **Simetière, Cabal, Misery, Dreamscape, Wayne's World** + jouets **Star Wars**. Philippe Wagner, BP 239, 76003 Rouen Cédex.

Rech. 2 reliures vides de *Starfix*. Mr. Gérard au 44.50.40.09. (après 18 h).

Vds *Gore* 1 à 106 + revues fant. Liste contre 1 timbre à David Salopeh, rés. Edelweiss, Bat A, ch. de Carimaï, 06110 Le Cannet.

Vds nbreuses séries TV SF/Fantastique et films en rapport. Rech. ***Des Agents très Spéciaux, Les Arpents Verts*** (*ah moi aussi, hé, téléphonez à Mad, pas à lui !*) !+ burlesques américains. Patrick au 82.56.35.85.

Rech. *M.M.* 21, 22, 25 et 28. Hervé Le Rouzic, Lann-Ménhir, 56440 Languidic.

Vds VHS du **Monstre est Vivant** (80 F) et BO CD de **Christine** (80 F). A. Jacquot, route d'Arbecey, 70360 La Neuvelle les Scey.

Ach making of de **Darkside, Contes de la Nuit Noire** et **Creepshow 1** et **2**. Ch. également E.C. comics à prix très réduits. Thierry au 41.87.59.78.

Rech. tout sur les serial-killers et notamment enregistrement de l'émission "Serial-killers, enquête sur une déviance". Joo Imbault, 11 rue de Sofia, 75018 Paris.

Ach. BO CD de **L'Opération Corned Beef** et **Le Dernier des Mohicans**. David Caumartin, 2 rue du Leu, 80132 Buigny-L'Abbé.

Vds nbreux comics *Marvel* ainsi que l'interview exclusive de JPP à *Glbe Hbdo* : "Pourquoi j'ai quitté *Glbe* pour *Mad*" (*c'est vrai tiens, pourquoi ?*)... Sébastien Dumesnil, 28 av. Marcel David, 94600 Choisy-le-Roi.

Vds ou éch. *E.F., Première, Impact*... Rech. VHS de **Zombie, Sang pour Sang, Bloody Bird, La Résidence, La Maison du Diable, Suspiria**... Guillaume au 32.39.06.33.

Vds *E.F.* 1 et 2, *M.M.* et *Starfix*, + VHS films fantastiques. Frédéric Kuta, 28 rue de Weppes, appt 16, 59800 Lille.

Rech. toujours **Zig et Puce** (*Ciné Cinéfil*) ainsi que **Galaxie Warrior/Mysterious Planet** et **Le Cerf Volant du Bout du Monde** (Canal Jimmy). Marc au 47.27.07.87.

Rech. personne pouvant me copier les épisodes de ***Star Trek*** (1966-69). Je fournis les K7 (*c'est sympa, oui !*). Valérie Merger, 5 Bd du 1er R.A.M., 10000 Troyes.

Rech. VHS Secam et VOSTF films des 3 Stooges, Bowery Boys, Marx Brothers, Mitchell & Petrillo, Abbott & Costello. Bruno au 27.89.83.28.

Rech. enregistrement des Oscars 92 précédé de "En route pour les Oscars". Vincent Palumbo, 1 rue Louis Biroard, 13003 Marseille.

Ch. contacts pour éch. et ventes de BOF. Bertrand Sauvaud, 197 av. du Général Leclerc, 94700 Maisons-Alfort.

Vds 3000 BD (*Lug-Semic, Arédit*), comics, jouets **Star Wars**... Catalogue à Thierry Allié, 5 rue Jean Giraudoux, 89300 Joigny.

Vds *Ciné-Revue, Cinémonde, Jours de France* (1955-90), BD *Artima* (1952-60). J.F. Bernatowicz, 27 Bd Baron du Marais, 42300 Roanne.

Rech. *Strange, Titans, Nova, Spidey, Conan*, ainsi que tout sur les vampires (VHS, affiches, BD). Envoyez listes et prix à Philippe Saelen, 12 rue des Granges, 61000 Alencon.

Rech. VHS VF de **The Vampire Lovers**. Evelyne au 50.68.65.00.

Le numéro 6 de "Legend 2093" (BD amateur) est paru. 20 F à Vincent Gressier, 76 rue Raoul Huguet, 02100 St Quentin.

Vds nbreux personnages, vaisseaux et gadgets **Star Wars**, + *E.F.*, *Starfix* et VHS. Liste contre 1 timbre à Chris Mechelen, 13 rue des Hirondelles, 59350 St André.

Ach. ou éch. tous docs about **Blade Runner, Star Wars, Indiana Jones**. Ch. *M.M.* 20, 24, 28, 29 et 32. Anthony au 67.52.32.79.

Rech. BO de **Ténèbres** et du **Sixième Sens**. Fabien Legros, 31 rue des Hirondelles, 62143 Angres.

Ach. VHS de **Sugarland Express, La Foire des Ténèbres, Le Village des Damnés**. Joel Lebresne, Le Haut-Bel, Montfarville, 50760 Barfleur.

Ach. BD ou comics : *Kull, Elric, Judge Dredd, Watchmen*... Christian Held, 17 av. des Pylone, 91170 Viry-Chatillon

Vds *M.M.* 16, 18, 19, 22, 24 et 25. Faire offre à Bruno Balan, 3 rue Albert Camus, 27150 Etrépagny.

Vds photos NB et couleurs de séries TV (***Bonanza, Code Quantum, Chapeau Melon, Twin Peaks, Mission Impossible***...). Liste contre 1 timbre à Stéphan Roy, 23 rue L. Berneux, 93250 Villemomble.

Urgent : chant + bass ch. batt + guit influencé par le style Sepultura/Manowar pour projet sérieux. Michel Girardeau, 75 rue des Epinettes, 88480 Etival. Non buveur de bière s'abstenir ! (*Tout va bien : JPP est d'accord pour la guitare, Rallouch pour la batterie, et Guignebert pour la bière !*)

Vds VHS de **Creepshow 2**, BD *Marvel-Semic*, albums Madonna, Sandra... Patrick Monteau, Orlut, 16370 Chevres-Richemont.

Vds VHS de **Prédator 2, Ricochet, Aliens, T2, Dark Angel**... Stephen Perdreau, 25 rue Gourien, 22000 Saint-Brieuc.

Vds BO K7 ou CD (**Legend, Poltergeist 2**...). Manuel Riesco, 29 Bd Général Vanier, 14000 Caen.

LE TITRE MYSTERIEUX



On a beau avancer en âge, certains gardent encore de beaux restes. C'est le cas de cette innocente victime dont on se demande bien de quel film elle peut sortir. Le prochain numéro gratuit aux cinq premiers à nous fournir la bonne réponse. Personne n'avait trouvé notre précédent titre (pas facile, il est vrai), **La Bestia y La Spada Magica** de, et avec, Paul Naschy le sombre héros (elle est bonne !) espagnol.

Collectionneur propose VHS de **La Conquête de l'Espace, Galactica** et nbreux films et série SF/Fantastique. Daniel au 87.58.23.52.

Vds 110 F pièce VHS de **Tygra, Le Seigneur des Anneaux, Les Maîtres du Temps, Godzilla** (1954, VO). Benoit Lemaître, 26 rue Marcel Pagnol, 78410 Aubergenville.

Suivez l'actualité du rock et du cinéma à Dijon en écoutant l'émission "MAG" tous les mercredis à 20h sur Radio VTI, 106.3 FM.

Vds plein de BD cartonnées. Liste contre 1 enveloppe timbrée à Gilles Maréchal, 262 chemin des Fourniers, 83210 La Farlède.

Vds 200 VHS (PAL/Secam) : **Brain Dead, Arachnophobie, Evil Dead**... Vds CDV (PAL/NTSC) : **Le Retour des Morts-Vivants, Upworld, Face à Face**... Olivier au 64.76.17.35.

Vds VHS PAL (VO) de **Evid Dead 3, Hellraiser 3, Alien 3, Star Trek**... Vds 100 photos couleurs 21 x 29,7 de **T2**. Sabrien Moskala, 19, Eclipse Street, Adamsdown, CF2 1JD, Cardiff, Pays de Galles.

Ech. docs sur ciné fantastique espagnol et anglais (Paul Naschy, Dracula...) contre docs sur Tarzan, Bruce Lee et série TV ***Raven***. Ramon Garcia, Apartado de Correos 1735, 08080 Barcelona, Espagne.

Vds tous les numéros de l'*E.F.* (1ère et 2ème séries) ainsi que de nbreux numéros de *Mad Movies*. Emmanuel au 39.15.53.76.

Vds ou éch. nbreuses séries TV (***Au-delà du Réel, La 4ème Dimension, Au Cœur du temps***) et 500 films SF/Fantastique; Rech. ***Au Nom de la Loi*** et ***Stalag 13***. Patrick au 82.56.35.85.

Ech. VHS de **Tim** et **American Summer** (Mel Gibson) contre VHS de **Sea of Love** et **Scarface** (Pacino). Katia Delval, 220 rue Lalau, 59520 Marquette-lez-Lille.

Vds lot de VHS PAL : **Silent Running, Eraserhead, Near Dark, Alien 3, Full Metal Jacket**, ainsi que 400 films tous genres. Frédéric au 30.55.42.11.

Rech. VHS de **La Résidence, Le Fils de King Kong** et **Monsieur Joe**. Christophe Aubert, 7 rue Fléchier, 30000 Nimes.

Vds très importante collection de romans photos de films (SF, Western...). Joël Vienne, 72 rue de l'Abbé de l'Epée, 59500 Douai.

Vds livres (King, Herbert, Straub, Koontz) + VHS ***Twin Peaks*** 1 à 6, **Les Envahisseurs 2**, CD **Génération Perdue**. David Michaux, 17 rue R. Duru, 76770 Malaunay.

Ech. films fantastiques anglais et italiens. Rech. imprimante Amstrad DM 2160 ou similaire pour CPC 6128. Eric Denis, 116 av. Aristide Briand, 93320 Pavillons S/Bois.

Rech. tous docs sur **Star Trek** (série et films), et VHS de ***Voyage au Fond des Mers***. Jean-Jacques Gondry, avenue des Meuniers 114, 1160 Bruxelles, Belgique.

Rech. VHS de **L'Amérique Interdite**, *Métal Hurlant Spécial Alien*, **Génération Séries** 1 et 2, docs sur ***Chapeau Melon*** et livres sur les monstres et les serial-killers. Damien Jolly, 4 rue du Jeu de Paume, 22800 Quintin.

Vds importante collection de BO en CD + revue *Soundtrack*. Liste contre enveloppe timbrée à 5 F à Mr. Pidolle, rés. Mousseau, 29 rue Alphonse Daudet, 91000 Evry.

Vds plus de 5000 jaquettes vidéo tout genre, + 500 boîtiers vidéo. Possibilité d'échange contre des K7 vidéos. Renseignements au 78-68-82-57. Après 19h00. Demander Jean-Claude

Vds K7 de films fantastiques et dessins animés japonais. demander Guilhem, au 74-96-0314.

Rech. tout film de Hong Kong et **Keoma**, de Castellari. Yves Gaillard, 30 rue Faidherbe, 62300 Lens.

Rech. BO en CD de **Génération Perdue, Young Guns I** et **II**, **Top Guns**, et vidéos d'**Explorers, Young Blood, Peur Bleue**, etc. Mathilde Denes, 2 rue Ampère, Bât. C, 62221, Noyelles S.S Lens.

Rech. VHS de **Heavy Metal** et *Mad Movies* de 1 à 21. Christophe, au 25-27-09-93. Matin.

Rech. VHS de **Driller Killer** et **L'Homme au Masque de Cire**. Marc, au 74-43-28-08.

Vd. CD Best of Schwarzenegger, Vol. 2, 100F. Jean-Christophe Arlon, Les Logis St Charles, Bat. O, Chemin de St Claude, 06600 Antibes.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondant(e)s habitant le Canada, aimant le ciné fantastique et la musique des années 60. Eric Julian, 12 rue Neuve, 57330 Roussy-le-Village, France.

- jolie correspondante 17-25 sérieuse et aimant rire, Lovecraft, King Diamond, Evil Dead, pour échanger idées dans l'espoir de développer (ou non) relation intime. Jason Leer, 38 rue Salaberry, St Hubert (Québec), Canada J3Y 3Y5. (*alors, on se cherche une petite pitoune, hein ?*)

- dessinateur H ou F aimant la SF, le fantastique et l'heroïc Fantasy et souhaitant former avec moi un duo scénariste/dessinateur de BD. Nicolas Anastassiou, 23 bis rue des Messageries, 75010 Paris.

- correspondant 15 ans et + aimant les films d'horreur, Stephen King et Nirvana. Rech. aussi affiches de films. Sophie Bizet, 12 rue Tivoli, 09200 St Givons.

- dessinateur sérieux et talentueux pour création d'une BD en vue publication. Frédéric au 84.65.32.69. après 17 h.

- personnes 20-30 ans région St Etienne fans d'**Evil Dead** pour tourner un film d'horreur amateur dans ce genre. Mr. Aulagnier, 20 rue du Soleil, 42000 St Etienne.

- scénariste spécialisé dans le scénario "aventure fantastique" pour production d'un film. Laurent Witz, 3 rue des Bénédictins, 54210 St Nicolas de Port.

- correspondant(e)s 20-25 ans habitant la Guadeloupe, aimant le ciné en général, les films gore, *M.M.*, King, Bradbury. Sylvia Ramassamy, Bd Légitimus, Imm. des Fonctionnaires, Esc 3, 97110 Ponte à Pitre.

- emploi audiovisuel, de préférence travaux directs sur images. 25 ans, BAC électronique et CAP projectionniste, expérience photo. Didier Gérard, 24 rue Maurice Ravel, 60600 Clermont de l'Oise.

- correspondantes maxi 26 ans aimant la moto, le moyen-âge et *Mad*. J.M. Johanet, 152 rue de Montreuil, 94300 Vincennes.

- correspondantes 18 ans et + pour le fun, le ciné, aimant s'éclater la rate de rire. Stéphan Daix, 2 rue Cadeau, 08200 Sedan.

- correspondants 19-25 ans aimant le hard, habitant ma région ou pas. Marie-Christine Dubois, 87 rue de la République, 67800 Hoenheim.

- correspondantes 17-22 ans aimant le ciné en général et *Mad Movies*. Frédéric Blank, 11 avenue Henri Fabre, 84100 Orange.

- correspondant pour échange de docs et vidéos sur la Japanimation. Hervé Lorenzini, 8 rue de la Fontaine des Roches, 57140 Woippy.

- correspondant(e)s 15-20 ans aimant le ciné fantastique et habitant au Touquet ou dans la région Nord/Pas de Calais. Fanny Helard, 42 bis rue de Turenne, 62000 Arras.

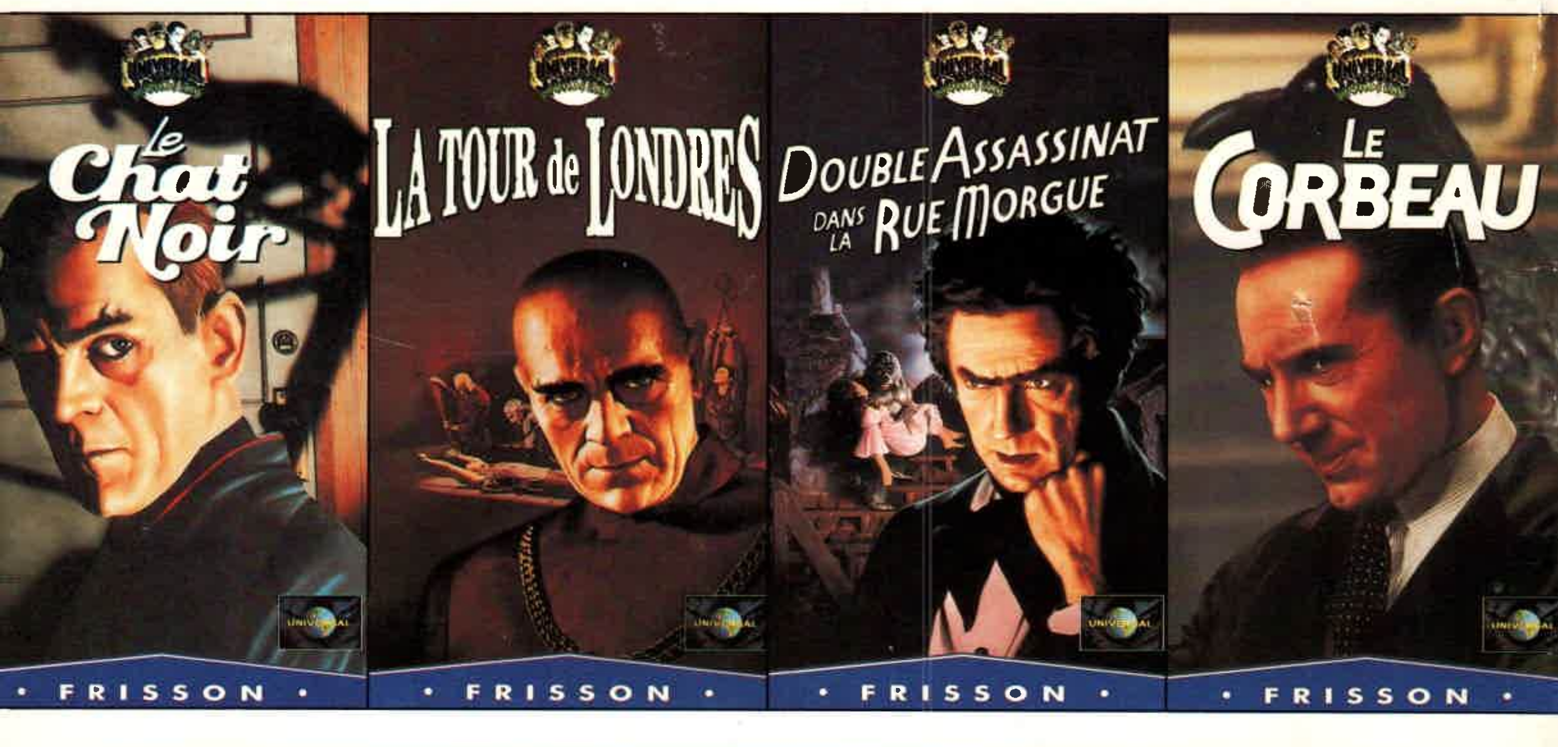
- correspondant(e)s 15-17 ans aimant **Brain Dead** et tout autre film de zombies, ainsi que le rap genre NTM, Assassin, Public Enemy (*YO, man !*). Daniel Rodriguez, 29 rue Deschamps, 57220 Brecklange.

- corr. 15/18 ans adorant *Mad* et le délire. Didier Kirsut, 23 rue Sigoyer. 57100 Thionville.

Les chefs-d'œuvre de l'horreur ne mourront jamais... Tremblez pauvres mortels!



4 nouvelles raisons de frémir !



EN VENTE EN VIDEO









